

AUX SOURCES de l'Europe

HYPERBORÉE

Trimestriel n°7 - SAMAIN - NOVEMBRE 2008 - 9 EUROS

Les temples de MALTE

■ Pourquoi Hyperborée ?

■ Mise au point sur : Guénon, le christianisme,
la franc-maçonnerie, l'islam

JANUS, le principe primordial



SOMMAIRE

ÉDITORIAL

- Hyperborée, pour quoi faire ?*
par Pierre-Émile Blairon 3

ORIGINES

- Janus, le principe primordial
par Paul Catsaras 4

- Ciel de Pierre
par Jean Haudry 9

DOSSIER

- Le projet d'Hyperborée :
La voie de l'invariable milieu
par Pierre-Émile Blairon 16

- Mise au point d'Hyperborée sur Guénou,
le christianisme, la franc-maçonnerie, l'islam 19

- La pérennité de la forme :
construire pour se reconstruire
par Paul-Georges Sansonetti 24

TERROIRS SECRETS

- La fête des tripettes à Barjols
le sacrifice du taureau
par Pierre-Émile Blairon 34

- La tragédie vaudoise 36

LU, VU, ENTENDU

- Le Mythe de l'âge d'or
de André Delaporte 38

- Sur le dos d'un buffle
de Philippe Dang van Sung 41

- Civilisations antédiluviennes
de Dominique Jongbloed 41

- On va droit dans le mur
par Paul Marcus 42

INFOS-ARCHÉO

- par Damien Dulaz 45

NOTRE EUROPE

- Les temples de Malte
par Alain Cagnat 49



La Dame endormie de Malte

En couverture : les autels de Ggantija à Malte.

« Regardons-nous en face. Nous sommes des Hyperboréens – nous n'ignorons pas à quel point nous vivons à l'écart. «Ni par terre, ni par mer, tu ne trouveras le chemin qui mène chez les Hyperboréens» : voilà ce que Pindare savait déjà de nous. Par-delà le nord, la glace, la mort – notre vie, notre bonheur... Nous avons découvert le bonheur, nous connaissons le chemin, nous avons trouvé la voie pour sortir de millénaires entiers de labyrinthe. Qui l'a trouvée, à part nous ? »

Friedrich Nietzsche (Premières lignes de *L'Antéchrist*, GF Flammarion.)



Hyperborée est une revue trimestrielle éditée par le CRUSOE, Centre de Recherches Universitaires Sur les Origines de l'Europe.

CRUSOE - P.E. BLAIRON, 4642, Route de Roquefort, 13122, VENTABREN

Directeur de la publication : Pierre-Émile Blairon - pierre.blairon@wanadoo.fr

Conception graphique et Impression : ExpoSud Communication - exposud13@orange.fr

Photos de Pierre-Émile Blairon et Alain Cagnat, Dessins de André Herboize - Dépôt légal à parution - ISSN en cours

Hyperborée, pour quoi faire ?

par Pierre-Émile Blairon



Le cerf solaire,
dessin d'André Herbouze

Effectivement, il serait peut-être temps de se poser la question. En vérité, ce ne sont pas les collaborateurs d'*Hyperborée* qui manifesteraient quelques états d'âme ou quelques doutes sur la légitimité de leurs efforts ; nous vérifions jour après jour la cohérence des connaissances que nous ont léguées nos anciens. En ce sens, nous n'avons pas de mérite à décrire, comme un film que nous connaîtrions par cœur, toutes les séquences du drame gigantesque qui se déroule sous nos yeux.

Nous sommes déjà passés au film suivant.

Mais nous avons le sentiment que notre action n'est pas perçue de façon très claire par beaucoup de ceux qui nous lisent occasionnellement ; ils ont quelques circonstances atténuantes : le monde qui les entoure, dans lequel ils vivent, diffuse de toutes parts, à tous les niveaux, dans les moindres recoins, les substances toxiques destinées à obscurcir leur jugement et à les détacher de leurs racines.

Nous avons voulu avec ce numéro préciser certaines de nos positions qui restent largement incomprises, et nous avons effectué cette mise au point sur un plan tout à fait concret ; en même temps, cela nous permet de rappeler nos motivations.

Cette livraison d'*Hyperborée* est donc assise sur les trois grands principes qui animent notre équipe et qui lui donnent sa détermination à poursuivre sa mission.

- **Les fondations** : rien ne se construit sans un socle solide et dûment sondé. Tous les numéros d'*Hyperborée* se sont bâtis sur ces bases.

- **La permanence** : on ne comprend rien au concept de « Tradition primordiale » lorsqu'on parle de « nostalgie » de l'Âge d'or. Ce concept est intimement lié au concept cyclique. Les sceptiques qui évoquent l'Âge d'or comme un temps révolu ne se sont pas dégagés de l'idéologie linéaire, ils sont dans l'illusion, celle de la perception immédiate, celle qui prend un bout de temps ou d'espace, que leur seule imagination ou leurs seuls yeux peuvent appréhender, pour la totalité. Le bout de l'horizon n'est pas la fin du monde. *La Tradition primordiale* est un concept intangible, éternel, cosmique, naturel, auquel nous nous référons, auquel nous accédons pour y puiser nos informations, nos principes, une conduite, une spiritualité. Ce concept est à la fois temporel : la roue tourne autour de lui puisqu'il se situe dans le moyeu, - plus l'Âge d'or est lointain, derrière nous, plus donc il est proche puisque nous y retournons- mais il est aussi spatial : plus nous nous éloignons du centre de connaissance et plus nous en approchons ; le cosmos fonctionne comme la respiration, et comme l'univers : expansion-contraction. Nous sommes actuellement arrivés au bout du rayon de la roue ; nous ne savons plus où en est le centre, il n'est plus visible. Nous sommes déboussolés. Mais c'est alors que nous sommes à nouveau aspirés vers lui ; c'est un grand saut à l'élastique.

- **La reconstruction** : nous préparons cette reconstruction avec les matériaux qui sont laissés à notre disposition, nous les rassemblons avec cette glaise originelle que nous ont laissée nos ancêtres, que nous allons chercher dans ces contrées du monde préservées des folies des hommes, mais pour combien de temps ?

Vous discernerez encore une fois ces trois concepts essentiels dans cette nouvelle livraison d'*Hyperborée*. Ils sont disséminés tout au long de ses pages. ■

JANUS, le principe primordial

par Paul Catsaras

D'une certaine façon, le présent article annonce la thématique réservée au prochain numéro d'*Hyperborée* qui sera consacré à l'Âge d'Or. À l'image de Janus, on pourrait dire qu'il sert de transition. Mais surtout, il nous remet en mémoire un « dieu » qu'on peut appeler plus judicieusement un « principe », ce que sont aussi tous les autres « dieux » dits « païens » ; celui-ci est d'une extrême importance dès lors que, par son double visage, il manifeste la capacité à contempler le plus lointain passé en même temps que la possibilité même de voir l'élaboration du futur : le programme même de la revue *Hyperborée*. Qui donc a dit qu'il n'y avait d'avenir viable qu'à la condition qu'il reflète le meilleur du passé ? En nos jours où, corrélativement à la société, la mémoire part en charpie, Janus doit reprendre place dans le panthéon d'une Europe qui se libérerait de la mondialisation.

Rome, la maîtresse du monde méditerranéen, plonge ses racines dans l'Âge d'Or, cet âge mythique qui hante toujours les peuples européens. Virgile, Ovide s'en firent les échos dans leurs ouvrages respectifs *L'Énéide* et *Les Fastes*. Le monde romain, où tout était symbole et spiritualité, baignait dans la Tradition. Ils ont ainsi gravé leurs origines mythiques dans les monnaies, et nous allons étudier une des plus illustres, l'as gravé.

« Je n'assigne de borne à leur puissance ni à leur durée ; je leur ai donné un empire sans fin ». (Virgile *Énéide*, I 278, 279)

Rome a été fondée en Italie dans le Latium. Sa fondation est pour nous non humaine car elle se perd dans la nuit des temps primordiaux par l'union de Mars avec la Vestale Rhéa Silvia. Sa situation géographique a été pour elle un atout capital. Rome est en effet située à un important carrefour de deux axes de communication qui traversent l'Italie de part en part formant le *cardo* (axe Nord-Sud) et le *decumanus* (axe est-ouest). Au centre de la ville se trouve une grosse pierre portant une croix (dont chaque branche indiquait certainement les points cardinaux), symbolisant rituellement le « centre du monde », ou *mundus*, mot d'origine étrusque¹. La Rome archaïque s'organise tout autour et se veut l'image du cosmos sur terre, un centre spirituel, reflet du Centre suprême que décrit René Guénon dans son ouvrage essentiel intitulé *Le Roi du Monde*².

La population de la cité est constituée d'un peuple autochtone, mais aussi d'Etrusques, de fermiers latins et albains habitants d'Albe La Longue³. Cette population se rendait régulièrement au marché aux bœufs



Cardo et decumanus tracés sur une pierre du sanctuaire salyen de Wiran

1- La photo que nous introduisons en illustration ici d'une pierre similaire, est visible encore sur le rocher Wiran, l'un des sanctuaires salyens.

2- Il existe d'autres centres que l'on peut considérer comme des reflets imparfaits du Centre suprême : Lhassa, jadis cité sacrée du lamaïsme, et Jérusalem, image visible de la matérielle Salem de Melki-Tsédek, roi de justice, sans oublier La Mecque, où la Kaaba est symboliquement sous l'étoile polaire et, bien entendu Rome. Le rôle de cette dernière cité fut particulièrement intéressant et nous nous proposons d'y revenir dans un prochain numéro d'*Hyperborée*.

3- L'historien Alföldi pense que les Latins sont venus du Caucase par vagues

(le Boearium), sur un mont⁴ dénommé Palatin, le Mons ou siège, dès l'origine, le pouvoir civil et les grands aristocrates. Le premier forum de la ville fut ainsi édifié. Sabins, Albains et Étrusques se retrouvaient pour échanger par troc, bétail, sel et produits agricoles. Au V^e siècle avant J.-C. les Romains se servaient de lingots de bronze coulé ou d'étain moulé aux motifs d'animaux d'élevage (aes rude et as signatum) pesant pour certain 1 kg 635. (*Les monnaies font l'histoire*, Jean Babelon, Conservateur des Médailles à la Bibliothèque de Paris)

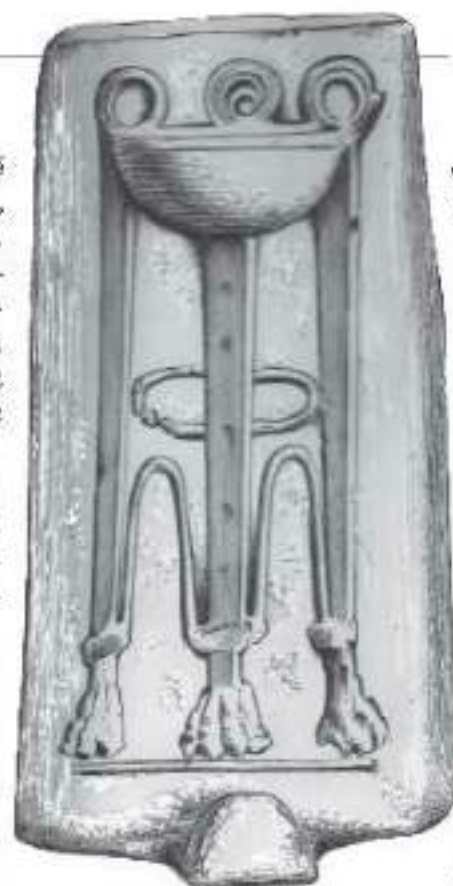
Sous la pression des guerres contre les peuples italiens pour la suprématie du Latium (350-270), conflits longs et coûteux, les Romains émettent leurs premières pièces rondes à la fin du IV^e siècle avant J.-C. Les monnaies vont être frappées et non plus coulées. Elles sont copiées sur les didrachmes des cités grecques de l'Italie du sud. D'abord l'aes grave, en bronze⁵ et le denier (le quadrigatus) en argent. L'avant d'une monnaie à Rome est toujours consacré aux dieux, le revers à la dimension humaine.

Cette importance du fait religieux dès le début du monnayage n'est pas un hasard. Pour les peuples traditionnels, les métaux précieux sont les produits des « dieux chtoniens et des esprits souterrains » et, ainsi, des créations et des possessions divines. La métallurgie sera l'utilisation par les hommes de ce que leurs offrent les dieux. Après les deux guerres puniques (264-146 avant J.-C.), les portraits divins vont être lentement négligés. Cette décadence spirituelle s'explique par le fait que les magistrats, avec l'approbation du Sénat chargé de la monnaie, frappent à l'avant les portraits des consuls en exercice, et au revers leurs exploits guerriers. Ainsi, les dieux de Rome vont petit à petit s'effa-

vers l'an 1000 avant notre ère. G. Hacquard soutient qu'ils seraient venus par migrations successives d'Europe centrale.

4- Les sept collines de Rome sont le Palatin, l'Aventin, le Caelius, l'Esquilin, le Viminal, le Quirinal, le Capitole fut désigné « Janicule » en souvenir de Janus.

5- L'étalon utilisé est sextantaire, c'est-à-dire que l'aes pèse 1/6 de livre, soit 54,12 g contre 324,72 g dix ans plus tôt. Devenu oncial au tournant du III^e siècle, (1/2 de livre soit 27,06 g), l'aes sera stabilisé au cours du II^e siècle avant J.-C. sur l'étalon semi-oncial jusqu'à la fin de la république. « Michel Prieur, Monnaie romaine C.G.F. »



Lingot de bronze coulé gravé du trépied de la Pythie de Delphes

cer devant l'égotisme des puissants patriciens, et devenir de simples allégories.

« Rome ne serait jamais arrivée à un tel degré de puissance si, au lieu d'une origine divine, elle n'avait eu que des débuts dépourvus de grandeur et de merveilleux » (Plutarque, *Vie de Romulus*).

C'est environ vers 214 avant notre ère que va être frappée l'aes grave. La monnaie en bronze porte un des symboles fondamentaux de la Rome Antique, « Janus bifrons », dieu plus ancien que Saturne, et au revers la proue d'une birème, navire de combat à deux rangées de rameurs, symbole non seulement de l'arrivée d'Énée en Italie mais surtout la venue de Saturne dans le Latium. Les Romains, en émettant cette monnaie en grande quantité, se rappelaient leur mythique Âge originel, alors qu'ils traversaient une crise grave avec la deuxième guerre punique.

Pourquoi deux visages ?

L'avant de notre monnaie de bronze représente Janus, le dieu le plus ancien du panthéon latin. Sa naissance étant antérieure à l'Âge d'Or, il est pertinent de le considérer comme l'incarnation de la Tradition primordiale⁶. Sur la monnaie que nous présentons, on le voit avec ses deux visages. Pour bien saisir la signification de cette pièce de monnaie, il faut la tenir dans sa main en étant tourné vers le

6- Jean Richer fait remonter l'origine de Janus aux premières civilisations du Moyen-Orient. Des monnaies d'électrum de Mallos en Cilicie nous montrent un Janus ailé qui, brandissant un disque, symbole du dôme du ciel, démontre ainsi son caractère céleste et primordial. Pierre Grimal signale que la religion grecque archaïque connaissait un type de dieu à deux visages opposés sur un corps unique dont le nom était Argos, ce qui évoque la désignation de la plus ancienne cité dorienne d'où, selon le mythe, serait parti, en quête de la Toison d'or, Jason et ses compagnons. Le nom d'Argos est évocateur de la couleur blanche, ce qui renvoie à l'aube. Si un tel personnage fut réellement présent dans les croyances archaïques grecques, alors Ovide s'est trompé en affirmant que les Romains étaient les seuls à honorer un tel dieu. En fait, chez divers peuples indo-européens, apparaît l'image d'un être double, qu'il s'agisse du Tuisto dont parle Tacite dans son *De Germania* ou encore le Yima (littéralement « l'homme », le roi de l'Âge originel chez les Iraniens, sinon les Dioscures dans l'univers mythique grec.

nord. L'un des deux profils, figurant un vieillard, regarde à gauche, donc vers le couchant. A priori, on pourrait dire qu'il est le crépuscule de la vie mais, en réalité, il contemple sereinement le plus lointain passé. Il est aussi le gardien des portes du ciel. Le solstice d'été, « inferni », est l'entrée du signe du Cancer, la porte des hommes, période néfaste et maléfique. L'autre visage à droite, plus jeune et, comme tel, tourné vers l'avenir, figure l'hiver (qui commence avec le Capricorne), la porte céleste, faste et bénéfique⁷. Il est le maître de l'écoulement du temps et de l'espace. Il est

Les chants de la mystérieuse confrérie des prêtres-soldats « Saliens »¹⁰ débutent ainsi en parlant de Janus : « Celui qui crée toutes choses, et, en même temps, les gouverne, qui a uni, en les entourant du ciel, d'une part, l'essence et la nature de l'eau et de la terre pesante et tendant toujours à descendre, d'autre part, celles du feu et de l'air, corps léger et s'échappant vers l'immensité d'en haut : c'est la puissante force du ciel qui a unie ces deux forces contraires ». On croirait entendre un texte alchimique ; la *Tabula Smaragdina* par exemple.

« La Grèce n'a pas de divinité semblable à toi. » (Ovide, *Les Fastes*)

aussi le gardien du ciel et des enfers ; c'est pourquoi il porte des clefs⁸ ou parfois un crochet ancêtre des clefs.

Comme tous les dieux, Janus a sa parèdre féminine avec la nymphe Cardea qui habitait le bois sacré sur le futur emplacement de la ville. Cardea, après une joute amoureuse – et tumultueuse ! – avec Janus, lui donna le pouvoir des gonds et des portes ; image accompagnant

Janus ouvre le cycle du premier mois de l'année, Januarius, après le solstice d'hiver. C'est ce dieu qui aurait civilisé les premiers habitants du Latium avant l'arrivée de Saturne. Il patronnait avec Junon les calendes au début de chaque mois et avait son temple au Quirinal.¹¹ La fête des Saturnales avait lieu du 7 au 22 décembre ; les distinctions sociales disparaissaient et le maître servait les esclaves, rappelant ainsi l'égalité des hommes pendant l'Âge d'Or. Janus avait aussi une fonction très importante : il était la



L'aes gravé vers 240-225

celle des clefs et figurant le pouvoir d'ouvrir et de fermer. Par Janus la société a la capacité de s'ouvrir au divin en même temps qu'elle se ferme aux influences dissolvantes d'origines diverses. Elle lui remet aussi comme symbole de sa fonction, une branche d'aubépine en fleur, rameau magique possédant le pouvoir d'écarter tout maléfice des ouvertures de la maison.⁹

7- Nous sommes ici en présence d'une notion qui peut paraître paradoxale mais qui ne l'est pas du tout : à la date exacte, et à l'heure exacte du solstice d'hiver, les jours commencent à rallonger, le soleil reprend ses droits ; c'est exactement le contraire lors du solstice d'été qui introduit la diminution du temps solaire.

8- Une clef d'or « solaire » pour le ciel, une d'argent « lunaire » pour la terre. Avec le christianisme, l'apôtre Pierre héritera de ces clefs.

9- Cardea est l'incarnation du cardo, l'axe nord-sud. Toute

ville ou camp militaire romain joignaient par cet axe le Pôle spirituel. À propos de l'aubépine, rappelons que les anciens affirmaient que son infusion était excellente pour le bon fonctionnement du cœur et, comme l'a bien vu Robert Mastracci dans sa *Géographie secrète de la Provence* (Éditions Cheminevents 1998), le terme latin de *cardo* renvoie à l'image du cœur. Mais alors, direz-vous, quel rapport avec l'ouverture d'une demeure ? Probablement le fait que, pour les anciens, le cœur possédait une ouverture sur le divin. Cf. René Guénon, *Symboles fondamentaux de la Science sacrée* (Gallimard Éditions, Paris, 1962), chapitre LXXII.

10- Les prêtres-soldats Saliens formaient des Sodalités chargées d'accomplir certains rites pour le salut de l'armée. Leurs origines seraient étrusques. Signalons aussi les mystérieuses tribus salyennes de Provence. Dans l'oppidum de Roquepertuse, important sanctuaire religieux celto-ligure (dépendant des Salyens), l'archéologue Gérin-Ricart a retrouvé en 1919 ou 1924 un Hermès bicéphale du VI^e siècle av. J.-C. Simple hasard ou échange culturel ? Le mystère resterait entier hors la découverte de Pierre-Émile Blayon qui ouvre une piste troublante dans son livre « La Dame en signe blanc », dont il nous en extrait le passage de référence dans le présent numéro sous le titre : « La danse des tripettes ».

11- Le temple de Janus fut édifié pendant la première punique. Il était consacré à la paix et à la guerre. Si les portes du sanctuaire étaient fermées, la paix régnait, mais elles ne furent closes que pendant neuf mois en l'espace de mille ans.

divinité des puissantes corporations romaines d'artisans du bois et de la pierre, les *Collegia Fabrorum*. Ce qui signifie que l'art de construire et la fabrication d'objets dépendait - et émanait - d'une divinité manifestant l'origine. Pour la civilisation romaine, il ne pouvait être question de créer quoi que ce soit qui ne soit pas référentiel à ce que représente Janus. Leurs fêtes se situaient naturellement aux deux solstices d'été et d'hiver. À propos de la venue de Saturne en terre italique, Julius Evola propose une explication de ce mythe. Au commencement, Saturne gouvernait l'Âge d'Or. Puis, à la suite de la fatale involution



Médaille du Janus bifrons

cyclique, il fut déchu de cette dignité et, sous le nom de Chronos, devint l'austère divinité des heures qui s'écoulent inexorablement. Il se réfugia dans le Latium où Janus l'accueillit. Pour Julius Evola, le mot Latium est à mettre en rapport avec la notion de latence¹²; autrement dit, le temps est en attente d'un nouvel Âge doré.

Macrobe apporte une information des plus précieuses dans son ouvrage consacré aux Saturnales : il nous apprend que Janus correspond à Apollon et Diane. Le « bifrons » masquerait donc le frère et la sœur. Dès lors, si nous suivons ce raisonnement, c'est Apollon sous le visage de Janus qui accueille Saturne lors de son exil. On pourrait ajouter que le nom grec de Diane, Artémis, contient celui

hommes ne connaissaient pas la mort violente, ils s'endormaient doucement après une vie longue et heureuse. En ces temps, on se nourrissait exclusivement de fruits et de légumes et personne ne songeait à tuer. Saturne introduisit l'usage de la faucille pour cueillir les produits de la terre. Les vieilles chroniques racontent que le trône de ce dieu était sur le futur Capitole, au sein d'une forteresse ou d'une cité dénommée Saturnia, à l'emplacement de la future Rome¹³. Lorsque Saturne devint le Chronos, le « temps dévorant » (dévorant ses enfants, c'est-à-dire l'espèce humaine), il fut détrôné par

l'un de ses fils, Jupiter, aidé de sa mère Rhéa. Une guerre de dix ans entre les dieux olympiens sous la conduite de Jupiter fut nécessaire pour vaincre Saturne allié des Titans. Jupiter vainqueur, un nouveau cycle pouvait commencer. La tradition religieuse orphique nous raconte qu'après le conflit et une conciliation entre les belligérants, Jupiter et les Olympiens assignèrent Saturne à résidence dans l'île Blanche des Bienheureux - équivalent de l'Hyperborée - au nord du monde. Une île qui, en quelque sorte, joue le même rôle que le Latium où, rappelons-le, se trouvait la cité d'Albe La Longue dont le nom (Alba) proclame la blancheur. Comme on sait que la couleur noire est traditionnellement associée à Saturne, il est aisé de comprendre

« Jadis régnait une simplicité rustique. » (Ovide)

de l'ours(e), d'où le rapport avec le septentrion où la nuit venue, se montrent la Grande et la Petite Ourse. Cardea indiquant le nord, elle se confondrait avec Artémis-Diane.

Saturne, le père de Jupiter

Le revers de notre aes nous montre le navire sur lequel Saturne arrive en Italie, comme Énée le fondateur de Lavinium. Saturne, nommé Kronos dans la religion grecque (avant d'être Chronos chez les Romains), est le fils d'Océanos le Ciel et de Gaia la Terre (ou Ops en latin). Il est le dieu royal du ciel doré primordial. Il relie la terre et le ciel. Avec ce premier Saturne, le temps n'existe pas puisque l'Âge d'Or se caractérise par un éternel présent, sans passé ni avenir. À cette époque, l'Italie s'appelle Ausonia, mot d'origine osque, tribu la plus ancienne de la péninsule. Les

que l'île où il réside annonce la mutation qui l'attend. Pour user ici d'une formule actuelle, nous dirons qu'au terme de son bannissement provisoire, il sera blanchi de la noirceur le caractérisant en tant que Chronos.

Janus, le principe toujours présent dans nos consciences

Janus et Saturne ont été pour Rome la manifestation de ses origines mythiques. À chaque épreuve, les Romains n'ont jamais perdu espoir en leurs divinités, sachant qu'un

13- Romulus fit placer une pierre noire, « signe du Centre », au début de la voie sacrée qui monte au Capitole où se trouve le temple de Jupiter en souvenir de Saturnia. Comme cet article le mentionne, la couleur noire est associée à Saturne. L'alchimie conservera ce symbolisme.

12- Dans *La Tradition hermétique*, Éditions Traditionnelles, Paris, 1985.

« Redeunt Saturnia Regna : Le Règne de Saturne Revient » (Texte inscrit sur la frappe d'une monnaie de l'usurpateur Causarius, 286-293 après J.C.).

jour l'Âge d'Or du Saturne d'avant Chronos serait de retour pour toujours. Au pire moment de la crise que traversa Rome au III^e siècle de notre ère, l'Empereur Probus (232-282) n'hésita pas à déclarer qu'un jour viendrait « où les soldats n'auraient plus leurs raisons d'être, que l'Âge d'Or reviendrait pour toujours ! ». On songe ici à la notion de *pax profunda* caractérisant une sérénité émanant de la maîtrise des passions et non pas – la précision s'impose ! – le pacifisme bêtard dont font profession de foi nos actuels responsables internationaux incapables de mettre fin aux affrontements sanglants qui se multiplient sur la planète. Aujourd'hui, alors que les peuples européens traversent des temps sombres, l'image de Janus au double visage -

contemplant l'Âge d'Or qui fut et celui qui, obligatoirement, doit (re)venir – s'impose comme une référence fondamentale de notre identité européenne.

bibliographie

- Géographie sacrée dans le monde romain*, Jean Riche, Éditions Trédaniel (Paris, 1985).
Guide romain antique, G. Hacquard, Éditions Classique Hachette (Paris 1952).
Ovide, œuvres complètes publiées sous la direction de N. Nisard, Éditions J.J. Dubochet et compagnie, (Paris 1843).
Les Saturnales, Macrobie, Éditions Les Belles lettres, collection La roue à livres (Paris, 1997).
Symboles fondamentaux de la science sacrée, René Guénon, Éditions Gallimard (Poitiers, 1962).
Dictionnaire des mythologies indo-européennes, Jean Verriest, Éditions Fata Morgana (Paris, 1997).
Révolution contre le monde moderne, Julius Evola, Éditions L'Âge d'homme (Giromagny 1991).
Rome et ses monnaies, Guide pratique du collectionneur débutant et confirmé, Donatien Grau et Michel Amandry, Revue numismatique et change, HS N° 1 2007.
Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine, Pierre Grimal Éditions Puf (Paris 1969).
Les Mystères du dieu Janus, Jean-Émile Bianchi, Éditions Ivoire claire (Groslay 2004).
Monnaie XXI, vente sur offres, collection Laurent Schmitt et Michel Prieur, Éditions Comptoir Général Financier (Paris 2004) ■



**En Provence,
le site de
Roquepertuse où
a été découvert
le «Janus»**

Janus, le dieu issu des éléments

Avant Janus, il y avait la déesse des origines, celle qui règne sur les tertres, au-dessus des eaux marécageuses, entre la terre et la mer, des eaux lisses à la surface mais grouillantes de germes, ceux qui annoncent la naissance d'un nouveau monde. Avant Janus, il y avait aussi l'élément minéral, tout aussi archaïque, ou plutôt primordial, que l'élément aquatique : la pierre. L'ancêtre du dieu Hermès est une pierre que l'on plaçait au bord des chemins en signe de protection ; cette pierre s'appelait « hermai » puis une tête humaine a été placée sur l'une de ces pierres ; et le dieu Hermès est né. Comme quoi, ce sont bien les hommes, ne seraient-ce que de simples cantonniers, qui créent les dieux. »

Pierre-Émile Blairon,
La Dame en signe blanc,
Éditions Crusoe.



**Le Janus découvert à Roquepertuse
(6^e siècle avant notre ère)**

Ciel de pierre

Suite et fin

par Jean Haudry

Aix-en-Provence : le pavillon Vendôme, un atlante



4- Le ciel dans la pierre et la cosmologie néolithique

4.1 La théorie d'Ina Mahlstedt : le symbolisme de la pierre

Mahlstedt (2004 : 22) part de la récente constatation de l'universalité du mégalithisme, révélée au congrès de Mannheim en 1992 : il est apparu que les mégalithes, particulièrement nombreux dans les régions atlantiques d'Europe, cairns, dolmens, cercles de pierres, monolithes, hypogées, sont représentés dans les cultures néolithiques du monde entier ; au Proche-Orient, ils font place à des édifices de pierre à la fin de la période néolithique : ziggourats de Sumer, pyramides d'Égypte. Les mégalithes portent souvent des incisions, des coupelles, des anneaux gravés. Leur caractère sacré, leur rapport à la fécondité, au renouvellement de la vie, à la force vitale, à l'énergie du changement est attesté par la persistance de leur utilisation au cours des millénaires dans les pratiques magiques, en particulier celles qui ont pour objet d'obtenir un enfant. L'auteur récuse l'interprétation communément admise des pierres levées comme sépultures, bien qu'on y trouve parfois des ossements, en faisant observer (p.34) « qu'on ne qualifie pas de sépulture la cathédrale de Cologne, même si des évêques et des rois y ont trouvé leur dernière demeure. » La justification de ce phénomène universel ne peut être trouvée que dans les conditions de la vie des populations néolithiques. Le passage progressif de l'économie de prédation des chasseurs cueilleurs nomades du paléolithique à l'économie de production des cultivateurs et éleveurs sédentarisés du néolithique instaure de nouveaux rapports à la nature, au sacré, et provoque l'apparition de communautés liées à leur sol, donc séparées des autres communautés (p.38) : « Les puissances qui dispensent la vie devaient désormais être honorées là où l'on résidait, et non plus dans la nature, là où l'on se trouvait selon la saison. » La mobilité des prédateurs nomades fait place à la fixité des producteurs sédentaires soumis au rythme immuable de la végétation et à l'obligation de constituer des réserves pour la mauvaise saison. Comme les diverses cultures néolithiques sont très éloignées les unes des autres dans le temps, le mégalithisme qui leur est lié ne peut s'expliquer que par les conditions de vie qui leur sont communes, et ces conditions sont identiques dans le monde entier, ce qui exclut l'interprétation par un phénomène de

diffusion (p.41) : « Comme les représentations religieuses résultent des conditions de vie et comme les mythes se rapportent aux besoins de l'existence, leurs « vérités » devaient aussi être les mêmes. Elles s'identifient partout où l'on commence à travailler la terre, où l'on s'établit pour produire de la nourriture, même si l'habillage mythique diffère. La structure culturelle et religieuse de l'alignement sur la terre, le rythme du ciel et des périodes de la végétation est fondamentalement identique partout. » Ce qui rend compte des similitudes observées entre les mégalithes dont il existe deux formes principales : les uns sont couverts, les autres découverts ; une différence sur laquelle l'auteur attire l'attention. Pour en comprendre la signification, il faut partir des problèmes économiques, techniques et logistiques des débuts de la sédentarité dans les contrées où les conditions étaient moins favorables à l'agriculture qu'au Proche-Orient où le processus de néolithisation s'est manifesté en premier grâce à l'alternance des crues et des décrues des grands fleuves. Par exemple, c'est le problème de la conservation des céréales et des autres denrées alimentaires qui a conduit à sacrifier les granges, comme il ressort du culte letton de Jumis (p.45). Avec la sédentarisation, la société se

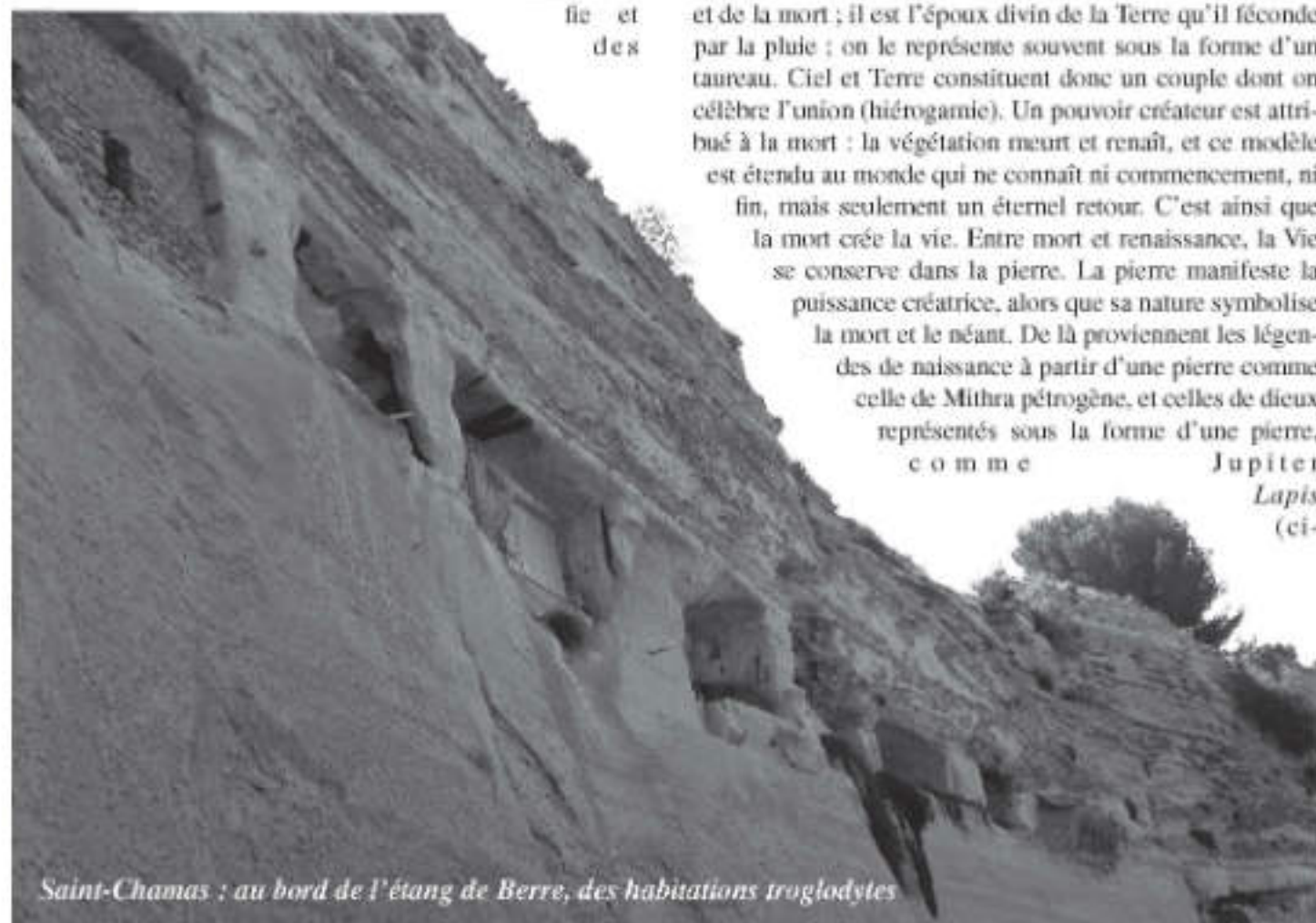
complexifie et des

problèmes d'organisation sociale et de répartition du travail se posent. La dépendance par rapport au cycle des saisons conduit à l'observation du ciel, qui n'était ni possible, ni nécessaire aux chasseurs cueilleurs nomades du Paléolithique, puis à la détermination des points cardinaux, et à la sacralisation de ces connaissances, et des lieux d'observation, en particulier des repères utilisés, qui peuvent être des pierres levées ou d'autres constructions de pierres. La découverte et l'interprétation du disque de Nebera (Meller 2004) apportent une éclatante confirmation de ces conceptions, et témoignent de leur survie dans la période suivante, l'âge du bronze.

A partir des conditions de la vie des hommes du Néolithique, il est possible d'inférer leurs conceptions religieuses. Les principaux mythes ont trait à la force vitale de la terre, au cycle des plantes, aux puissances cachées qui y président, au mystère de la mort et de la renaissance de la végétation. Le culte se fonde sur son cycle annuel et ses trois principaux destinataires sont la Terre, le Ciel et la Vie : la Terre nourricière, sous l'apparence de la Grande Mère qui préside à la fois à la vie et à la mort. Le Ciel est principe d'ordre et de puissance procréatrice, cause de l'alternance du jour et de la nuit, des saisons, de l'abondance et de la pénurie, de la vie et de la mort ; il est l'époux divin de la Terre qu'il féconde par la pluie ; on le représente souvent sous la forme d'un taureau. Ciel et Terre constituent donc un couple dont on célèbre l'union (hiérogamie). Un pouvoir créateur est attribué à la mort : la végétation meurt et renaît, et ce modèle est étendu au monde qui ne connaît ni commencement, ni

fin, mais seulement un éternel retour. C'est ainsi que la mort crée la vie. Entre mort et renaissance, la Vie se conserve dans la pierre. La pierre manifeste la puissance créatrice, alors que sa nature symbolise la mort et le néant. De là proviennent les légendes de naissance à partir d'une pierre comme celle de Mithra pétrogène, et celles de dieux représentés sous la forme d'une pierre,

comme Jupiter Lapis (ci-



Saint-Chamas : au bord de l'étang de Berre, des habitations troglodytes

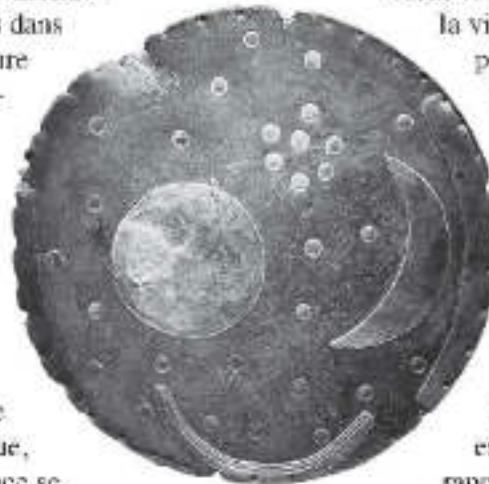
dessus § 3.6). Par ailleurs, l'idée que la mort donne naissance à la vie a conduit à la fois à la pratique du sacrifice sanglant et à la conception de l'autre monde comme source de vie, mais aussi domaine du néant, de ténèbres dans lesquelles se perd l'individualité, où le mort devient ancêtre et se réunit à l'ancêtre fondateur. Les lieux de culte sont ceux où s'établit le contact avec l'autre monde :

les mégalithes sont ordinairement situés dans une région sauvage et désolée qui figure le domaine du néant créateur. Un exemple en est le cairn de Newgrange, situé dans le comté de Meath, en Irlande, et daté du troisième millénaire : c'est un long couloir de pierres levées menant à un espace obscur qui est éclairé par le soleil trois jours par an, au solstice d'hiver (p.79) : « Le sanctuaire de Newgrange n'est pas une sépulture, mais au contraire un lieu de naissance de la vie. » Pour l'homme du Néolithique, dont la conception cyclique de l'existence se modèle sur le cycle de la végétation, la mort est une puissance créatrice, même quand il s'agit de la sienne (p.81) :

« Avec la disparition des individus vieux et affaiblis, le clan peut se renouveler et rajeunir (...) À sa mort, l'homme s'intègre à l'image mythique de l'ancêtre (...) qui se compose en une répétition intemporelle des vies des membres du clan dont l'action s'inscrit dans la mémoire de la communauté (...). L'individu se définit à partir de sa généalogie, si bien que les actes de ses ancêtres constituent une part de son identité. À sa mort, il prend place dans la chaîne sans fin des ancêtres. » Il ressort de nombreux exemples pris à diverses cultures, Extrême-Orient, Polynésie, Altaï, Bretagne, que le monolithe est le lieu où se concrétise cette continuité entre morts et vivants. Pour décrire la situation des ancêtres morts par rapport à leurs descendants vivants, l'auteur utilise à plusieurs reprises un couple de termes moyen-iraniens, exprimant deux notions empruntées au mazdéisme, celles de *menog* « spirituel », « virtuel » et de *getig* « corporel », « réel » : dans la pierre où ils ont perdu leur individualité, les morts sont la forme spirituelle, virtuelle des vivants à naître. L'étude se termine par l'iconographie néolithique. Très variée dans le style et dans les formes (idoles, statuettes, gravures sur pierre ou sur paroi rocheuse, décoration d'objets culturels, de poteries, peinture sur murs crépis ou sur parois de caverne), elle est unitaire dans sa signification. On y relève des symboles de la puissance vitale : terre, femme, vulve ; des symboles de retour de la vie : coin, hache ou marteau de vie ; un symbole de la mort, puissance créatrice suprême : la pierre ; des symboles de la puissance mortifère : lion, léopard, jaguar ; des

symboles de la métamorphose : angles, losanges, zigzags ; un symbole de l'origine de la vie : les formes circulaires ou sphériques, ensemble pour lequel l'auteur propose le néologisme *Sphāora* ; le symbole du passage par le néant : la double *Sphāora* ; des symboles de l'éternel retour : les spirales ; des symboles de l'ordre spatial et temporel : la croix et le carré ; la liaison symbolique conférant la vie : la grille. Ces diverses représentations portent la trace de contacts rituels destinés à activer les puissances qu'elles symbolisent.

Ces observations ne sont pas entièrement neuves : on en trouve déjà une bonne partie dans le *Traité d'histoire des religions* de Mircea Eliade (Eliade 1966 : 188 et suiv.), qui les tient de ses sources, par exemple la notion de *petra genitrix* « pierre qui enfante » (p.205, bibl.). Mais l'apport essentiel d'Ina Mahlstedt est leur mise en rapport avec les débuts de l'agriculture à la période néolithique, et surtout, pour ce qui nous concerne directement, le lien établi entre ciel (soleil) et pierre.



Le disque de Nehra, découvert en 1999, en Allemagne

4.2 Ciel de pierre ou ciel dans la pierre ?

Une étude de ce genre est un préalable nécessaire, mais non suffisant, pour la compréhension du rapport observé entre pierre et ciel dans le monde indo-européen ancien. Les Indo-Européens – les locuteurs de l'indo-européen reconstitué – sont d'abord des hommes du Néolithique ; tout ce qui est commun à ce niveau d'évolution les concerne directement. Mais on ne peut s'en tenir là, car les conceptions universelles ont nécessairement pris une forme spécifique en s'intégrant à leur tradition. De fait, l'auteur de l'étude (Mahlstedt 2004 : 65 et suiv.) a mis ses conclusions en relation avec la tradition indo-européenne, mais en adoptant la conception du « ciel de pierre » de Reichelt, avec sa mythologie, qui est mise en rapport avec l'iconographie néolithique (haches et marteaux censés destinés à briser le ciel de pierre) en dépit des objections pertinentes des auteurs précités (ci-dessus § 2.2). Il convient donc de reprendre la question, compte tenu de l'étude d'Ina Mahlstedt, à partir des quelques points qui peuvent être considérés comme acquis : le lien avec le cycle annuel et l'alternance dans le cycle annuel (et dans le cycle cosmique conçu à son image) d'un ciel du jour associé (initialement identique) au soleil et d'un ciel de la nuit ; la diversité des modalités de la sortie

*Les ruines du château de Ventabren,
détruit par les révolutionnaires*



des ténèbres hivernales. L'acquis principal est que dans la forme la plus ancienne de la tradition indo-européenne le ciel n'est pas une voûte ou un plafond de pierre qu'il aurait fallu briser pour laisser passer la lumière du soleil et les eaux (Reichelt 1913), ou qui comporte des ouvertures par où elles passent naturellement (Hertel 1924). Inversement, le lien entre pierre et ciel ne se réduit pas aux météorites ou aux « pierres de foudre » (Maher 1973, 1979). La pierre est le refuge du ciel du jour ou du soleil et des puissances qui leur sont liées pendant la nuit quotidienne, la nuit hivernale ou la nuit cosmique. C'est pourquoi le « ciel dans la pierre » s'identifie au ciel nocturne, comme l'ont pressenti plusieurs auteurs.

4.2.1 Images issues de la plus ancienne cosmologie

Dans l'état le plus ancien qui nous soit accessible, celui de la cosmologie mobile (dans laquelle le nom du ciel diurne s'identifie à celui du soleil, comme il a été rappelé ci-dessus § 3.4), l'une des représentations du ciel nocturne – quotidien, annuel ou cosmogonique – est l'entrée du ciel diurne (du soleil) et des puissances de vie qui leur sont liées dans un rocher, qui représente déjà la mort, le néant, comme il le fera au Néolithique, où il deviendra créateur, sur le modèle du cycle de la végétation. Le souvenir de cette mort hivernale de la nature est conservé dans la formule de l'hymne avestique au Soleil, *Yr* 6,3 « Quand le Soleil ne se lève pas, les démons détruisent tout ce qui existe dans les sept parties du monde. » Le récit lituanien précité (ci-dessus § 2.2) d'Enco Silvio Piccolomini a trait à cette même situation, celle où le soleil, enfermé dans « un cachot garni de nombreuses tours », disparaît pendant plusieurs mois. Ce cachot dans une forteresse représente une version modernisée de la pierre ou de la caverne primitive. Il est brisé à coups de marteau, comme l'est la caverne *Vila* dans l'une des versions du mythe védique, celle dans laquelle Indra est le héros, et le *vajra* l'instrument. Mais la libération du soleil prisonnier est attribuée aux signes du zodiaque, donc au cycle annuel lui-même : c'est dire que le retour du soleil s'effectue spontanément et que le marteau représente la dramatisation mythique (cosmogonique), éventuellement rituelle, de l'événement annuel. Il existe d'autres mythes qui correspondent à cette réalité. Le plus répandu est celui de l'Aurore, fille du Ciel diurne, ou la Fille du Soleil (qui ne font qu'une, comme leurs pères – et, plus anciennement, leurs mères), qui s'enfuit, ou est enlevée et retenue captive, avant d'être ramenée ou délivrée par ses frères les Jumeaux divins, les correspondants mythologiques de la constellation des Gémeaux. Ici encore, le retour annuel de la lumière est l'œuvre de l'un des signes du zodiaque. Les deux enclu-

mes auxquelles Zeus a jadis attaché les pieds d'Héra pour la punir, *Iliade*, 15,18 et suiv., ne s'identifient ni au ciel de bronze de la cosmologie homérique, ni au ciel « voûte de pierre » comme l'indique Janko dans son commentaire à ce passage : de bronze ou de pierre, le ciel est unique. Mais comme Héra représente la Belle saison (Haudry 1987 : 101 et suiv.), sa fixation à deux enclumes, initialement deux rochers, peut figurer l'hiver, parallèlement à d'autres images, dont celle du Ciel diurne dans la pierre.

4.2.2 Images issues de la cosmologie néolithique

À la période néolithique, celle dans laquelle se situent l'indo-européen reconstruit et une part notable de la tradition et des institutions indo-européennes, la nuit hivernale n'est plus qu'un souvenir, mais la traversée de l'hiver reste une épreuve, plus redoutable même qu'à la période précédente, puisque les sédentaires doivent vivre sur leurs réserves tandis que les nomades du Paléolithique continuaient à chasser toute l'année. Désormais, la pierre dans laquelle se réfugient les puissances estivales de vie pendant la mauvaise saison est représentée par un mégalithe auprès duquel on les honore, et dont on s'efforce de les faire sortir par différentes pratiques rituelles dont certaines ont laissé



La pierre percée de Roquepertuse

des vestiges : symboles gravés, cupules, traces d'usure qui témoignent de contacts répétés. C'est probablement au cours (à la fin ?) de cette période que s'est imposée la conception d'un univers fixe, mais, comme on l'a rappelé ci-dessus § 3.1, sous des formes diverses, qui ne sont donc pas très anciennes. Quelle était la nature du ciel de ces nouvelles cosmologies ? Rien ne l'indique positivement. Avant le ciel de bronze de la période suivante, un ciel de pierre était l'une des possibilités, mais non la seule, et il n'y avait aucune raison que ce ciel fût brisé à coups de marteau ou percé de trous pour laisser passer la lumière solaire puisque désormais le soleil (*s(e)wH(e)/n-), distinct du ciel du jour (*dyew-), circule librement, et en toute saison.

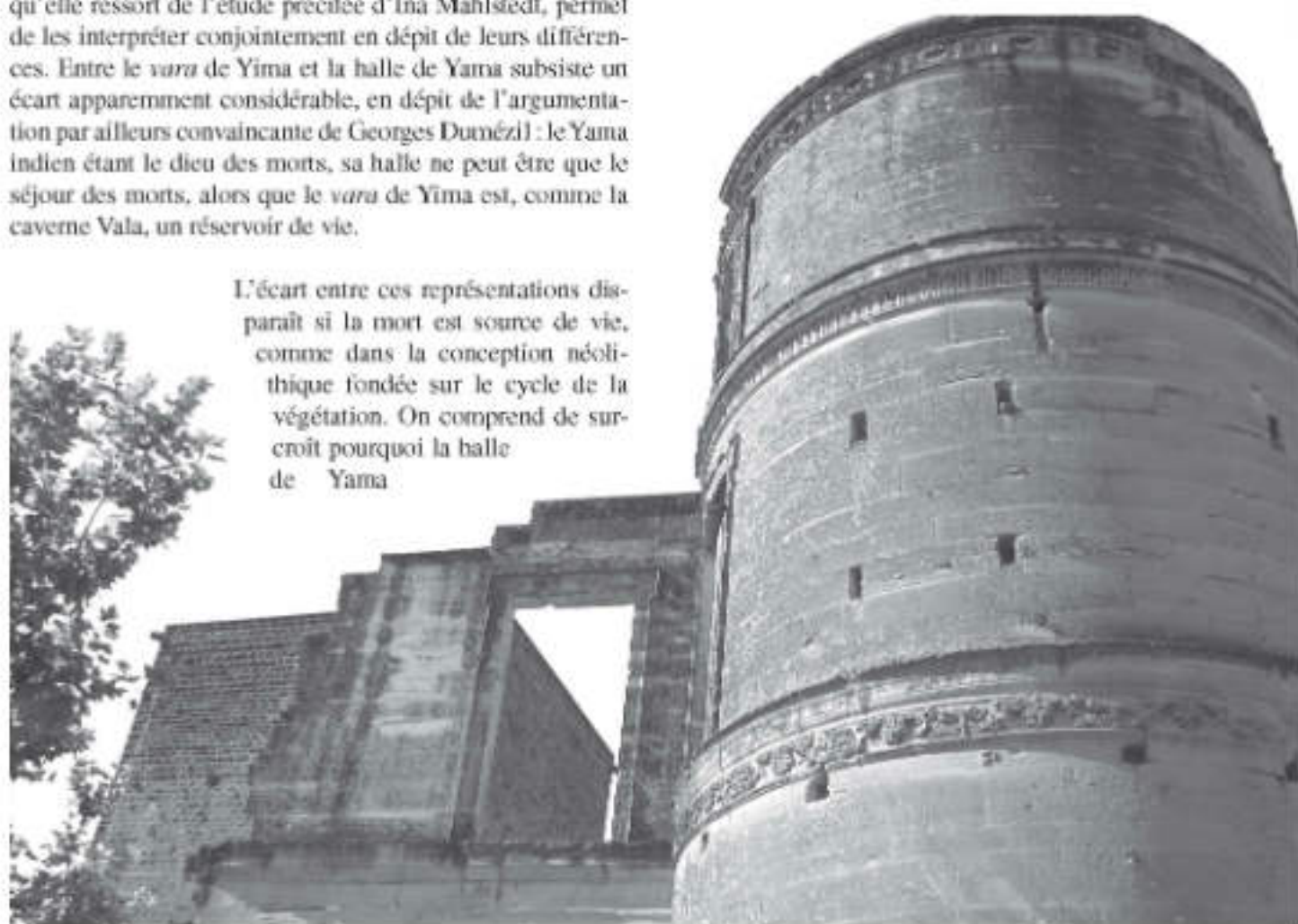
4.2.3 Réfections protohistoriques

Avec l'âge de bronze, le mégalithe est remplacé par un édifice : la princesse qui représente la Fille du Soleil est retenue désormais dans une tour ; à la caverne, conservée dans le mythe védique de Vala, succède un bâtiment : le *vara* de Yima, la halle (*sabhā*) de Yama. La conception néolithique sur laquelle reposent initialement ces représentations, telle qu'elle ressort de l'étude précitée d'Ina Mahlsedt, permet de les interpréter conjointement en dépit de leurs différences. Entre le *vara* de Yima et la halle de Yama subsiste un écart apparemment considérable, en dépit de l'argumentation par ailleurs convaincante de Georges Dumézil : le Yama indien étant le dieu des morts, sa halle ne peut être que le séjour des morts, alors que le *vara* de Yima est, comme la caverne Vala, un réservoir de vie.

L'écart entre ces représentations disparaît si la mort est source de vie, comme dans la conception néolithique fondée sur le cycle de la végétation. On comprend de surcroît pourquoi la halle de Yama

abrite aussi des animaux et des plantes, dont la présence au séjour des morts est insolite. Réciproquement, les entités lumineuses et les créatures vivantes contenues dans ces lieux (la caverne Vala, le *vara*, la halle) sont mortes pour le monde, puisqu'elles ont disparu, comme la graine dans le sol ; mais elles poursuivent leur vie sous une forme latente, qui se manifestera quand le temps sera venu.

*Le château de la Tour d'Aigues
(XVI^e siècle), Vaucluse*



Note additionnelle

L'hypothèse présentée ci-dessus donne une nouvelle signification aux roches percées comme celles qui ont donné leur nom à Roquepertuse, Peyrepertuse, etc. (Blairon 2006, 115 et suiv., 2008, 101 et suivantes) : on sait que la fente est assimilée à l'organe féminin, d'où sort la vie, et le passage à travers elle figure l'entrée dans l'Autre Monde, Sansonetti (2002 : 115) : « *Écoutant le conseil, il [Perceval le Gallois] gravit la pente, en passant « par cette brèche ouverte dans la roche », avant de découvrir le val annoncé. En cet instant le Gallois ne se doute pas qu'il vient de franchir la frontière de l'Autre Monde et de recevoir son nom car ce passage, comme il le saura le lendemain, a fait de lui « Perce-val »* ».

Mais c'est aussi l'orifice par lequel l'entrée de la vie dans le rocher et sa sortie du rocher sont visibles, quand le rocher – ou la construction qui en est l'image – sont disposés de telle façon que l'apparition du soleil dans la fente coïncide avec l'un des points remarquables du cycle annuel. De là proviennent les légendes de héros entrés dans une caverne d'où ils sortaient au terme du cycle cosmique.

Abréviations

AV = *Atharvaveda* ; CUF = Collection des universités de France ; EWAia, voir Mayrhofer 1986-2001 ; RV = *Rigveda* ; Vd = *Vidēvdāt* ; Y = *Yasna* ; Yt = *Yasht*.

Bibliographie

- ARENA Renato, 1974 : AKMON = PYRAKMON ? *La Parola del Passato*, 29 : 267-270.
 BENVENISTE Émile, RENOÛ Louis, 1934 : *Vitra et Vithragna*, Paris : Imprimerie Nationale.
 BIEZAIS Haralds, 1960 : Der steinerne Himmel, *Annales Academiae Regiae Scientiarum Upsaliensis*, 4 : 5-28.
 BLAIRON Pierre-Émile, 2006 : *La Dame en signe blanc*, Aix-en-Provence : Éditions Crasoe.
 CALAME Claude (éditeur), 1983 : *Aloman*, Rome : Ateneo.
 CREVATIN Franco, 1974-1977 : Un problema di « antichità » indoeuropea : il « cuneo del fulmine », *Incontri linguistici*, 1 (1974) : 61-81 ; 2 (1975) : 47-60 ; 3 (1976-1977) : 29-40.
 DILLMANN François-Xavier (trad.), 1991 : *L'Edda*, Paris : Gallimard.
 DUMEZIL Georges, 1965 : La subliā de Yama, *Journal asiatique*, 253 : 161-165.
 ELIADE Mircea, 1966 : *Traité d'histoire des religions*, Paris : Payot.
 GAMKRELIDZE Thomas V., IVANOV Vjatcheslav V., 1995 : *Indo-European and the Indo-Europeans*, Berlin New York : Walter de Gruyter.
 HAUDRY Jean, 1987 : *La religion cosmique des Indo-Européens*, Lyon : L'Hermès.
 HAUDRY Jean, 2001 : Le mariage du dieu Lune, *Baltistica*, 36 : 25-36.
 HERTEL Johannes, 1924 : *Die Himmelstiere im Veda und Avesta*, Leipzig : H. Haessel.
 HOPKINS Grace Starrevant, 1932 : *Indo-European *deiwos and related words*, Philadelphia : University of Pennsylvania.
 HULD Martin E., 1976 : Albanian *yll* « star », *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, 90 : 178-182.
 JANKO Richard, 1992 : *The Iliad : a commentary*, vol. IV, Cambridge : University Press.

- JONVAL Michel, traducteur, 1929 : *Les chansons mythologiques lettonnes*, Paris : Picart.
 KUIPER F.B.J., 1983 : *Ancient Indian cosmogony*, New Delhi : Vikas.
 LAMBERTERIE Charles de, 1983 : La geste de Valhalla, *Études Indo-Européennes*, 4 : 1-35.
 LAZZERONI Romano, 1973 : Il cielo di pietra, *Studi e saggi linguistici*, 13 : 107-119.
 LOMMEL Herman (trad.), 1927 : *Die Yasht's des Avesta*, Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht / Leipzig : Hinrichs.
 LÜDERS Heinrich, 1951 : *Varuna I*, Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht.
 MAHER J. Peter, 1973 : *H₂ek'mon : « (Stone) Axe » and « Sky » in I-E/Balte-Axe Culture, *Journal of Indo-European Studies*, 1 : 441-462.
 MAHER J. Peter, 1979 : From IE *ak'mon and Germanic hammer/heaven, *Manhwa Quarterly*, 20 : 161-163.
 MAHLSTEDT Ina, 2004 : *Die religiöse Welt der Jungsteinzeit*, Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
 MALLORY J.P., ADAMS D.Q., Editors, 1997 : *Encyclopedia of Indo-European Culture*, London Chicago : Fitzroy Dearborn.
 MAYRHOFER Manfred, 1986-2001 : *Etymologisches Wörterbuch des Altindoeuropäischen*, Heidelberg : Carl Winter.
 MELLER Harald (Hrsg.), 2004 : *Der geschmiedete Himmel*, Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
 MÜLLER Friedrich, 1861 : himin, *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, 10 : 319.
 PETTAZZONI Raffaele, 1954 : *Essays on the history of religions*, Leiden : E.J. Brill.
 REICHEL Hans, 1913 : Der steinerne Himmel, *Indogermanische Forschungen*, 32 : 23-57.
 RENOÛ Louis, FILLIOZAT Jean, et autres, 1947 : *L'Inde classique*, I, Paris : Payot.
 ROTH Rudolf, 1853 : Almon, der Vater des Uranos, *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, 2 : 44-46.
 SANSONETTI Paul-Georges, 2002 : *Chévalerie du Graal et lumière de gloire*, Meulan : Exède.
 SCHMIDT Johannes, 1865 : Die Wurzel AK im Indogermanischen, Weimar : Böhlau.
 SCHMITT Rüdiger, 1967 : *Dichtung und Dichtersprache in indogermanischer Zeit*, Wiesbaden : Otto Harrassowitz.
 SZEMERÉNYI Oswald, 1980 : Iranica VI, *Studia Iranica*, 9 : 23-68. ■

Le projet d' «Hyperborée» : La Voie de l'invariable milieu

par Pierre-Emile Blairon

Les principes essentiels sont enfouis sous un amoncellement de paroles, de faits et de postures tout à fait inutiles, qui ne servent la plupart du temps qu'à poser son homme, lequel, sa pirouette effectuée, s'empressera d'oublier ce qu'il a dit, fait ou écrit et s'en ira vaquer dans le monde à d'autres occupations tout aussi futiles. Certains de nos amis sont entrés dans le monde temporel et ont composé avec lui et avec ses histrions. Histoire d'avoir droit à la parole, en fait, à prononcer une phrase, voire un mot, parce qu'ils n'ont jamais eu droit au chapitre, si l'on me permet cette boutade. Il ne sert à rien de se battre avec les armes qui ont été confectionnées par nos adversaires et dont ils savent mieux se servir. Ce faisant, ceux qui croient que les idées traditionnelles – ou ce qu'ils pensent être des idées traditionnelles, qui ne sont en général que l'expression de réactions superficielles, impulsives – pourraient trouver dans la société actuelle quelque reconnaissance se bercent d'illusions. Ou nous bercent d'illusions quant à la légitimité de leur action. L'immense domaine que nous offraient à découvrir les spiritualités pré-monothéistes n'a pas été exploré.

Nous n'avons pas assez mis l'accent sur la relativité du temps. 2000 ans, c'est une parenthèse, une seconde, dans l'histoire cosmique. Nous avons voulu travailler avec les mêmes matériaux que les archéologues, les historiens, les scientifiques conventionnels, estampillés politiquement, scientifiquement, spirituellement corrects, nous sommes passés sous les fourches caudines des tenants d'un pseudo-savoir et, quelquefois, d'une pseudo-science, alors que nous a été légué tout un savoir-faire, toute une immense connaissance et tout un langage, notamment symbolique, qui nous reste à découvrir. Notre civilisation technicienne n'est rien de plus que de la technique ; dans 10 000 ans, il n'en restera rien que du sable ; les hommes du futur ne sauront même pas que nous avons existé. Alors que Stonehenge et Lascaux sont toujours là. Nous avons privilégié la connaissance de l'histoire des hommes, dérisoire, et non celle des dieux, ou de dieu. Nous n'avons pas suffisamment

fait la distinction entre les religions qui sont des inventions humaines, en premier lieu, les religions du Livre, et les spiritualités ancien-européennes qui ont, tout autant, sinon plus, de contenu et de profondeur, et beaucoup à nous apprendre, de par le simple fait qu'elles ont toujours puisé leurs références, pendant des milliers d'années, dans la nature et l'ordre, qui ne peut être que cosmique et qui est éternel. C'est vrai que nos druides n'écrivaient pas, la religion du livre, ça n'était pas pour eux.

Nos ancêtres restent toujours des barbares aux yeux des historiens et du monde en général, et même le nôtre. Nous n'en avons rien appris et ce que nous en savons, nous n'avons pas su le transmettre.

Certains autres de nos amis, résistent, font mine de retener un mur, un rempart, les Twin Towers, un monde, qui s'écroulent ; Ils se donnent en exemple, en holocauste, aux générations futures. Ils sont les 300, Davy Crockett et le Dernier des Mohicans.

Mais il n'y aura peut-être pas de générations futures. Encore deux ou trois, au rythme où va le monde, auxquelles nous avons beaucoup plus à transmettre que la simple posture, magnifique, mais inutile, du héros et du martyr.

Nous pouvons certes pointer du doigt toute la décrépitude de ce monde qui ne va qu'en s'amplifiant, nous pouvons tous les jours pousser nos cris d'indignation, ausculter millimètre par millimètre toute la vermine qui a envahi ce grand corps malade qui est l'Europe, et bientôt le monde, et nous dire tous les jours que nous avons raison. Dénoncer en permanence les agissements de nos adversaires, ou ennemis, sans doute faut-il le faire, et beaucoup d'entre nous le font déjà très bien. Mais nous avons choisi d'effectuer une autre mission parce que nous pensons ceci :

Nous ne sommes pas dans - ni de - ce monde, même si nous y participons physiquement, nous sommes les émissaires d'un monde éternel et les héritiers de nos lointains ancêtres, et nous regardons la roue du temps qui accélère sa course vers le nadir. Nous sommes, nous, désormais, comme nos

DOSSIER / pourquoi Hyperborée ?

anciens, dans le moyen, l'intangible, la permanence. Nous ne sommes plus attirés vers le tourbillon, vers ces paradis artificiels qui font et défont la vie.

Nous avons choisi la Voie de l'invariable milieu

Nous tentons de passer à travers les mirages, les labyrinthes, les illusions, les jeux de miroir, qui ne sont que de simples manifestations de fins de cycle maintes fois vérifiées, qui ont entraîné nos peuples européens vers leur terme et qui ont eu raison de beaucoup de nos compagnons de route qui se laissent bernier et se laisseront bernier, encore et toujours, par le premier illusionniste qui passe, qui parle plus fort que les autres, qui fait plus de vent avec ses mains ou qui joue mieux de la flûte. Parce que certains de nos amis ne voient désormais pas plus loin que le bout de leur nez. Il n'est peut-être pas nécessaire de donner des exemples... Nous avons un devoir à accomplir : préserver l'essentiel pour faire repartir un nouveau cycle, un nouveau monde, comme cela se fait à chaque fin de cycle ; c'est une loi naturelle, il n'y a là rien d'extraordinaire. On ne plante pas dans le désert ; il faut y amener du terrain. Des hommes pour cette mission, il en faut à chaque fin de cycle. Cette fois, c'est nous. Toutes les traditions nous racontent la fin d'un cycle : après un cataclysme, naturel ou créé par les hommes, il ne reste que quelques milliers, voire quelques centaines d'individus, pour faire repartir la roue du temps. (réf. Mircea Eliade)

Nous ne sommes pas les derniers hommes, les dernières femmes de ce monde, seuls, debout au milieu des ruines. Nous sommes les premiers hommes du nouveau monde, et de la nouvelle Europe, parce que, encore une fois, c'est à nous, Européens, qu'il appartiendra de créer ce nouveau

monde. Nous ne sommes donc ni passésistes ni pessimistes. Nous sommes volontaristes ; nous sommes lucides. Nous ne pensons pas à nous faire plaisir en dénonçant telle ou telle turpitude. Nous voyons clair.

Hyperborée, notre passé le plus lointain, notre avenir le plus proche.

Ça n'est pas qu'une jolie formule. Il suffit de regarder une montre, les aiguilles qui pointent leurs flèches en bas, sur le 6 (heures, minutes, secondes : 666) indiquent à la fois l'apocalypse et la révélation, selon le symbolisme chrétien, qui a hérité en partie des connaissances druidiques, c'est-à-dire la fin de l'ancien et le début du nouveau cycle, selon nos anciennes traditions. C'est l'Ouroboros, le serpent qui se mord la queue, le temps qui poursuit sa route cyclique. Les aiguilles d'une montre ne reviennent jamais en arrière. Hyperborée est un symbole, un concept, un principe : le lieu de la permanence, des valeurs éternelles. Le centre où vit l'homme primordial, celui qui fait tourner la roue. L'homme de Vitruve dessiné par Léonard de Vinci. Le temps est symbolisé par la montre, l'espace par la roue. Nous n'avons pas la nostalgie d'un temps révolu, d'un âge d'or que nous allons situer dans le passé le plus lointain et que nous pleurons sempiternellement, en pensant que nous n'en reverrons plus jamais les paradisiaques manifestations.

Nous savons que toute vie est cyclique ; les hommes, les civilisations, les arbres, les fleurs, les espèces, meurent et se renouvellent en permanence. Les cycles de vie sont contenus les uns dans les autres, plus ou moins importants, de nature diverse, ne commençant et ne finissant presque jamais en même temps. Ces cycles déterminent l'une des composantes fondamentales de l'ordre cosmique : sa diversité. Le chaos, le contraire de l'ordre : le désordre, est caractérisé par la fusion et la confusion. Le chaos tend vers l'uniformité, l'ordre vers la diversité et la clarté. C'est le



DOSSIER / pourquoi Hyperborée ?

contraire de ce qu'on veut nous faire croire.

Le début de la fin de notre cycle, le Kali-Yuga, aurait commencé, selon les Indous, 3000 ans environ avant l'ère chrétienne et s'achèvera dans les années à venir, les dizaines d'années à venir, pour les prévisions les plus optimistes (ou pessimistes, selon le point de vue).

Qu'est-ce qui caractérise une fin de cycle ? Parmi bien d'autres signes :

- **L'inversion des valeurs** : toutes les valeurs naturelles, spirituelles et morales sont exactement inversées.

- **L'obscurcissement** : la propagation de cette inversion se fait par l'endoctrinement, l'intoxication, la menace juridique et physique, le terrorisme intellectuel et d'État, la propagande. Il y a un moyen bien simple d'être au plus près de la vérité, de nos jours : lorsque les médias vont tous dans le même sens pour encenser ou pour démolir telle personne, telle idée ou telle action, la vérité se trouve exactement à l'inverse de ce qui nous est seriné. Mais il faut de toute urgence rejeter ces moyens de propagande insidieuse dont, au premier chef, la télévision. Nos amis les plus vigilants s'y laissent prendre inconsciemment.

- **La résignation** : de ce fait, nous entrons dans un monde d'illusions et de mensonges où personne n'est épargné. Certains sont victimes de cet abandon, de ce renoncement, de cette résignation et se donnent totalement à l'ennemi, comme un homme perdu dans le désert accepte la mort comme une délivrance.

L'Âge d'or va succéder à l'Âge de Fer, ou l'Âge du Loup, selon les anciens scandinaves, le Kali-Yuga. Cet Âge d'Or n'est pas une utopie. C'est tout simplement le retour au bon sens, à l'harmonie, à la mesure, au respect des lois naturelles, à la place de l'homme dans le monde, et chaque homme à sa place.

Les forces qui tendent à mettre en place un processus d'uniformisation du monde, si bien décrit par Aldous Huxley dans

Le Meilleur des mondes, tentent d'atteindre le noyau, le moyeu de la roue afin de bloquer le processus cyclique, aidés en cela par une conjonction qui regroupe plusieurs fins de cycles importantes (ainsi, la fin du christianisme qui s'est confondu avec l'Occident). L'humanisme et ses avatars visent à mettre l'homme au-dessus de tous les règnes pour remplacer dieu et mettre en œuvre cette utopie égalitaire qui supprimera les différences et la diversité, afin que les promoteurs de cette utopie puissent mieux manipuler ces masses informes. Ils s'efforcent de déraciner les peuples : un homme déraciné est un fétu de paille, qui s'envole avec tous les vents. Ils s'attacheront donc à nous empêcher de traverser le gué, de passer avec nos bagages – l'essentiel – d'un cycle à l'autre. Désigner et rassembler ces bagages et, ensuite, les préserver, voilà le but de notre combat. C'est ce que nous nous efforçons de faire au sein de la revue Hyperborée. Mais nous sommes encore loin de notre but, et de notre rythme de croisière. Les ouvrages que nous

éditons reprennent les mêmes thèmes et forment les armes de nos batailles. Notre combat est spirituel. C'est celui de la connaissance contre l'ignorance. Développez-le, vous aussi, par vos revues, vos discours, vos livres, vos actions, votre présence en ce monde, sans en être dupes, comme autant de lucioles qui brillent dans les nuits du solstice d'hiver. Nous pensons que tout le reste, tout ce qui se raccroche à ce monde, comme un noyé qui se tient fermement au bateau qui coule, tout le reste est du temps perdu, des vies perdues, des espoirs déçus, de l'énergie gaspillée, des sinagrees et de la gesticulation. ■



Mise au point d'Hyperborée sur Guénon, le christianisme, la franc-maçonnerie et l'islam

par Paul-Georges Sansonetti pour la rédaction d' «Hyperborée»

Ainsi que nos lecteurs ont pu le remarquer, nous citons fréquemment René Guénon. Ce qui nécessite de notre part une mise au point. D'abord en ce qui concerne l'importance de cet auteur et, secondement, quant à la position de notre revue en ce qui concerne l'œuvre et l'homme. De cette analyse en découle d'autres, qui seront développées au fil des parutions, sur le christianisme, l'islam, la franc-maçonnerie mais, d'ores et déjà, nous devons affirmer certaines de nos positions.

René Guénon

Né à Blois le 15 novembre 1886 et décédé au Caire le 7 Janvier 1951, René Jean-Marie Joseph Guénon laisse derrière lui une œuvre méritant le qualificatif d' « incontournable » dans la mesure où le travail considérable dont témoignent ses livres s'attache à montrer que l'ésotérisme – ce qui implique le symbolisme, les mythes et légendes ainsi que les divers courants initiatiques – a pour origine ce que lui-même a pu nommer la « Tradition primordiale ». Il a principalement fondé ses recherches sur l'étude comparée des croyances du monde antique et de celles qui perdurent depuis deux mille ans en Occident comme en Orient.

S'il fallait résumer l'œuvre de Guénon d'une formule, nous dirions qu'elle ressemble à une boussole car elle indique toujours le Pôle. En effet, selon lui un « lieu », situé quelque part au septentrion, aurait existé dès l'instant où, en cet endroit et nulle part ailleurs, se serait manifesté ce qui est « principliel », donc appartenant au Principe (synonyme de divin dans sa terminologie), autrement dit un ensemble de concepts archétypaux transcrit par des symboles exprimant un état de supra-humanité. Ce « lieu » du commencement a été diversement nommé selon les



peuples et les époques : île blanche au pied du mont Meru (terme désignant le Pôle pour les anciens Aryas de l'Inde), royaume de Yima (dans les mythes de l'Iran mazdéen), Hyperborée pour les Grecs, Thulé sous la plume d'auteurs grecs et latins, îles du nord du monde, dirent les Celtes d'Irlande etc. Guénon le définit comme constituant le « Centre suprême » et, après son « occultation », résultant de la loi cyclique des quatre Âges marquant les étapes de l'invololution, chaque civilisation prit forme à partir de ce que notre auteur devait dénommer un « centre secondaire » destiné à refléter le premier. Au cœur de la Grèce, Delphes fut un tel centre et ses équivalents chez les diverses ethnies d'Europe se sont nommés Avaricum (devenu Bourges), Tolatum (Tolède), Tulea (maintenant Tulcea, au delta du Danube). Mythes, légendes, matériaux du folklore, symboles, rites religieux, initiatiques ou relevant de traditions populaires n'auraient d'autre fonction que de reconduire, ne serait-ce que (très) partiellement, à ce qui est « principliel » en attendant le moment où, le cycle étant achevé, il y aurait retour (définitif) à l'Âge premier. La phase finale du dernier Âge – qualifié de sombre par l'Inde, comparable au Fer, dit le Grec Hésiode – est celle de la dissolution de tout ce qui pouvait encore conférer forme, spécificité, identité à une société. Guénon en évoque les multiples manifestations dans un ouvrage auquel nous faisons fréquemment référence, *Le Règne de la Quantité et les signes des temps* et qui, publié en 1945 (année du dépeçage de l'Europe et du feu nucléaire !), trouve quotidiennement son illustration dans l'effondrement des frontières (y compris morales) et la mondialisation (surtout des consciences).

Voilà principalement ce que notre équipe rédactionnelle retient de l'œuvre. Pour autant, si nous acceptons le qualificatif de « guénonien » en ce qui concerne l'orientation d'une (grande) partie de nos travaux, nous nous refusons à la moindre « guénolâtrie » qui, du reste, serait une offense à un homme dont on sait qu'il a toujours insisté

sur le caractère impersonnel de la voie dégagée par lui et nécessitant, pour la suivre, que l'on s'efface devant ce qui est purement « principal ». De plus, nous ne sommes nullement conditionnés par tel ou tel de ses jugements dans un domaine particulier. Nous n'hésitons évidemment pas à rectifier son appréciation sur une question au vu de matériaux inconnus à l'époque où il rédigeait ses ouvrages. Ce qui nous amène à considérer trois registres particuliers de son œuvre et de sa vie : le Christianisme, la Franc-Maçonnerie et l'Islam.

La franc-maçonnerie et le christianisme

Guénon estimait que les deux dernières organisations pouvant encore se rattacher à la Tradition en Occident étaient le Christianisme et la Franc-Maçonnerie, même s'il s'est montré fort critique à leur égard. Rappelons qu'après un passage relativement bref en Maçonnerie il a collaboré à une revue d'action catholique et anti-maçonnique. Son projet consistait alors à rappeler quelles furent les sources initiatiques chrétiennes et, antérieurement, païennes (à travers, dans la Rome antique, les *collegia fabrorum* placés sous l'invocation de Janus) de la Franc-Maçonnerie ; et ce, de façon à montrer, d'une part, l' inanité de l'anticléricalisme et de l'athéisme militant (dans les années 1920) d'un nombre relativement important de Maçons (du style « petit père Combes »)¹ et, d'autre part, que tout un symbolisme présent dans les loges provenait des constructeurs de cathédrales mais aussi du druidisme². Symbolisme qui, remontant à la plus haute Antiquité³, rejoignait secrètement la Tradition

Le a de l'alphabet arabe, alif, le style de Dieu.

primordiale (ce que propose à notre réflexion une brève étude dans le présent numéro de notre revue). Lors d'une prochaine série d'études dans *Hyperborée*, nous aborderons ce qu'il est convenu de nommer l'« ésotérisme chrétien » et son rapport avec la doctrine des quatre Âges ainsi qu'avec des données essentielles du paganisme européen.

On peut regretter que, nonobstant sa prodigieuse érudition, René Guénon n'ait jamais cherché à dégager une voie initiatique proprement européenne qui, à travers ce que le Christianisme offre de plus héroïque et solaire et des données conservées (mais souvent non comprises) par la Franc-Maçonnerie, remonterait à la Tradition primordiale. D'autant plus qu'il commente le symbolisme du marteau de Forr ou le fait que Pythagore soit considéré comme un fils d'Apollon hyperboréen⁴, parmi nombre de thèmes appartenant à la Grèce, à Rome, aux Celtes ou aux Germains. Mais, considérant que les religions de l'ancienne Europe étaient mortes, une résurrection (telle que l'envisage D. H. Lawrence dans son roman *Le Serpent à plumes*) lui semblait impossible à la fin de l'Âge sombre dès lors que le cadre de vie qui se prêtait à leur épanouissement était anéanti par les exigences du monde moderne. Notre démarche est différente dans la mesure où, tout en admettant le point de vue de Guénon, nous ne pouvons que constater qu'aucune des deux organisations citées n'avait été en mesure, durant ces soixante dernières années, de se

positionner ouvertement et fermement contre l'état de dissolution de la société occidentale et contre la contamination

Angleterre ou encore avec, bien moins connu mais non moins spectaculaire, en Roumanie, cette gigantesque chaussée dont on ignore l'origine et qui, appelé « allée de Novac », s'étire sur des kilomètres le long du 45^{ème} parallèle, c'est-à-dire exactement entre l'équateur et le Pôle. Selon Gélus, ce Novac (parfois appelé « Vieux Novac » (littéralement « Vieux-Nouveau ») ne serait autre que Janus qui, christianisé, est devenu Jean le Baptiste au solstice d'été et Jean l'Évangéliste au solstice d'hiver. Ces deux saints Jean jouent un rôle important dans le symbolisme du Compagnonnage et de la Franc-Maçonnerie. Sur ces données roumaines, cf. Gélus, *La Dacie hyperboréenne*, Éditions Pardès (Paris, 1987), p. 57 et suivantes. En ce qui concerne le caractère antique et même préhistorique de ce qui allait, des millénaires plus tard, constituer les *collegia fabrorum*, puis les corporations de constructeurs et, enfin, de façon dérivée, la Franc-Maçonnerie, on peut lire la courte (mais dense) étude de Pierre Gordan intitulée *Origines lointaines de la Franc-Maçonnerie et du Compagnonnage*, Éditions Arna Artis (Paris, 1984).

4- Voir les chapitres XXV et XXVI des *Symboles fondamentaux de la Science sacrée*, Éditions Galimard (Paris, 1965 et 2002). Pour Guénon et quelques auteurs maçons, le maillet du vénérable dériverait du marteau du dieu Gaulois Sibirlos et du marteau de Bonnar (devenu Forr à l'époque viking). Quant à Pythagore, considéré comme l'un des patrons de la Maçonnerie, sa filiation avec Apollon hyperboréen montre suffisamment qu'il constitue une référence à l'Âge d'Or et au Centre suprême. Il est donc aberrant de voir en lui, selon l'idéologie évolutionniste de certains maçons, la première figure du savant au service d'une Humanité indifférenciée.

1- L'histoire de la Franc-Maçonnerie est des plus complexes et, à côté de tout un courant aisé (qui reste encore majoritaire en France et dans plusieurs pays d'Europe), issu des « Illuminés de Bavière » (cf. article dans le n° 6 d'*Hyperborée*) se faisant l'agent actif de la mondialisation et du massage forcé des cultures, il existe, principalement avec le Rite Écossais Rectifié, une orientation chrétienne et certains de ses membres les plus compétents (souvent guénoniens) en matière de Tradition ont parfaitement identifié les agents de ce que Guénon nommait la contre-initiation. Sur la déviation d'une certaine Franc-Maçonnerie devenue un instrument aux mains de l'antitradition et de la contre-initiation, on lira avec profit l'ouvrage très documenté de Jean Baylot, *La Voie sublimée*, Éditions Deruy (Paris, 1985). Dans un registre plus critique (et même impitoyable), on a des textes de Julius Evola réunis en un recueil intitulé *Écrits sur la Franc-Maçonnerie*, Éditions Pardès (Paris, 1987).

2- Pour Guénon, le Christianisme « aurait assimilé la plupart des éléments celtiques encore subsistants », d'où son « rôle de conservateur à l'égard de cette tradition » écrit Jean-Marie Vivien dans son *Dictionnaire de René Guénon*, Éditions Le Mercure Dauphinois (Grenoble 2002), p. 87.

3- Il suffit de songer aux grandes pyramides de Oiseh ou, pour demeurer en nos terres d'Europe, à Carnac en Bretagne, à Stonehenge en

qu'elle opère à l'égard du monde entier. Toutefois, pour le Christianisme, il convient de signaler la différence qui existe entre un Catholicisme romain toujours prêt à composer et, *in fine*, à céder et, dans les pays de l'ex-bloc soviétique, l'Orthodoxie qui affiche des positions nettement plus affirmées. Ajoutons qu'à l'intérieur du Catholicisme comme de la Franc-Maçonnerie (chrétienne) se sont formés des groupements minoritaires qualifiés de « traditionalistes » (sans que pour autant il soit question de la Tradition au sens où Guénon et ses continuateurs l'entendent) qu'on pourrait comparer à des citadelles assiégées et qui, comme telles, n'ont pas la possibilité d'opérer une véritable *reconquista* (même partielle) des esprits en Europe - sinon dans un Occident comprenant aussi les deux Amériques - où la déliquescence fait désormais figure de normalité.

René Guénon et l'Islam

Abordons à présent le rôle de l'Islam dans l'œuvre de Guénon. Il s'agit là d'un sujet complexe qui nécessiterait un ouvrage entier. Pour aller à l'essentiel, disons qu'il convient de distinguer deux aspects dans la connaissance de l'Islam chez Guénon. Le premier se résume au rapport s'établissant entre l'ésotérisme islamique et la notion de Tradition primordiale. Le grand mérite de Guénon est de l'avoir

La 2e lettre de l'alphabet arabe, beth, l'encrier du calame.

révélé. Pour ne prendre qu'un exemple, la lettre de l'alphabet arabe correspondant à notre *a*, est considérée comme le calame divin (on dirait maintenant le stylo de Dieu) qui va tracer toutes les autres lettres y compris celle qui vient immédiatement après le *a* et que l'on désigne comme l'encrier du calame. Or, cette première lettre est aussi un nom, *alif*, qui par le système de guématrie existant également en arabe⁵, a pour valeur 111, le nombre même du Pôle et synonyme de Centre suprême. Du reste, toujours dans cette langue, le mot Pôle, *Quthb*, a également pour valeur 111. Ainsi qu'on le voit cette symbolique des lettres, propre aux soufis, est passionnante tout comme est passionnante la lecture d'un Ibn'Arabi (1165-1240), contemporain des principaux récits du Graal, ou de l'iranien Sohrawardî (1155-1191) qui, à la même époque, tentait de retrouver l'héritage spirituel de l'ancienne Perse mazdéenne⁶.

Ces deux auteurs sont dans nos bibliothèques mais, pour autant, l'étude de leurs travaux ne nous incitent pas à recevoir une initiation dans le cadre de l'Islam (sunnite ou shi'ite) comme ce fut le cas de Guénon. Bien décidés à poursuivre la voie ouverte par l'auteur qui, prophétiquement, annonça *La Crise du monde moderne*, nous avons en notre possession suffisamment de matériaux permettant d'aller à la source de la Tradition, en direction du nord et de nos grands ancêtres.

Nous venons d'évoquer le second aspect de la relation entre René Guénon et l'Islam : son appartenance



L'omphalos celtique de Kermaria (Bretagne), au musée des Antiquités nationales de St-Germain-en-Laye

5- Nous disons également puisque la guématrie existe pour les alphabets grec, hébreu, latin (celui à 26 lettres dont l'Occident se sert depuis le haut Moyen Âge) et runique. Rappelons que la guématrie est un système qui consiste à associer un nombre à chacune des lettres d'un alphabet selon la place qu'elle occupe dans cet alphabet. Par exemple, pour notre alphabet, A = 1, B = 2, C = 3, D = 4, etc. jusqu'à K = 11, soit 20 selon l'option que l'on choisit, L = 12 ou 30, M = 13 ou 40 etc. jusqu'à Z = 26 ou 800. Ainsi certains noms servent-ils à crypter des symboles. Souvenons-nous du nom latin de Merlin l'enchanteur, Merlínus, dont la guématrie est de 111 (cf. n° 1 d'Hyperborée, article intitulé *La Quête du Graal et la Tradition primordiale*, p. 10). Créateur de la Table Ronde, Merlin(us) est le Pôle spirituel de la chevalerie arthurienne.

6- Ce qui allait lui coûter la vie car les 'olama, docteurs de la Loi, qui le convoquèrent à Alep devant un tribunal, le firent mettre à mort ; et ce, bien que le gouverneur de la ville, al-Malik Al-Zahir, pourtant fils du célèbre Salâhodîn (Saladin dans les récits de chevalerie), ait tenté de le sauver. Sohrawardî était un persan de souche indo-européenne (on sait qu'il arborait une barbe rousse) et il n'est pas exagéré de le considérer comme un martyr du combat pour l'identité et la plus longue mémoire. Nous reviendrons sur ce personnage qui est pour la Perse aussi important que, dans notre panthéon, l'auteur de *Perceval* ou le conte du Graal, Chrétien de Troyes (décédé juste un an avant Sohrawardî).



*La croix celtique de l'église d'Aureille
dans les Alpilles*

à une *tariqât* (fraternité initiatique) soufi. Terriblement las d'attendre qu'un éventuel mouvement de retour à la Tradition se dessine tant en France qu'ailleurs, il a préféré, dans des circonstances assez curieuses, demeurer au Caire (en 1930) où il finit par épouser (en 1934) la fille d'un notable, le Sheikh Mohammed Ibrahim. Sans doute se sentait-il plus à l'aise dans une société encore fondée sur des principes énonçant la primauté de la spiritualité sur la matière. Une société qui possède son image du Pôle, la Mecque, où demeure une pierre noire dont la signification symbolique avait fait l'objet de plusieurs études par Guénon dès lors qu'il s'agit de l'équivalent islamique de l'*omphalos* de Delphes⁷.

Le facteur ethnique et la géographie sacrée

7- Rappelons que l'*omphalos* que l'on peut voir actuellement à Delphes est une copie romaine et non l'original. Nous conseillons par contre à nos lecteurs qui visiteraient le Musée des Antiquités nationales à Saint-Germain-en-Laye de s'attarder devant l'*omphalos* celtique de Kernaria (Bretagne) qui, sorte de pyramydion tronqué, présente quatre faces très certainement en rapport avec les points cardinaux. L'une des quatre, tournée vers le nord (donc à peine visible), comporte un swastika renversé. Il s'agit probablement de la face qui regardait le Pôle. Guénon a évoqué la pierre noire, dans un article intitulé *Pierre noire et pierre cubique* constituant le chapitre XLVIII des *Symboles fondamentaux de la Science sacrée*. Mentionnons également le chapitre IX dans *Le Roi du monde*.

Contrairement à Julius Evola, le facteur ethnique n'intervient pas dans la perception qu'avait Guénon du retour au Principe. Sur ce plan, on l'aura compris, nous ne le suivons pas et sommes en total accord avec l'auteur italien de *Synthèse de doctrine de la race*⁸. Rappelons que pour le comité de rédaction d'*Hyperborée* il est vital que, sur les cinq continents, chaque groupe ethnique, retrouve impérativement ses racines premières, son centre du monde et sa géographie sacrée ; seule alternative, selon nous, aux graves antagonismes déjà existant – hélas ! – entre peuples appartenant à des origines différentes mais que le présent monde marchand veut coûte que coûte rassembler en un immense troupeau de consommateurs.

René Guénon restera dans l'histoire de notre identité fondée sur la mémoire originelle comme étant le premier à avoir montré que, dans l'espace indo-européen et chez des peuples où les Indo-Européens laissèrent leur empreinte (Proche et Moyen-Orient, Inde, Chine), tout ce qui appartient au sacré apparaîtrait incomplet sans la notion de Pôle et ses corollaires, la doctrine des quatre Âges et le retour au Principe. ■

8- Éditions de l'Homme Libre (Paris, 2002). Précisons pour les personnes ne connaissant pas l'œuvre de Julius Evola que la notion de race est incomplète si on la limite à la seule apparence physique. La race de l'être et la race de l'esprit sont indissociables de la race du corps.

L'œuvre inspirée d'Alain Daniélou

On a reproché à René Guénon sa conversion à l'islam, ce qui décrédibiliserait ainsi l'ensemble de son œuvre. Mais certains êtres sont investis d'une mission, quelquefois à l'insu de leur propre volonté, ou de leur propre vie, comme s'il n'y avait qu'un lointain rapport entre leur propre personne et le message qu'ils ont pour tâche de délivrer. C'est le cas de Guénon. Alain Daniélou, du fait de son homosexualité avouée, a produit la même réaction de ceux qui ne peuvent admettre cette dichotomie entre l'œuvre inspirée et la vie quelquefois perturbée de l'artiste. Faut-il citer tous les peintres alcooliques, les écrivains maudits, les sculpteurs névrotiques, les musiciens fous, et même sourds ? Et, pourtant, leur œuvre demeure, et la personnalité de leur auteur finit par passer, ce qui est légitime, au second plan.

On ne pourra pas, en tout état de cause, reprocher à Alain Daniélou d'avoir été influencé par son frère, le cardinal, lorsqu'on prend connaissance de sa littérature.

Nous tirons les textes ci-après de l'autobiographie d'Alain Daniélou, *Le Chemin du labyrinthe*, souvenirs d'Orient et d'Occident, édité chez Robert Laffont, en 1981. Citons encore, pour ceux qui veulent découvrir l'œuvre importante de Daniélou, l'un des ouvrages édités en livre de poche chez Albin Michel : *Le Destin du monde*.

■ « Je venais d'une culture très proche par ses conceptions du monde préchrétien. J'ai été surpris de rencontrer à chaque instant des rites, des fêtes, des coutumes, des superstitions, des expressions diverses qui m'étaient familières mais dont personne ne semblait connaître le sens. Je me souvenais d'avoir entendu un vieux brahmane expliquer le mythe de la nativité du Christ devant d'ignorants missionnaires effarés. Pourquoi l'enfant-dieu était-il fils d'une vierge, c'est-à-dire du seul principe féminin, comme le dieu Ganesha ou Héphaïstos, fils d'Héra ? Pourquoi était-il né dans une caverne, dans le ventre de la déesse terre, lieu d'initiation et de mystères, entouré d'un taureau et d'un âne, l'animal sacré et l'animal impur ? Qu'était cette étoile qui guidait vers lui les sages, détenteurs des doctrines secrètes liées aux trois modes d'initiation et venant des trois continents ? Pourquoi Jésus entra-t-il à Jérusalem monté comme Shiva sur un âne ? Pourquoi avait-il douze compagnons comme le Soleil parmi les signes du zodiaque ? Pourquoi était-il l'ami d'une prostituée, symbole de l'amour sacré ? Pourquoi, comme Dionysos, changeait-il l'eau en vin et marchait-il sur les eaux ? Que signifiait la croix, symbole d'universalité et de vie, de l'union du feu (principe masculin) et de l'eau (principe féminin) et non simple instrument de torture ? Ces récits symboliques, communs à tous les dieux, pourquoi et comment les chrétiens en ont-ils perdu le sens ? »





Alain Daniélou jouant de la Vina

■ « Le christianisme, tel qu'il apparaît de nos jours, ne présente rien d'original. Il fait partie d'un courant de pensée religieuse et morale qui provient de Mahavira et du Jaïnisme préhistorique indien, qui influença Akhenaton et Moïse et, peu avant Jésus, le Maître de justice et les Esséniens. Comme le bouddhisme du Mahayana, le christianisme a réincorporé, avec le culte de la Trinité, de la Vierge et des saints, certains éléments du polythéisme. C'est une religion dont la théorie est sans rapport avec la pratique. Elle est probablement tout à fait à l'opposé des enseignements de Jésus qui fut un contestataire libéral. Ce qui nous est parvenu de ses enseignements a été rédigé, modifié et expurgé longtemps après sa mort, dans une optique tout à fait contraire à la sienne ».

■ « En principe, la religion a pour but la recherche d'un contact avec le surnaturel, une perception de l'aspect divin du monde, le mot religion est très probablement, à l'origine, une traduction du mot yoga (ce qui relie) et se réfère au lien fondamental entre le Créateur et le créé, entre l'homme et le divin. Les groupements qui s'intitulent « religions » sont tout autre chose. Ce sont de curieuses entités

sociales qui s'ajoutent à celles qui constituent la race, la langue, la tribu, la nation. Les religions sont l'instrument le plus efficace de la conquête, de la domination. Un peuple auquel on impose la religion du vainqueur perd son individualité, ses rites, ses croyances, la protection magique de ses dieux. Il devient vulnérable et aisément soumis et assimilé. »

■ « L'un des aspects les plus surprenants de l'évolution de la société occidentale moderne est l'irresponsabilité et l'anonymat dans ce domaine [du savoir]. Le savoir est devenu collectif. Le savant n'est plus qu'un rouage remplaçable dans la machine du « progrès ». L'apport de l'héritage est oublié dans l'ivresse de découvertes nouvelles et de leurs applications. Les cerveaux les plus aigus sont employés à développer une branche spécialisée de la science et jettent aussitôt les résultats de leurs travaux dans le chaudron commun des apprentis sorciers sans s'inquiéter de l'usage qui en sera fait. Il n'y a donc plus d'individus responsables mais une vaste collectivité de cerveaux. Cette collectivité est apparemment sans guide, sans chef. Elle semble dériver au hasard. La question qui se pose est toutefois : est-elle vraiment sans guide ou bien sommes-nous victimes d'un pouvoir maléfique qui, sous l'appât de quelques prétendus avantages matériels, mène au suicide de notre espèce ? » ■

Les livres Hyperborée



Bon de commande page 34

La pérennité de la forme : construire pour se reconstruire

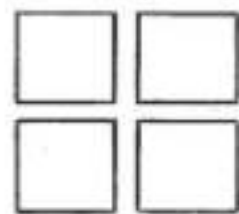
par Paul-Georges Sansonetti



La stalle d'Orbais

Depuis le balcon de ma demeure, dans une petite cité provençale, je contemple les collines environnantes et, d'un mois sur l'autre, de nouvelles résidences multiplient leurs taches claires dans le vert sombre forestier. La nuit venue, des lumières supplémentaires annoncent que le monde citadin envahit progressivement les hauteurs. Bientôt ces collines seront des quartiers nouveaux et ma cité se verra définitivement spoliée d'une grande partie de son pittoresque puisque les contours qui la particularisaient seront effacés. Par sa perpétuelle croissance elle s'étalera sur tout le panorama et, en quelques années, rejoindra les faubourgs de la localité voisine qui, bien entendu, rivalise tout autant d'urbanisation anarchique. Jugé encombrant, obsolète et même superflu, le paysage disparaît, avalé par le béton.

Comme on le constate en roulant sur l'« autoroute du soleil », cette situation déprimante se généralise : des lotissements surgissent de partout, s'étendent et deviennent de gros villages. Encore un effort et ce seront des cités qui, inévitablement, finiront par former une mégapole dont l'artère principale (interdite aux piétons) ne sera autre que l'autoroute. Certains hauts responsables politiques s'émerveillent de cet assassinat des forêts, blés, vignes et vergers puisqu'ils nous annoncent triomphalement que les temps sont proches où, surchargé de constructions, l'ensemble du littoral azuréen dépassera Los Angeles - la mal nommée ! - en étendue. Selon de tels cerveaux, ainsi l'exige l'évolution de la société. De fait, ces grands décideurs sociaux ne peuvent concevoir civilisation et cité autrement que comme un entassement de lieux d'habitations permettant à des foules d'individus de vivre plus ou moins confortablement une existence dépourvue d'idéal supérieur. Comment en est-on arrivé là ? Qu'avons-nous perdu sinon oublié pour s'abandonner à pareille catastrophe ? Quelle succession de capitulations morales a fini par conduire à la pire des fatalités historiques ? Fatalité qui voit un peuple dans l'incapacité de réagir lorsqu'on lui impose - pas même sous la contrainte ! - une façon de penser et de se comporter totalement étrangère sinon radicalement contraire à son tempérament pourtant longtemps complice du génie créateur. La réponse est nette comme une arête de diamant : **parce que la notion de forme n'existe plus!**

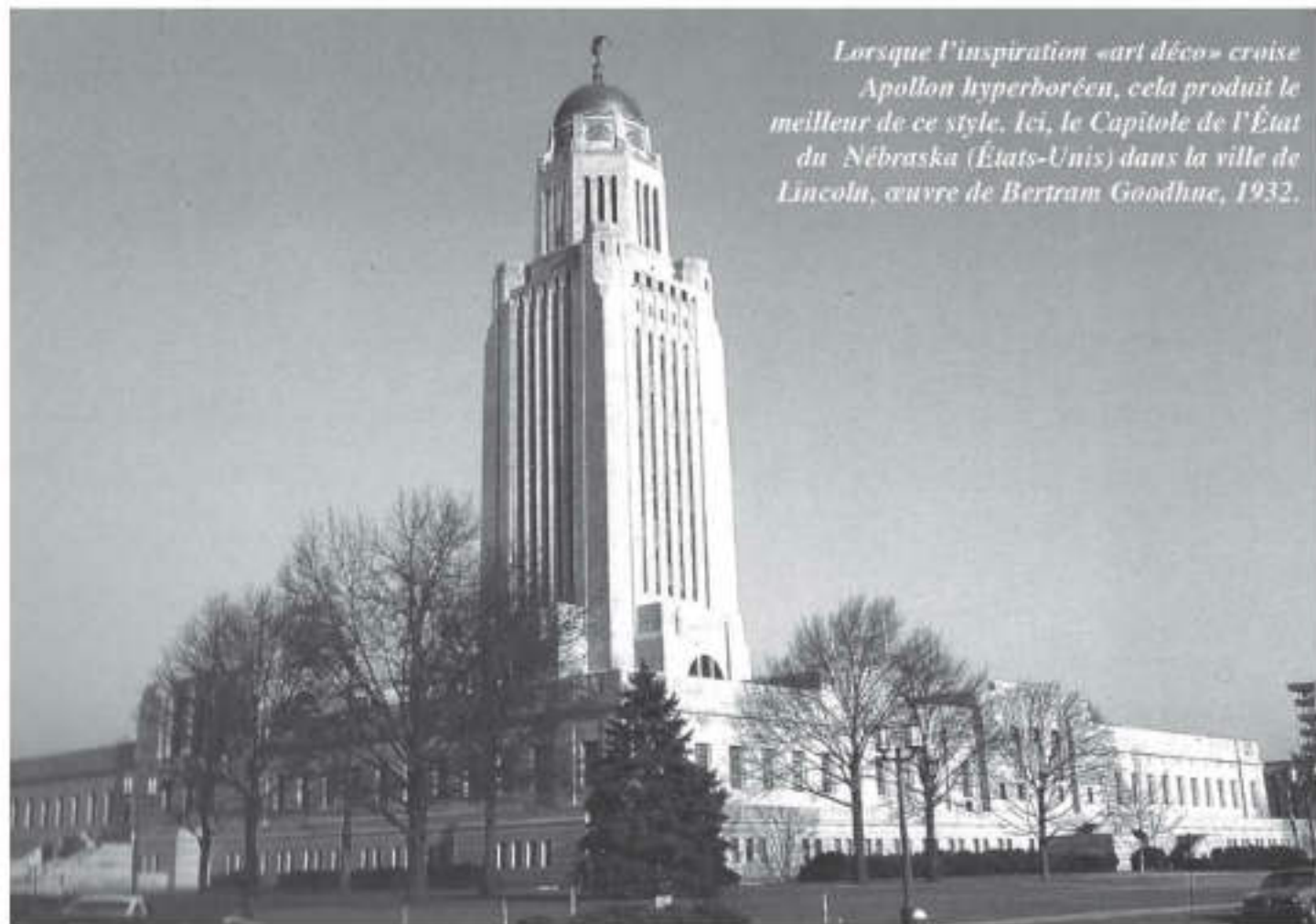


Plan de deux villages de la civilisation Varna (Bulgarie), l'un en carré, l'autre en croix celtique





Jouant de la harpe Apollon hyperboréen est assis sur l'holmos (vasque supportée par un trépied) ailé qui le conduit jusqu'en Hyperborée. A noter qu'en joignant les pieds de l'holmos, on obtient un triangle équilatéral.



Lorsque l'inspiration «art déco» croise Apollon hyperboréen, cela produit le meilleur de ce style. Ici, le Capitole de l'État du Nebraska (États-Unis) dans la ville de Lincoln, œuvre de Bertram Goodhue, 1932.

L'omniprésence des formes symboliques

Dans les civilisations d'autrefois, qu'elles soient d'Europe ou d'autres continents, l'omniprésence du sacré reliait la société — et chaque personne la composant — à des modèles éternels, des archétypes au sens où la Grèce antique entendait ce terme composé de *arkhê*, « principe » mais aussi « commandement », et de *typos*, désignant le « modèle ». Il s'agissait de conférer une signification symbolique à l'espace où vivait un groupement humain. La civilisation dite de Varna (Bulgarie) remontant au cinquième millénaire avant notre ère¹ montre que les tracés des plus anciens villages européens se présentaient exactement inscrits dans un carré ou un cercle partagé par deux rues se croisant à angle droit. Le carré représentant la terre avec ses quatre horizons et le cercle figurant le mouvement du ciel étoilé appartiennent aux symboles fondamentaux.

1- Là est apparue la première métallurgie et surtout la première orfèvrerie connue à ce jour. Le site fut découvert et fouillé de 1971 à 1986.

On construisait donc les bourgs selon une forme précise dont la signification se rapportait à la connaissance de la terre et du ciel. Des millénaires plus tard, Romulus, Remus et leurs compagnons traceront les limites et, ainsi, la forme générale d'une cité — qualifiée d'éternelle par la légende — selon un plan carré. Un carré partagé en quatre, là encore, par le croisement de deux axes : le *decumanus*, allant d'est en ouest, pour marquer le trajet du soleil qu'accompagne le labeur quotidien, et le *cardo*, l'axe nord-sud reconduisant à ce que nous avons convenu de nommer la mémoire des origines (voir l'article sur Janus dans le présent numéro de la revue).

Si le *decumanus* servait de rappel aux rythmes de la journée et de l'année, c'est en fait le *cardo* qui revêtait une signification capitale car cette direction indiquait le Nord où, selon diverses traditions², aurait commencé le cycle des quatre Âges. L'aurore de la civilisation était au septentrion, ou plus exactement au Pôle et, pour les Indo-Européens, il s'agissait surtout de ne pas oublier ce fait, même si le souvenir d'un tel foyer originel se perdait dans les brumes de

2- Cf. divers articles des numéros précédents.

la légende. Le Pôle représentait quelque chose de *primordial*, terme qui, nous l'avons déjà écrit, doit être perçu dans sa double signification : « origine » et « essentiel ». Disons que l'origine était essentielle pour les anciens qui la percevaient comme garante de la pérennité d'une civilisation. Ce qu'énonce un certain nombre de mythes.

Ainsi, selon l'Iran sassanide, encore indo-européen³ à cette époque, c'est tout au Nord du monde, dans une citadelle souterraine (le *Vara* du mythique roi Yima), que furent conservées les semences des êtres parfaits de l'Âge originel. Après la catastrophe par laquelle doit s'achever le cycle actuel, ces semences donneront naissance à une nouvelle humanité supérieure. Pour la Grèce antique, Apollon hyperboréen, symbolisant une perfection génétique perçue comme le reflet de la cime spirituelle de l'être⁴, gouvernait les arts, c'est-à-dire la capacité à créer des œuvres les plus harmonieuses possibles destinées à l'œil mais aussi à l'oreille, ce que manifeste la lyre dont joue cet olympien ; la musique (et le chant) étant l'expression la plus immatérielle de l'art sans oublier toutefois, comme l'a écrit quelqu'un, que « l'architecture c'est de la musique se muant en édifice ».

Un même concept dirigeait l'Égypte puisque le *neter* (terme qu'il vaut mieux traduire par « principe » plutôt que par « divinité ») Ptah, créateur de tout ce qui prenait forme dans la civilisation (du simple réceptif jusqu'au temple, en passant par les emblèmes pharaoniques), avait pour cité consacrée Memphis (à peu de distance de Giseh où sont érigées les grandes pyramides) au nord de la nation car il gouvernait cette direction de l'espace⁵. Faut-il rap-

3- Rappelons que l'Iran a la même signification qu'*arya*. Le nom complet de l'Iran ancien était *Airyanem Vaejast*, c'est-à-dire « le berceau ou gîte des Aryens (=Iranien) », comme l'écrivait Henri Corbin dans *Terre céleste et Corps de résurrection*, Éditions Bucher-Chastel (Paris, 1961).

4- Ce qui explique pourquoi les sculpteurs grecs modifièrent le profil de leurs statues de façon à ce que l'angle facial soit de 90° contre 80 à 85 pour l'Européen. Rappelons que l'angle facial est « formé par la rencontre de deux droites, l'une horizontale allant du trou auditif au point alvéolaire, l'autre verticale allant du point alvéolaire au point sus-orbitaire. L'ouverture de cet angle, imaginé par Camper, modifié par Cloquet et Topinard, est en rapport avec le développement de l'encéphale » (édition 1930 du Grand Larousse du XX^{ème} Siècle, tome I, p. 230). Rappelons que Pierre Camper (1722- 1789), anatomiste et naturaliste hollandais, fut le premier à tenter de déterminer le degré d'intelligence par la mesure de l'angle facial. On pouvait encore lire dans l'édition de 1977 du Petit Larousse illustré à propos de cet angle que « Presque droit chez les sujets de race blanche, il est moins ouvert chez certains groupes ethniques » (p. 415).

5- Ptah est fréquemment nommé *Tatenem*, nom que l'on traduit



L'empereur Maximilien Ier (1459-1519), d'après Albert Dürer. Figurant la rotation du ciel, quatre compas correspondent peut-être aux quatre équerres constituant le symbole du Pôle.

peler que le Nil, artère vitale de l'Égypte, s'écoule du sud vers le nord ? Par son courant, le fleuve indiquait sans cesse la direction du septentrion. Dans le légendaire irlandais, le peuple féérique de la déesse Dana possédait quatre objets venus des « îles au nord du monde » et qui exprimaient l'essence d'une civilisation : la lance du dieu Lug taillée dans un if, l'arbre toujours vert (par conséquent symbolisant l'immuable puisque hors des changements saisonniers), jonction entre terre et ciel ; le chaudron d'abondance et d'immortalité qui évoquait le cercle et la sphère et, ainsi, la notion de totalité ; l'épée, transcription de la rectitude

par « la terre primordiale » ; cf. René Lachaud, *Magie et initiation en Égypte pharaonique*, Éditions Dangles (Paris, 1995), p. 112. L'auteur nous précise que le temple de Ptah se nommait « la forge de l'or » ; *ibid.*, p. 250. Ce métal reconduit à l'Âge premier car, même si la doctrine des Quatre Âges n'intervient pas en Égypte (contrairement aux mondes indo-aryen, grec et iranien), l'or était désigné comme « la chair des *neter* ». Soustrait aux effets du temps, l'or, en constituant la chair divine, énonce l'immuabilité de ce que représentent les *neter*.

6- Selon le *Lebor Gabala* (« Livre des Conquêtes ») ; cf., Françoise Le Roux et Charles Guyonvarc'h dans *Les Druides*, Éditions Quest-France (Rennes, 1986), p. 312-313.



Le patron des maçons et des architectes, Saint Thomas tenant l'équerre, sculpture sur la façade de la cathédrale d'Aix.

tranchante sans laquelle un être ou un peuple se laisse asservir (par ses bas instincts ou des envahisseurs)⁷ ; la pierre de souveraineté concrétisant (comme l'omphalos de Delphes) la notion d'Invariable Milieu. Prenons pour dernier exemple l'écriture runique, autrement dit le langage et la pensée religieuse des anciens Germains. Chaque signe, par son graphisme et le nombre qu'on lui attribue selon la place qu'il occupe dans l'ordre des caractères exprime l'une des formes symboliques fondamentales – primordia-

7- Ce que représenteront les Fomoré (pluriel de Fomor), créatures démoniaques dont le nom pourrait se traduire par « démons sous-jacents » (à la conscience) et qui occupent d'imaginaires archipels figurant une terre morcelée, disloquée, chaotique, à l'image de la confusion mentale et sociale caractérisant l'inverse de l'ordre incarné par le peuple de Dana. Ordre que trahissent les quatre objets conçus dans les îles du nord. Ajoutons à propos de l'épée que la ligne centrale de la lame entre les deux tranchants et la garde forment un angle droit, module de base de toute maîtrise de l'espace – comme le montrent le *cardo* et le *decumanus* – ainsi que mesure indispensable dans le domaine architectural.

les – indissociables du Pôle⁸. Et ce, d'autant plus que l'Asa maître des runes, Heimdallr, réside à Himinbjörg (« Mont du ciel ») équivalent du mont Meru, terme désignant le Pôle pour les Aryas de l'Inde⁹. L'image de la montagne se retrouve stylisée par le triangle équilatéral, troisième symbole essentiel à côté du cercle et du carré. Ce qui explique le fait que sa transposition architecturale n'est autre que la pyramide¹⁰. Rappelons au passage que la grande pyramide de Giseh est parfaitement orientée sur le Nord géographique ; et ce, de façon plus précise encore que l'Observatoire de Paris.

Le paysage et ses lieux de mémoire

À partir de ce thème, on comprendra que, dans une société charpentée par la Tradition, toute construction se présentait comme une « déclinaison » de l'idée polaire. N'oublions pas que le mot « monument » dérive de *monere* qui signifie « avertir ». Un monument devrait donc avoir pour fonction d'avertir à propos de quelque chose de fondamental. Surtout s'agissant d'un édifice religieux puisqu'il remet en mémoire un principe divin qui, en tant que tel, renvoie à une donnée formatrice de notre être. Une donnée perdue depuis l'Âge d'Or et dont un monument constitue le rappel. Mais le monument – qui peut se ramener à un dolmen, un cromlech ou un menhir isolé – valorise en même temps l'endroit où il se trouve. En fait, il existe des édifices naturels, des lieux qu'une singularité – un caprice de la nature – va distinguer dans le paysage. Le mythe et la légende s'en emparent pour en faire les supports d'une mémoire initiatique. Ce qui constitue la base de la géographie sacrée¹¹. Ainsi, à tel endroit, ce rocher que sa forme particulière met en exergue fut le témoin d'un événement extraordinaire voué à rappeler quelle modalité d'action est nécessaire afin de s'arracher aux servitudes qu'impose l'éloignement de l'Âge d'Or. Proclamant la victoire de l'archange de lumière, le Mont-Saint-Michel, en s'inscrivant dans un triangle, ramène à la montagne polaire. Autre-

8- Cf. Paul-Georges Sansonetti, *Les Runes et la Tradition primordiale*, Éditions Exêdre (Menton, 2008), p. 57 à 140.

9- Ibid., p. 22.

10- Étiré en longueur et, par conséquent, quittant sa forme équilatérale, le triangle devient le fronton du temple grec. Par le nombre de degrés qu'il comporte, l'angle de certains frontons comporte un message. Ainsi, celui du temple d'Artémis (sœur d'Apollon) à Corfou est de 144 degrés. Carré de 12, le nombre 144 est présent de façon exhaustive dans l'Apocalypse de Jean puisqu'il confère ses proportions à la cité parfaite.

11- Thème déjà évoquée dans cette revue à propos des travaux de Jean Richer, Guy-René Doumeyrou et Pierre-Émile Blairon.

ment dit, ce que représentent le Pôle et l'archange (nom comportant *arkhê*) a pouvoir de l'emporter sur les forces maléfiques. C'est une thématique semblable que reprend J. R. R. Tolkien lorsque, dans *Le retour du Roi*, il est question de Minas Thirith, la « cité blanche » pareille à une montagne en pointe, qu'assiège l'armée des ténèbres composée de créatures monstrueuses arborant leur dégénérescence comme un privilège. La caméra de Peter Jackson a fait revivre de façon magistrale cet épisode héroïque de la

trilogie.

D'un territoire à un autre, divers lieux que personnalisaient leur apparence furent, de la sorte, les relais d'un processus reconduisant à la complétude que connaissait l'être originel. C'est en cela que les anciens se seraient bien gardés de construire n'importe quoi n'importe où. Depuis, on a vu les bulldozers s'acharner sur des sites où siégeait le mystère. Exit, par exemple, l'exploit d'un héros ou d'un saint face à un monstre et place à l'implantation de lotisse-

Une autre signification de l'équerre et du compas...

Dans le précédent n° d'Hyperborée, une illustration médiévale montrait, guidant le roi, le concepteur de la cathédrale qui tenait l'équerre et le compas. Pour nombre de personnes, le rapprochement de ces deux outils évoque immédiatement la Franc-Maçonnerie. Une précision s'impose donc. Créée en 1717, donc tardivement, cette organisation ne fit que reprendre tout un ensemble de symboles appartenant au compagnonnage (lui-même essentiellement dérivé des *collegia fabrorum* romains) et à ce que Guénon dénommait « le symbolisme constructif ». Nous reproduisons ici quelques œuvres montrant la présence de l'équerre (par laquelle on trace le carré symbolisant la terre) et du compas (dont la rotation figure le ciel). Parmi ces images, le saint patron des maçons et des architectes, l'apôtre Thomas, sculpture de la cathédrale d'Aix-en-Provence. Le croisement de l'équerre et du compas figure donc le passage initiatique de l'être terrestre (et, en conséquence, mortel) à sa dimension supérieure, céleste (immortelle). C'est ce même symbolisme qu'exprime le célèbre personnage de Léonard de Vinci inscrivant simultanément son corps dans le carré et le cercle.

Parallèlement à ce que nous venons de dire, proposons une seconde explication directement en rapport avec notre article. L'ouverture du compas est traditionnellement de 60°. C'est l'angle qui confère ses proportions au triangle équilatéral. Or, nous le savons, ce triangle symbolise - en la stylisant - la montagne polaire. Pour qui sait le voir, le compas serait donc directement évocateur du Pôle. Ce qui ramène à la première explication puisque l'étoile polaire occupe le centre de la roue céleste. Quant à l'équerre, elle s'apparente à l'une des branches du swastika. Il ne s'agit pas là d'une interprétation abusive de notre part puisque, ainsi que le précise René Guénon, « d'après les anciens rituels de Maçonnerie opérative » (c'est-à-dire des constructeurs de cathédrales qu'il ne faut surtout pas confondre avec les « Maçons spéculatifs » apparus au XVIII^e siècle), un fil à plomb suspendu à une représentation de l'étoile polaire « tombe directement au centre d'un swastika tracé sur plancher, et qui représente ainsi le pôle terrestre »¹. Dans une autre étude, notre auteur compare l'équerre à la lettre grecque gamma et, dit-il, « l'assemblage de quatre γ placés à angles droits les uns par rapport aux autres forme le swastika »². Il suffit donc de remplacer les quatre γ par des équerres pour retrouver ce même symbole. Ce que confirme un autre rituel (dit du « Rite Écossais Primitif » et concernant, on s'en doute, les opératifs). Guénon a montré que le swastika est, par excellence, un symbole polaire (et non pas solaire comme on le croit généralement). Occultant le swastika, l'équerre est donc parfaitement à sa place en se joignant au compas dont l'ouverture fait référence à la montagne polaire. Toujours selon Guénon, le swastika représente aussi « l'action du principe à l'égard du monde »³ et c'est d'autant plus intéressant qu'en latin l'équerre se dit *norma* dont dérive « norme » et « normal ». La normalité s'inscrit d'autant plus dans l'équerre que, quadruplement positionnée en direction du sud à partir du Pôle (de façon à suggérer la rotation terrestre), cet objet manifeste l'action du principe. Par l'équerre et le compas, l'art de construire - et de se (re)construire - relève du symbolisme polaire et, conséquemment, de la Tradition primordiale. On comprendrait alors cette phrase énigmatique de René Guénon : « La théorie polaire a toujours été un des plus grands secrets des véritables maîtres maçons »⁴. Ce fut certainement le cas pour les opératifs mais il y a fort à craindre que bien peu de spéculatifs, depuis ce XVIII^e siècle qui devait s'achever dans le sang répandu par la Révolution française, n'aient été en mesure d'accéder à un tel secret.

1- Cf., *La Grande Triade*, Éditions Gallimard (Paris, 1957), p. 205.

2- Dans *Les Symboles fondamentaux de la Science sacrée*, Éditions Gallimard (Paris, 1962), p. 140.

3- Dans *Le Roi du Monde*, Éditions Gallimard (Paris, 1958), p. 75.

4- À la fin du chapitre XVII des *Symboles fondamentaux de la Science sacrée*.



Alchimie : l'appartenance ethnique relève du soufre

En alchimie, cette figure dominant une croix grecque, désigne le « soufre », autrement dit une « force » qui confère forme, spécificité, identité à

chaque chose existant dans l'univers. L'occasion nous a déjà été donnée de dire que l'alchimiste véritable ne s'ingénie pas à fabriquer de l'or mais à retrouver en lui l'Âge d'Or, synonyme de Pôle. Dans ces conditions, le symbole du soufre révèle sa signification polaire. En effet, il est généralement admis que la croix grecque marque les quatre directions de l'espace. La branche indiquant le Nord rejoint le triangle équilatéral qui, précisément parce qu'il occupe ce point cardinal, représente la montagne polaire. La notion de Pôle serait donc indissociable de ce qui particularise les choses et, bien évidemment, les êtres. L'appartenance ethnique relève du soufre et l'on comprend pourquoi les tenants de l'antitradition, violemment hostiles à la notion de Centre suprême polaire, appellent de leurs vœux la réalisation d'une société fondée sur un melting pot effréné. Le soufre symbolise donc l'inverse du « nomadisme » prôné par Jacques Attali. Précisons que cette notion de montagne suprême est également présente chez certains peuples n'appartenant pas aux Indo-Européens. C'est ainsi que l'ésotérisme sh'ite décrit le Pôle comme constitué par une montagne d'émeraude ; cf. Henry Corbin, *Terre céleste et Corps de résurrection*, Éditions Buchet-Chastel (Paris, 1961), p. 123 et 125. Henry Corbin ajoute que l'on voit « réapparaître en gnose islamique le motif du paradis hyperboréen » car c'est le pays du « soleil de minuit » ; *ibid.*, p. 237. Notre auteur montre qu'il s'agit là d'un héritage de la Perse antique. Pour les Hébreux, le lieu suprême est la colline de Sion, sise à Jérusalem. Certes, l'absence de référence au Pôle mériterait d'être développée mais la place nous manque. Une allusion existe pourtant dans le célèbre Livre d'Hénoch où le narrateur voit les anges s'envolant « du côté du nord » avec des cordes qui sont « les mesures des justes et les cordeaux des justes » : « ces mesures sont celles qui seront données à la foi, et qui affermiront la justice ». Traduction par F. Martin, L. Delaporte, J. Françon, R. Legris et J. Pressoir, Éditions Arché (Milan, 1996). Il est bien évident que la mesure est indissociable de la forme. Les justes n'appartiennent pas à la démesure et à l'informe : d'autant plus que la justice va de pair avec la mesure. Ce concept fait écho à la pensée grecque (telle qu'Hésiode le rapporte) à savoir que la Dikè (« justice »), qu'exigent Zeus et les Olympiens, s'oppose à l'Hubris (« orgueil » et « démesure ») des Titans ; cf. notre article dans le précédent numéro d'Hyperborée, p. 8.

ments qu'accompagnera l'inévitable « grande surface » d'un « supermarché ». La haine de tout ce qui serait susceptible d'évoquer l'identité d'une région ou d'un bourg s'est aussi, en France du moins, reportée sur l'héraldique puisque nombre de municipalités se font un devoir de remplacer les blasons par des « logos » de type « tachiste » ou « fléché » dont l'absence de forme structurée n'a d'égale que l'indigence de la signification.

Derniers styles qu'inspire l'Olympe

Autre fait nettement significatif, à partir du milieu du siècle dernier, l'art a cessé de se conformer à un style précis qui, tout en demeurant ouvert à une créativité permanente, affirmait sa spécificité au point qu'on ne pouvait le confondre avec une autre expression artistique. C'est ainsi que, dans n'importe quelle ville, on reconnaît immédiatement un immeuble « art déco » à ses lignes nettes privilégiant la verticale et l'extrême géométrisation des figures décoratives. Et semblablement pour un quelconque objet de cette période, d'un poudrier à une automobile en passant par le mobilier ou les vêtements. Nous sommes donc en présence d'un art complet qui puiserait ses références dans un apollinisme conjoignant la radiance et le cristal. Par ce courant transparait la même impression d'une pureté suscitant la puissance que la colonne dorique ou l'iceberg.

Semblablement, le « modern-style » (parfois dénommé « baroque de Nancy ») qui l'a précédé, porté par une vitalité dionysiaque et tout enveloppé de gracieuses courbes végétales, se distingue sans conteste d'autres écoles. Même si, en cette époque 1900, le poète belge Émile Verhaeren parlait déjà des « villes tentaculaires », un style marquait fortement la société. Et l'on peut, de la sorte, remonter jusqu'à la plus haute antiquité, qu'il s'agisse des civilisations de Varna, de Sumer, d'Égypte ou de l'Europe de l'âge du bronze. Ajoutons qu'en fonction des temps et des territoires, l'art n'a cessé d'exprimer l'âme de diverses entités ethniques et s'est toujours voulu le support du sacré. C'est à la Renaissance, il y a tout juste cinq siècles, que le symbolisme se fit moins prédominant au profit de l'allégorie tandis que des significations profanes supplantèrent progressivement la part du mythe qui s'attachait à l'ornementation architecturale¹².

12- Précisons toutefois que tout un courant initiatique polaire continua d'exister mais en s'occultant davantage.

Melting pot in the New Babel

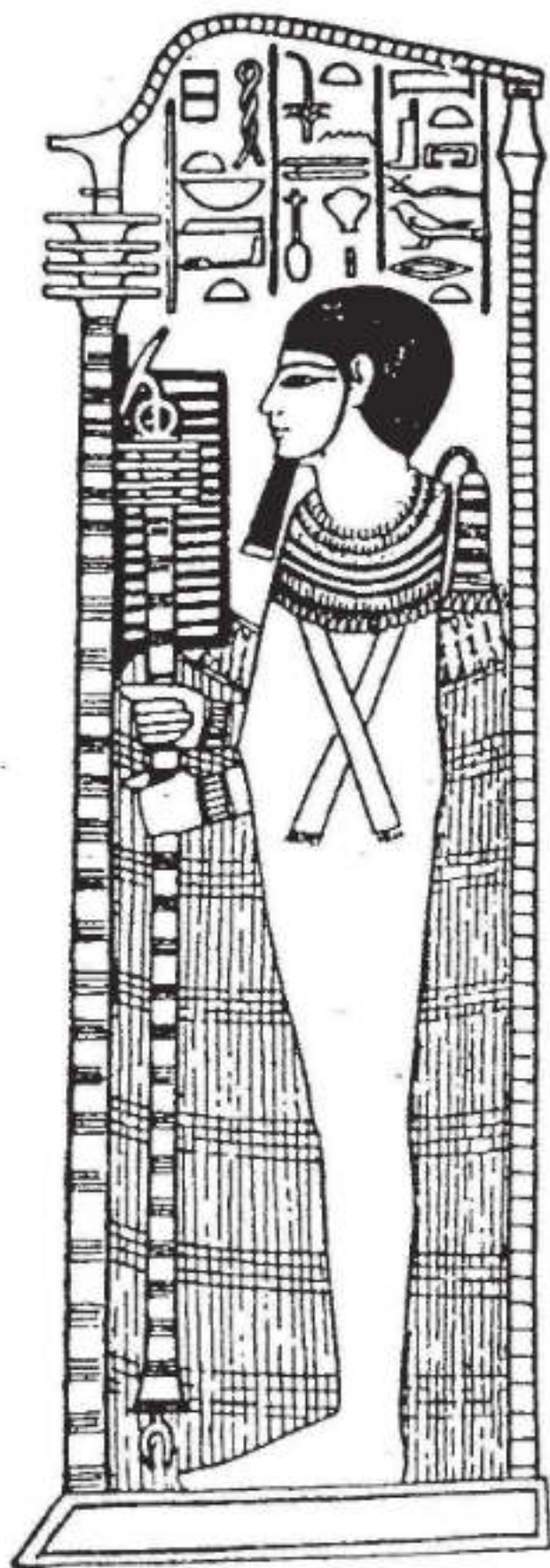
De nos jours, la ville offre l'exemple le plus évident de ce qu'il faudrait nommer un chaos mondialisé. La forme issue du symbole est dissoute dans un conglomérat d'habitations auquel nul style dominant ne confère plus désormais un semblant d'unité ; même si, parfois, une tentative se révèle plus ou moins heureuse au hasard d'un projet urbanistique¹³. L'incapacité de créer une école souchée sur des archétypes a pour corollaire la disparition de l'unité ethnique d'une population. Il est pour le moins curieux que personne n'ait remarqué (ou voulu remarquer) que ces deux phénomènes allaient de pair. Ce ne sont plus seulement des représentants de toute l'Europe que l'on voit investir un espace urbanisé « à la mode » ou plutôt « tendance » (comme disent les « bourgeois bohèmes ») mais ceux de la planète entière. Le sans-papier du « tiers-monde » et le milliardaire d'un « pays émergent » vont se côtoyer tout au long de « galeries marchandes » qu'on destine aux loisirs et aux affaires. Combien de nationalités dans ce festival permanent du *melting pot* ? Inutile de les compter mais constatons que cette *New Babel* ne permet de s'enraciner que dans l'aléatoire et l'éphémère.

Prenant moralement ses distances d'avec cette fatalité inhérente à l'agonie d'un cycle, l'être porteur de la Tradition et qui, comme tel, n'a pas « perdu le Nord », se fait un devoir de reconstruire son identité ancestrale. Le présent monde, massivement urbanisé, où s'opèrent d'effrayants brassages ethno-culturels n'a, en réalité, aucun avenir dès lors qu'il ne répond plus aux archétypes sur lesquels se fondaient autrefois les civilisations et par lesquels un sentiment d'éternité habitait leurs citoyens. Quoique plongée dans une permanente agitation compulsive, la *New Babel* est déjà morte. Digne des cimes de la pensée païenne, une phrase de l'Évangile selon saint Mathieu s'impose à nous : « Où que soit le cadavre, là se rassembleront les aigles »¹⁴. On le sait, la prunelle de l'aigle a pouvoir de fixer l'astre apollinien. ■

Nous aurons l'occasion d'en reparler dans un prochain numéro de la revue.

13- On pourrait prendre comme exemple le nouveau Montpellier, extension est de la ville, par Ricardo Bofill, sorte de néo-classicisme onirique, conjoignant des visions à la De Chirico à la prémonition d'un imperium de type « archéo-futuriste », pour reprendre ici l'excellente formule de Guillaume Faye.

14- 24, 28.



Le dieu égyptien Ptah, maître du nord et des formes.

SOUTENEZ hyperBORÉE !

*Achetez dès aujourd'hui les cartes de vœux enracinées
que nous vous proposons
et vous aiderez à la diffusion de notre revue.
Un achat utile et une action militante, n'attendez-pas !*



à retourner à : **CRUSOE - P.E. BLAIRON - 4642, route de Roquefavour - 13122 VENTABREN**

☐ Je commande lots de 4 cartes différentes (avec enveloppes) au prix de 5 € le lot, soit €

☐ Je commande lots de 16 cartes différentes (avec enveloppes) au prix de 12 € le lot, soit €

Mes coordonnées : ☐ M. ☐ Mme ☐ Mlle

Nom : Prénom :

N° : Rue :

CP : Ville :

Tél. : Courriel :

Offre valable en France métropolitaine. Délais de livraison sous une semaine environ. Port compris

Pour les fêtes, une sélection de livres et CD neufs à prix exceptionnels

BON DE COMMANDE LIBRAIRIE CRUSOE

à retourner à : CRUSOE, P.E. BLAIRON, 4642, Route de Roquefavour, 13122, VENTABREN

Titre	Auteur	Prix public	Prix amis
LIVRES			
Les Runes & la Tradition primordiale	Paul-Georges Sansonetti	20,00 €	22,00 €
La Dame en signe blanc	Pierre-Emile Blairon	25,00 €	23,80 €
Chevalerie du Graal et lumière de gloire	Paul-Georges Sansonetti	25,00 €	23,80 €
Coups de cœur, coups de goule	Maurice Rollet	20,00 €	19,00 €
Nostradamus	Pierre-Emile Blairon	12,00 €	11,50 €
Les Mystères de Matrix	Paul-Georges Sansonetti	10,00 €	9,50 €
Sur le dos d'un buffle	Philippe Dang Van Song	16,00 €	15,20 €
Les Philosophes grecs (citations)		10,00 €	5,00 €
Plus de pardons pour les Bretons (roman)	Saint-Loup	25,00 €	23,00 €
Nouveaux Cathares pour Monisieur	Saint-Loup	24,00 €	22,00 €
Le Roman du Kremlin (essai)	V. Fedorovskii	19,50 €	9,75 €
John Huston (bio et filmographie)	P. Brion	45,00 €	22,50 €
Mermoz (biographie)	Hervé Marck	28,00 €	14,00 €
Les États-Unis avant-garde de la décadence	Roger Girandy	20,00 €	10,00 €
Léopold Ier d'Autriche (biographie)	Jean Héranger	37,00 €	16,00 €
La Guerre des Boers (histoire)	Hervé Lagan	20,00 €	10,00 €
Madame de Brinvilliers (biographie)	Isabelle Huet	20,00 €	10,00 €
Audrey Hepburn (album)		34,00 €	17,00 €
Ambroise Paré (biographie)	J.P. Poirier	22,50 €	11,25 €
Emmeline de Narbonne (biographie)	E. Cheyette	25,00 €	12,50 €
Neferiti et Akhenaton (essai)	Christian Jacq	19,50 €	9,75 €
Pouchkine (essai)	Corinne Pouillot	19,80 €	9,90 €
Les Dames du Lac	Marian Zimmer Bradley	17,00 €	10,00 €
Michel Simon (biographie)	C. Ganteur	17,90 €	8,95 €
Cathin (biographie)	André Herminet	24,00 €	12,00 €
38 siècles d'Europe (essai)	Denis de Rougemont	20,00 €	10,00 €
George Sand et Colette (essai)	Christel Pommer	20,00 €	10,00 €
Histoire des Templiers (histoire)	B.-P. Roy	16,00 €	8,00 €
Sig (roman ésotérique)	Jean-Yves Guillaume	20,00 €	10,00 €
Les Épées en France (album)		40,00 €	20,00 €
Les Armes blanches (album)		35,00 €	17,50 €
Les Osdes (roman)	D. de Houtellier	5,00 €	2,50 €
L'Homme du dernier jour (poésie celtique)	Glenmor	22,00 €	14,00 €
CD			
L'Imaginaire irlandais (vol.1)		20,00 €	10,00 €
L'Imaginaire irlandais (vol.2)		20,00 €	10,00 €
Le Chant profond de l'Irlande		20,00 €	10,00 €
Chants traditionnels des brequignols		15,00 €	7,50 €
Musiques, chants et danses de Bretagne		15,00 €	7,50 €
Bretagne, bombarde et ocarina		15,00 €	7,50 €
Celtic reflections		15,00 €	7,50 €

PROMOTION 3 LIVRES

(la croix celtique - le nationalisme écossais - la chevalerie)



8 €

Participation forfaitaire Port / Emballage + 5,00

TOTAL

☐ Je règle par chèque ci-joint à l'ordre de CRUSOE

Mes coordonnées : ☐ M.

☐ Mme

☐ Mlle

Nom :

Prénom :

N° :

Rue :

CP :

Ville :

Tél. :

Courriel :

Pour tout achat
ce livre
OFFERT



Offre valable en France métropolitaine. Délais de livraison sous une semaine environ selon les stocks disponibles.

Renseignements : pierre.blairon@wanadoo.fr

La « fête des tripettes » à Barjols, le sacrifice du taureau

par Pierre-Émile Blairon

Barjols est un village typique du Haut-Var : de passage dans la région, j'eus la bonne idée de me renseigner à l'Office du Tourisme sur la tenue d'une fête dont j'avais entendu parler et qui me paraissait bien peu chrétienne : il y était question d'un taureau, ou plutôt d'un bœuf, qui est immolé et mangé sur la place publique. Les habitants de Barjols célèbrent cette fête par une procession au cours de laquelle les participants sautillent sur la pointe des pieds en accompagnant le bœuf.

On me donna un document, un feuillet, qui reprenait l'une de ces légendes chrétiennes locales du XIV^e siècle « tripatoillée », c'est le cas de le dire, pour récupérer une vieille fête païenne. La fête se déroule le dimanche le plus proche du 17 janvier, en pleine Sigillaires donc, ou l'Épiphanie pour les catholiques. Le but de cette fête, dit le prospectus, est de « commémorer l'arrivée dans le village des reliques du saint protecteur de la cité, Marcel. Il fut nommé évêque de Die dans la Drôme en 463. À près de 80 ans, en revenant de Rome, où il avait voulu voir le pape pour lui rendre compte de sa mission, le saint vieillard, se sentant fatigué, s'arrêta au monastère de Saint-Maurice, près de Montmeyan, village du Haut-Var. Il y mourut et y fut enterré. Son tombeau fut entouré d'une grande vénération et, ayant fait de nombreux miracles, il fut proclamé saint. En 1349, cette abbaye tombant en ruines, Saint Marcel apparut en songe au seul gardien qui restait et lui demanda de faire transporter son corps dans un endroit plus digne de lui. » Voilà un saint passé au paradis qui a des préoccupations bien terrestres et qui a l'audace de commettre un péché d'orgueil post-mortem ! Poursuivons : « Barjols et Aups, apprenant la nouvelle, revendiquèrent les saintes reliques. Les Tavernais (de Tavernes), appelés depuis « les avocats », conseillèrent aux Barjolais de s'emparer des reliques sans attendre de savoir qui était le plus près du monastère de Montmeyan, Barjols ou Aups, comme l'avait demandé le comte de Provence, à ce moment-là à Brignoles. »

Des « avocats » bien véreux qui recommandent de perpétrer un vol, dans la plus complète illégalité ! Ciel ! Encore

un commandement chrétien bafoué ! « Le 17 janvier¹ 1350, les Barjolais se hâtèrent vers le monastère dont le pieux gardien avait oublié de fermer les portes et s'emparèrent du corps de Saint-Marcel. » La vraisemblance de l'histoire dérape un peu ensuite pour faire coller le mot « tripettes » à une interprétation simpliste : « Le groupe ramenant les reliques rencontra des femmes en train de laver les tripes du bœuf que l'on avait abattu en commémoration de celui qui, un jour, fut trouvé dans l'enceinte de Barjols, alors assiégé, et qui sauva les habitants de la famine. Un cortège se forma, plein d'allégresse et, en rentrant dans l'église, mélangeant le profane et le sacré, les Barjolais, ivres de joie, entonnèrent pour la première fois leur refrain entraînant : "Saint Maceu, Saint Maceu, leis tripetos vendran leu". Depuis cette date reculée, suivant un rite immuable, se célèbrent les offices religieux suivis de la danse des tripettes, la bénédiction d'un bœuf qui, après avoir été abattu, est rôti sur la place publique à l'aide d'un monumental tourne-broche ».

Le bœuf étant « béni », il ne peut donc s'agir d'un sacrifice païen !

Pourtant, il faut aller à une date beaucoup plus « reculée » pour avoir la véritable signification de cette coutume qui s'est perpétuée tout au long des millénaires.

J'eus quelque difficulté à retrouver l'origine réelle de cette « fête des tripettes ». Le culte du taureau, ou du bœuf, était ici évident. Sacrifice dit « taurobole », un culte bien méditerranéen avec le taureau égyptien Apis ou celui de Mithra, mais aussi bien gaulois avec les bœufs d'Hu-Gadam. On retrouvera le nom de ce personnage mythique celle-ci même en Provence, à Gardanne, par exemple.

Hu-Gadam est un dieu primordial qui apaise la mer en per-

1- Voir, au sujet de cette date, d'autres occurrences dans le n° 1 d'Hyperborée, *La Danse de Saint Guy et le Mal des ardents*, p. 31, qui nous renvoient à saint Genou, Saint Martin, Sainte Roseline ou à... l'inévitable Rennes-le-Château !



pétuel mouvement, celle qui provoque les déluges, en la délivrant de l'énorme serpent qui l'agite : cette délivrance est opérée par deux bœufs que Hu-Gadarn va enchaîner à la queue du serpent ; les bœufs, tous les deux, l'un après l'autre, meurent d'épuisement en tirant le lourd serpent, se sacrifiant pour mettre au monde cette paix des éléments. Ils assurent aussi, ce faisant, la transition entre le monde des commencements, celui de la mer, et le monde des hommes, celui de la terre. Ainsi, le culte du bœuf à Barjols est un rappel de ce mythe marin mais aussi se double d'un rite agreste de fécondation, les bœufs étant les animaux qui tirent la charrue et creusent le sillon qui permettra au paysan de semer, de faire son jardin : Gadarn-garden-Gardanne.

Pour en revenir à cette histoire de tripettes, elle n'en vaut pas une. Elles sont en tout cas très mal ficelées.

En vieux français, *triper* veut dire sauter, et n'a donc aucun rapport avec les tripes du taureau. Ce vieux français a donné *trip*, en anglais, un « petit voyage » mais aussi « un faux pas », « courir légèrement ». Ainsi, ce qui « ne vaut pas tripette » ne fait pas référence aux abats de bœuf, mais à la distance, à un petit voyage. *Ça ne vaut pas tripette* signifie : *ça ne vaut pas le détour*. Le *tripet* désigne une danse sautillante, « endiablée », dit l'archéologue Fernand Benoit, le grand spécialiste de la Provence, « Endiablée » ; ce n'est pas très chrétien... et Fernand Benoit poursuit : « sans doute la fête doit-elle à cette pieuse supercherie, comme celle de la petouso, d'avoir subsisté sous le couvert de la religion. En Espagne, les courses de taureaux

*n'avaient-elles point été mises sous le patronage de Saint-Marc (le dieu Mars), comme le sont aujourd'hui les corridos sous celui des "fêtes de Charité" ? La danse des "tripettes" exécutée dans l'église de Barjols, la veille de la Saint-Antoine, patron des cultivateurs et des bestiaux, est caractérisée par le sautillement sur la plante des pieds, en cadence, et avait une vertu magique ».*²

Nous voici donc bien loin des « tripes » du taureau, et en présence d'une très vieille coutume, qui a perduré à travers les siècles, un rite qui répète le mythe des commencements du monde.

Mais aussi celui de Rome, si l'on admet que Rome deviendra « le monde ». On sait qu'à la fondation de Rome, les prêtres qui étaient chargés de perpétuer les cultes élaborés par Numa Pompilius, le second roi de Rome, étaient appelés les « Saliens » ou *Rex sacrorum*, roi des choses sacrées. C'était un Collège de 12 membres. On dit que les prêtres saliens portaient ce nom parce qu'ils se déplaçaient en sautillant. De « salto ». Il manque un bout de racine. Nos Salyens, l'antique peuple provençal qui régnait aussi sur Barjols, étaient paludiers, extrayaient le sel, *sal*, de l'étang de Berre. La « danse des tripettes » est une danse magique, pratiquée aussi par les saliens romains. Il faut donc se poser la question : Les Saliens étaient-ils des Salyens ? ■

2- Fernand Benoit, *La Provence et le Comtat venaissin, arts et traditions populaires*, éditions Aubanel, p. 220 et 305.

La tragédie vaudoise

Il faut contempler Lourmarin de la terrasse du château : un sentiment de paix, d'harmonie, de sérénité nous remplit alors que nous admirons le « village aux trois clochers » : celui du temple protestant devant nous, puis celui de l'église catholique et le beffroi au sommet du village. Le Luberon ne compte pas moins de cinq « plus beaux villages de France » : Anouïs, Gordes, Ménerbes, Roussillon et Lourmarin.

Mais c'est sans doute plus à Lourmarin qu'une sorte de magie s'opère entre le visiteur et le lieu, comme si nous faisions irruption dans un paradis qui se donne à celui qui est capable d'en déceler les plus simples manifestations. Nous pourrions presque entendre, au

loin, de l'autre côté de la Durance, les notes de piano qui parcourent les rues du village de La Roque d'Anthéron, s'échappant de la voûte des platanes séculaires du château de Florans.

Oui, Lourmarin est désormais ce havre de paix où Albert Camus et Henri Bosco ont choisi de s'endormir pour toujours. Pourtant, ce Luberon qu'on sillonne les yeux émerveillés par tant de beauté, le cœur et les poumons ouverts à cette subtilité de l'air qui nous murmure que nous sommes des privilégiés, ce Luberon fut le théâtre du massacre des Vaudois perpétré au XVI^e siècle par les troupes du baron Maynier d'Oppède. Les âmes des Vaudois survolent-elles encore ces lieux bénis de Dieu ? Ont-elles appelé à la réconciliation et à la

Origine du nom Vaudois

On croit quelquefois que les hérétiques vaudois sont ainsi appelés parce qu'ils sont originaires de Suisse, du canton de Vaud. En fait, si la plus grande communauté vaudoise actuelle est aujourd'hui établie en Suisse, c'est après les persécutions qu'elle eut à subir que ses membres choisirent ce pays pour s'y réfugier, là où était déjà établis quelques Vaudois qui les y avaient précédés, mais pas nécessairement... dans le canton de Vaud ! En fait, les Vaudois tirent leur nom du fondateur de leur Église, le Lyonnais Pierre Valdo.

Le château de Lourmarin



Luberon ou Lubéron ?

Le mot Luberon vient du provençal Luberon ; il n'y a pas d'accent en provençal, sur les e, tout comme en espagnol ou en italien. On ne saurait toutefois pas prononcer Lubeuron ou Lubron, comme c'est le cas pour Oleron, l'île, mot qui, issu du parler vendéen poitevin, se prononce Oleron.

Il faut donc prononcer Luberon et écrire Lubéron. Pas simple... Vous pouvez toujours dire Luberon pour briller en société !

Les trois clochers du village de Lourmarin : temple protestant, campanile laïc de l'hôtel de ville et église catholique



paix au nom de l'amour chrétien ? Quand on voit ces trois clochers réunis dans cette magnifique harmonie, on se dit qu'elles veillent encore sur ce Luberon pour effacer les traces de ces horreurs passées.

C'est un riche marchand lyonnais, Pierre Valdo, qui est à l'origine, au XII^e siècle, de cette église vaudoise (d'où le nom de cette dernière) ; Valdo fit vœu de pauvreté et prêcha le retour à l'observance des paroles évangéliques. Ce prêche le mit aussitôt en situation d'hérétique et ses premiers disciples furent chassés de Lyon et se fixèrent en Savoie, en Suisse, en Italie du Nord et en Luberon ; les Vaudois vivaient de la terre, étaient réputés travailleurs et scrupuleusement honnêtes ; de ce fait, ils purent attirer quelques jalousies ; d'autres motifs, aussi bien religieux que politiques, amenèrent François 1^{er} à prendre un édit contre la communauté hérétique afin de la faire abjurer.

C'est donc Maynier d'Oppède, magistrat aixois et premier président du Parlement d'Aix, qui fut chargé, en 1545, de cette besogne dont il s'acquitta avec zèle. Des villages entiers sont mis à sac, hommes, femmes, enfants, massacrés, brûlés dans les granges où ils s'étaient réfugiés, auparavant violés : des villages sont pillés et brûlés, disparaissant de la carte : Mérindol et Cabrières ; Lourmarin, La Roque d'Anthéron, Ménerbes, et d'autres villages où souffle maintenant l'esprit, sont confrontés à l'horreur.

Quelques Vaudois ont pu s'enfuir vers la Suisse, d'autres ont échappé au massacre et ont ensuite adhéré à la Réforme, imposant ici et là leur lieu de culte protestant, comme à Lourmarin ou à La Roque d'Anthéron.

Il existe encore actuellement une Église vaudoise, à Venise, ou en Suisse, qui se distingue peu des églises protestantes. ■



LE MYTHE DE L'ÂGE D'OR

André Delaporte, éditions
Pardès, 330 pages, 33 euros.

André Delaporte est universitaire, spécialiste du XVIII^e siècle et de l'histoire

des idées, de l'histoire maritime et navale ainsi que des relations franco-allemandes. Cet éclectisme, confirmé par l'édition d'une quinzaine d'ouvrages qu'André Delaporte a signés sur des sujets très sérieux le prédisposait à faire paraître cet ouvrage intitulé : *Le Mythe de l'Âge d'or*, sous-titré : États, histoire(s) et géographie(s) de l'âge d'or, paru aux Éditions Pardès en juin 2008.

On cherchera vainement, en parcourant en tous sens cet ouvrage, à ne pas le qualifier d'exhaustif ; écrit dans une langue élégante et souvent enjouée, cet ouvrage déniche à chaque page une manifestation ancienne ou contemporaine de l'âge d'or. Nous l'avons interrogé sur les sujets qui occupent habituellement nos colonnes. Ses réponses situent l'ampleur des connaissances qu'André Delaporte a développées dans cet ouvrage de 330 pages.

A lire absolument.

1. Le darwinisme aurait-il été une tentative de nier la doctrine des cycles – et, donc, des quatre Âges – pour que la notion d'Âge d'Or soit reléguée dans le registre des « rêveries » d'un monde idéal, ou utopique ?

Oui. Vous avez raison de dire « le darwinisme » car Charles Darwin lui-même aurait sans doute été surpris, voire choqué, par les conclusions que d'autres tirèrent de ses hypothèses. Elles furent d'emblée idéologiquement récupérées, notamment par Karl Marx qui y vit l'arme décisive contre la religion. En fait darwinisme et évolutionnisme, qui sont trop souvent confondus comme le sont ce dernier et le transformisme, sont aujourd'hui devenus quasi une religion – une pseudo religion : il n'est que de voir l'espèce de rage hystérique que déclenche chez ses thuriféraires la moindre remise en cause, voire le moindre doute, si timidement exprimé soit-il. Le plus affligeant est de constater que l'évolutionnisme a trouvé refuge – le terme « asile »

serait plus approprié ! – dans des lieux où l'on ne s'attendrait vraiment pas à le dénicher. Récemment, au cours d'un débat public avec un brave curé saintongeais, l'auditoire eut la surprise de constater qu'au fond celui-ci ne croyait ni au jardin d'Éden, ni à la révélation primitive des origines (pourant article jadis enseigné dans les catéchismes au moins jusqu'à la deuxième guerre mondiale !). Et de citer le R.P. Teilhard de Chardin dont on peut aujourd'hui lire avec amusement que, lui, ajoutait foi... à l'invention (dans tous les sens du terme !) du pseudo-homme de Piltdown, ce prétendu « chaînon manquant » entre les primates et l'homme, résultant d'une des plus fabuleuses falsifications en archéologie préhistorique ! Les « lendemains qui chantent » après le « Grand Soir » d'un côté ; le « Point Oméga » de l'autre se rejoignent effectivement pour placer dans un futur « utopique » (v. les précisions que j'ai apportées dans mon livre sur ce concept) plus que dans le domaine de l'idéal (i.e. des archétypes) une version laïcisée de l'âge d'or, non pas restauré, mais instauré au terme d'un lent processus de rationalisation, de conquête scientifique et de domination sur la Nature réalisé par un « Homme » auto-divinisé. Les termes dont usait le R.P. Teilhard dans son œuvre – qu'à la limite on pourrait schématiser comme un évolutionnisme jésuitiquement aspergé d'eau baptismale – sont à cet égard très significatifs.

2. L'évolutionnisme et le progressisme éradiquent l'Âge d'Or, en tant que synonyme de « Grand Commencement » d'un cycle, et le projettent vers un hypothétique, mais unique et définitif, futur, un début-une fin, selon le schéma d'un temps linéaire. Ce serait l'Âge d'Or d'une humanité gouvernée par la science et la raison et non plus la manifestation récurrente de l'Âge premier après la fin d'un Manvantara (ou cycle) par le vouloir divin. Ce qu'ils disent les spiritualités antiques de l'Inde, de la Perse, de la Grèce, de la Scandinavie (Ragnarök signifie : destin voulu par les puissances divines) mais aussi l'Apocalypse de Jean. Cette antinomie fait-elle apparaître une sorte de « chute » du principe divin en principe humain, comme il peut être de règle en fin de cycle ?

Assurément, et je crois l'avoir démontré dans mes différents travaux. Ce que vous dites sur l'histoire cyclique est bel et bon. Quant à l'histoire linéaire, je préciserais qu'elle peut l'envisager comme un « arc » d'histoire cyclique (de même que la ligne d'horizon, qui paraît droite, est en fait incurvée...). Si les drames mazdéen, judéo-chrétien, musulman se dirigent bien vers une fin des temps – on dirait aujourd'hui une fin de l'histoire – avec, dans la Tradition chrétienne, retour à l'Éternité qui avait été offerte par Yavéh-Élohim à Adam et à la femme en Éden, on constate que l'histoire cyclique, à l'instar de l'histoire linéaire, est,



elle aussi, pourvue de sens, à la fois en tant que direction et en tant que signification. Rien ne serait plus faux, à mon avis, que d'imaginer l'histoire cyclique comme une sorte de toupie animée follement de quelque incohérent mouvement brownien. Dans les deux cas, histoire linéaire et histoire cyclique, la Providence, ou le Destin, ou la Divinité Elle-même – mais en aucun cas le hasard, à moins de le diviniser en quelque sorte comme l'ont fait les athées évolutionnistes – veille sur le bon ordonnancement du monde et y intervient directement par ses avatars, ses incarnations, ses messager(s), ses prophètes. Donc il n'y a pas lieu, ce me semble, de forcer la différence entre histoire linéaire et histoire cyclique au point de la pousser jusqu'à l'opposition en élaborant une nouvelle vulgate tout aussi erronée que celle qui, il y a près de trente ans, animait les dîners en ville au Faubourg Saint Germain où il était de bon ton de jouer au Mono/Poly : ce lieu commun opposant monothéisme et polythéisme (comme si la pluralité ne présupposait pas le préalable de l'unité primordiale !) paraît aujourd'hui d'autant plus dérisoire lorsqu'on voit d'anciens adeptes frénétiques d'un polythéisme, fallacieusement paré de toutes les vertus (tolérance, raison, sagesse etc.), se rallier de femelle façon (après la fascination des boîtes, celle des habouches ! Rien à voir, heureusement, avec la démarche tout intellectuelle d'un René Guénon !) à la forme la plus radicale et la plus fanatique d'une forme bornée de monothéisme que Michel Houellebecq a fort bien su définir de la formule lapidaire que l'on sait. En histoire cyclique, selon la Tradition indienne (hindoue, bouddhiste, jaïn), l'âge d'or d'un début de cycle (satyuga) est restauré – en simplifiant – au début du cycle suivant au terme d'une apocatastase : la révolution – au sens traditionnel de retour à un point de départ après l'accomplissement d'un cycle – est donc suivie d'une restauration. En histoire linéaire chrétienne, l'Arbre de Vie de la Jérusalem céleste, au terme des tribulations narrées par s. Jean dans son Apocalypse, renvoie à l'Arbre de Vie (à ne pas confondre avec l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal) planté au centre du Jardin d'Eden, symbole, l'un comme l'autre – à moins qu'il ne s'agisse du même –, d'éternité. Et au cen-

tre du drame chrétien, partageant l'histoire en deux segments, la Croix, symbole de l'Arbre de Vie portant le sacrifice de l'Homme-Dieu rédempteur : toutes choses égales par ailleurs – car on ne peut confondre tout et n'importe quoi –, semblable mytheme se retrouve dans d'autres traditions, notamment védique (le sacrifice et le dépècement du Purusa, le Macranthrope cosmique), égyptienne (Osiris mis en pièces et ramené à la vie grâce à Isis), hellénique (le Dionysos-Zagreus de l'orphisme, dépecé par les Titans et ressuscité), germanique (l'auto-pendaison d'Odin/Wodan). Enfin, l'on observe cette constante, dans la Tradition indienne, d'échapper à l'histoire par le mythe : et tous les darsanas, toutes les sectes, tant de l'hindouisme que du jainisme, des bouddhismes et du sikhisme sont comme autant de différentes recettes pour échapper au cycle des réincarnations (samsara) enserrant et enfermant l'âme dans l'illusion matérielle (maya) et l'ego à l'intérieur d'un éternel retour jugé rien moins que bénéfique. C'est pourquoi ne peut-on avancer l'hypothèse que l'histoire linéaire aurait, elle aussi, constitué une recette de sortie de cycle, surtout lorsqu'on se rappelle quel en fut le premier prophète, à savoir l'iranien Zoroastre ?

3. L'Âge d'Or synonyme d'un « Paradis terrestre » exotique étant un leurre comme vous le montrez dans votre livre, peut-on en déduire que le véritable Âge d'Or nécessite, pour y avoir accès, épreuves et ascèse ? Nous pensons à ces aventures magnifiques qu'ont été la Quête du Graal, la réalisation du Grand Œuvre ou ce que peut être tout autre processus de réintégration, de l'accomplissement.

Si fait. On pourrait effectivement se poser la question en se gardant bien, ici encore, de tout confondre. La Quête del Graal, qu'elle soit d'origine celtique ou iranienne, païenne christianisée, peu nous en chaut, présente bel et bien, dans son prodigieux foisonnement, l'aspect d'une quête initiatique. Mais, curieusement, c'est plutôt en creux que se dessine vaguement l'âge d'or, comme entouré de cette brume ouatée ennoyant les rivages des Breagnes, de la Calédonie et

d'Erin, ainsi que la mer d'Iroise : île d'Avallon, certes ; mais aussi, en contrepoint, ces absences d'âge d'or, ces manques suscitant la nostalgie puis incitant à la restauration et à la réintégration que sont la Terre Gaste et le château du Roi Pêcheur déserté après que Perceval se fut abstenu de poser la question. Puis les errances dans la forêt et ces retraites effectuées auprès d'ermites révélant le sens des errances et des errements, permettant les mises au point, les retours en soi-même, les réorientations, les méditations (d'où le rôle irremplaçable d'un Maître). Enfin, l'âge d'or, jusqu'alors refoulé, éclate avec la radiance et la gloire que l'on sait lors de l'Enchantement du Vendredi Saint, que Richard Wagner a su si magnifiquement exprimer dans son sublime *Parsifal*... Or, le cycle arthurien reste fortement marqué par le contexte médiéval et chevaleresque dans lequel il s'insère. Qu'il ait ressurgi au temps du romantisme et de l'historicisme avec Wagner, rien là d'étonnant. Mais nous autres Français, serions-nous à ce point oublieux, ou avons-nous été formés par des maîtres à ce point nuls ou de mauvaise foi, pour ignorer que cette littérature chevaleresque se prolongea jusqu'en plein XVII^e siècle avec la préciosité, notamment *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé, lequel plaçait son âge d'or dans le Forez et sur les rives du Lignon ?

Pourtant, Jean-Jacques Rousseau et Pierre « Silvain » Maréchal – l'auteur du flamboyant *Manifeste des Egaux* de la conjuration babouviste –, entre tant d'autres ! avouèrent leur admiration, qui pour *L'Astrée*, qui pour la littérature chevaleresque... Celle-ci fut, en Espagne, l'objet de la mise à jour ironique que l'on sait avec le *Don Quichotte* de Cervantès : il n'empêche que l'on y trouve, çà et là, des descriptions de l'âge d'or des mieux venues, à la façon de ces pastorales par quoi, à la suite de *L'Astrée*, certains finirent par désigner le genre romanesque au XVIII^e siècle. Maintenant, dans les œuvres contemporaines qu'a inspirées le cycle arthurien dans la lignée de l'Excalibur de John Boorman et des œuvres d'Heroic Fantasy ou de Sword and Sorcery dans le roman, au cinéma et dans les jeux de rôles (« Donjons et dragons »...), on aurait quelque mal à déceler la moindre réminiscence d'âge d'or, surtout lorsque cer-

tains ignorants font rimer celtisme et satanisme associés à une mode vestimentaire « gothic » sur fond sonore (nous n'osons dire « musical » !) « dark metal » et à tout un commerce de bric à brac, de brimborions, de colifichets, d'armes bidon, de vêtements de figuration, de figurines, talismans, pseudo grimoires etc... En excursion dans la Forêt de Brocéliande il y a quelques années, nous eûmes la surprise de voir pénétrer dans une chapelle de Paimpont... un pharaon ! D'où la stupeur du curé qui eut vite fait de mettre à la porte séance tenante ce personnage grotesque perdu dans son jeu de rôles, cependant que tout alentour rôdaient d'autres ridicules travestis et masques : carnaval en plein mois d'août !

Concernant le Grand Œuvre, il s'agit là de la volonté de réintégration de l'état de l'âge d'or à titre individuel, en attendant sa restauration universelle ultérieure. Mais là aussi la médaille a son revers : le XVIII^e siècle faisait bien le distinguo entre les « philosophes chymiques » désintéressés ; et les « souffleurs », mis par la quête de l'enrichissement et/ou de « pouvoirs » de nature, s'imaginaient-ils, à les placer au-dessus de leurs contemporains, à les impressionner ou à se les assujettir (v. le Faust de Goethe). En ce domaine aussi, déterminante est l'intention ; et pareillement, l'on a vite fait de verser dans la dualité, déjà perceptible dans les deux traditions provenant du Jardin d'Eden : celle révélée à Adam puis à la femme par Yavéh-Elohim ; et celle, contrefaite, susurrée par le serpent à la femme, (re)cueillie par celle-ci puis partagée par Adam.

Le travail intellectuel et manuel, comme la pratique des Arts Martiaux, la méditation, la prière s'ajoutant aux dons naturels reçus de Dieu permettent de se maintenir sur la périlleuse ligne de crête. Mais l'or dans son sens symbolique – comme le diamant, le rubis, ou l'escarboucle – se trouve au terme de la Quête (le Graal, le Trésor...). Ce n'est pas sans raison que fut nommé « Bouche d'Or » celui que les Grecs appellent Saint Jean Chrysostome, lui qui donna son nom à la sublime Saint Liturgie eucharistique byzantine pratiquée par les chrétiens d'Orient, orthodoxes comme catholiques uniates. ■





Sur le dos d'un buffle

Carnet de voyage poétique au Vietnam, Editions Prolegomènes, 140 pages, 16 euros (voir page 34)

Philippe Dang-Van-Sung est né au Sud-Vietnam, à Saïgon, en 1960. Il quitte très tôt son pays pour la France où il effectuera toutes ses études. Aujourd'hui, maître en arts martiaux vietnamiens, il

dirige l'école Nam-Ho-Quyen dont la technique est originaire de la province de Binh-Dinh, au Centre-Vietnam. Compétiteur émérite, ex-entraîneur militaire, il dirigea des stages dans de nombreux pays d'Europe et d'Afrique dont le Maroc, la Roumanie, la République tchèque.

Parallèlement, il travaille pour le service des sports d'une collectivité territoriale. Récompensé de nombreuses fois, il a reçu en 2006 la médaille d'argent du Ministère de la Jeunesse et des Sports.

Philippe a écrit de nombreux ouvrages : romans, poésies, nouvelles, essais... édités chez Losanges au Canada.

Sur le dos d'un buffle révèle la maîtrise d'une langue concise, légère comme les pieds d'un dieu ailé. On pense inévitablement à ces poèmes japonais qui recréent un monde en quelques mots.

Les extraits ci-après nous emmènent dans un paradis qu'on pourrait croire perdu, dans cet âge d'or dont nous disons qu'il est aussi un lieu. Tout y est si serein, si paisible, dans les descriptions de Philippe Dang-Van-Sung, nous dirions aussi : si maîtrisé, si nous n'avions pas peur de faire un pléonasme, quand on parle d'un maître en arts martiaux. Mais c'est peut-être dans ce pays martyrisé qu'une vie peut recommencer. N'a-t-il pas déjà atteint la fin de son cycle de souffrances, ne peut-il espérer le retour de l'âge d'or ? ■



Philippe Dang Van Sung, Maître en arts martiaux et poète inspiré

Extraits

LA MARIÉE ÉTAIT EN ROUGE

Dans le parc Dam Sen,
La mariée était en rouge.
Tunique en brocart,
Belle comme un hibiscus
Avec autour de son cou,
Une parure verte
Feuille de jade.

TEMPLE CHINOIS

Tuiles luisantes d'un vert criard
Spirales d'encens,
Sentences de papier collées au mur,
Calme fraîcheur.
Dehors, l'après-midi
De la saison sèche.

LES OISEAUX DU TEMPLE

Contre un peu d'argent,
De petits oiseaux
Réaliseront vos rêves
En s'envolant vers les cieux.
Libertés retrouvées.

AU MARCHÉ DE L'ÉCHIQUIER

Entre fruits et poissons,
Viande et friture,
J'avais pas à pas,
Serré par le foule des ménagères
Piaillant, marchandant,
Chaleur moite.

On va droit dans le mur

par Paul Marcus



Le physicien allemand Max Planck (1858-1947), Prix Nobel 1918.

Max Planck (1858-1947) est né à Kiel en Allemagne ; il obtint le prix Nobel de physique en 1918.

Il fut l'un des promoteurs, avec Einstein, de la théorie des quanta.

Le mur de Planck est le concept qu'il mit au point, qui fixe un seuil d'accès au temps de l'Univers lorsque ce dernier avait un âge égal au « Temps de Planck » c'est à dire environ 10^{-44} secondes. Les lois actuelles de la Physique ne sont plus valables et notre science et connaissance se heurte à un véritable « mur », passé ce seuil. De même, les valeurs de température, de pression, de fréquences sont si élevées que l'espace-temps prend une courbure tendant vers l'infini. A cet instant, la taille de l'univers est égale à la longueur de Planck, soit environ $1,62 \times 10^{-35}$ mètres.

Cette distance est donnée comme étant la plus petite distance physique ayant un sens de mesure.

Le mur de Planck peut être défini par certains critères :

Le temps :

Le temps de Planck est infiniment petit, se mesure en milliardièmes de nano-secondes. Il accélère et décélère en permanence.

La distance

La distance de Planck est de l'ordre de quelques milliardièmes de milliardièmes de milliardièmes de millimètres. Elle est donnée comme la plus petite unité d'espace et de distance physique ayant un sens.

La température

Sa température est évaluée à 10^{32} degrés kelvin.

L'énergie

L'énergie est le produit de la constante de Planck par la vibration de fréquence. C'est la même qui règne dans l'univers. Elle est calculée à $1,22 \times 10^{28}$ électron-volts.

La densité

Elle est presque infinie comparée à celle de l'eau: environ 10^{94} fois celle de l'eau. Une précision : 10^{94} signifie 1 suivi de 94 zéros...

Comme ces chercheurs physiciens et chimistes qui travaillant avec l'oxygène, l'hydrogène et l'hélium liquide sont sur la tangente du zéro degré absolu ($-273,16$ degrés Celsius), de même d'autres chercheurs, avec d'autres méthodes, approchent irrémédiablement le Mur de Planck.

Des hypothèses surprenantes

De même que le zéro absolu en température confère à la matière des propriétés totalement nouvelles et surprenantes (supraconductivité, hélium libre...) de même le Mur

de Planck nous promet de surprenantes révélations à venir dans les niveaux de conscience, la santé, la création directe de la matière par la pensée.

Aussi, à partir du 11 septembre 2001, un changement de la conscience globale de l'humanité a nettement agi sur l'énergie électromagnétique des circuits informatiques dans le monde entier (principalement en Amérique du Nord) ; et la montée actuelle de la conscience globale de la planète (Terre et ses habitants) tend, par l'entrée dans le champ de l'intention pure, à approcher des fréquences de vibrations extraordinairement élevées.

On peut voir ici un parallèle entre l'ancien passage du mur du son (bang et inversion des commandes sur les avions à réaction et les jets) et celui du *Mur de Planck*, passage en vitesse supra-lumineuse et entrée dans le « champ informatif pur » et création directe de matière par la pensée, avec redécouverte de la totalité des sciences et connaissances de l'humanité depuis sa création.

Dans cette entrée, l'espace et le temps deviennent pratiquement « imaginaires » comme les mathématiques avec les nombres irrationnels, c'est à dire qu'ils n'ont absolument rien à voir avec ce que l'on connaît, car non seulement la « flèche » du temps disparaît mais la courbure vers l'infini de cet espace temps le rend extraordinairement irrégulier.

Prenons un exemple simple d'illustration comme celui, improbable, d'une villa située « dans le *Mur de Planck* ». Dans la pièce où vous vous situez, vous êtes en l'an - 700 alors que dans la salle de bains, vous vous retrouverez 1000 ans dans le futur. De même, votre taille mesurée a une hauteur de 500 mètres alors que la seconde d'après, vous ne mesureriez que 26 cm. Une seconde pourrait durer des siècles. C'est que le *Mur de Planck* est désormais la frontière entre le monde physique connu et les abstractions mathématiques modernes.

Le passage du *Mur de Planck* serait possible pour chacun dès que l'homme (ou l'humanité) aurait un niveau de conscience vibrant à une fréquence compatible avec celle du *Mur de Planck*, c'est à dire supérieure à celle des particules cosmiques. Cela est dans le domaine du possible.

Travailler sur le champ d'intention va permettre d'atteindre ce mur de Planck sans chocs.

La procédure se résume en 5 points :

- Ressentir le champ d'intention, faire le silence en soi et une invitation précise au champ d'intention de jouer un rôle dans sa vie.
- Entrer en contact avec cette intention (communication)
- Le connaître (en faire l'expérience)
- Lui faire confiance (résultat de la compréhension des lois du champ d'intention dans son fonction-

nement)

- Fusionner avec lui.

Voyage à travers le mur de Planck

En transe méditationnelle d'une entrée dans sa propre lumière intérieure, l'information peut alors apparaître avec un outil permettant d'ouvrir cette porte dans le mur de Planck.

Chaque personne doit alors trouver sa propre clef. La clef ANKH égyptienne peut le permettre avec un certain niveau de conscience et de vibration en fréquence. Pour en ressortir, pas besoin de code, seul le désir suffit. Au-delà de ce mur apparaît un lieu de lumière, sans espace ni temps mais toujours en conscience.

Parallèle avec la cellule

« Ce qui est en haut étant comme ce qui est en bas », la membrane de la cellule montre aujourd'hui (études de Bruce Lipton) que toute vie est activée par la Conscience et non par les gènes qui servent à créer les cellules, les glandes et les organes.

L'environnement lit les plans de l'ADN puis les exécute. L'ADN ne contrôle pas les fonctions biologiques et l'intelligence de la cellule se situe bien dans la membrane.

Nous pouvons ainsi faire un parallèle entre la cellule interne, sa membrane et l'extérieur. De même pour le *Mur de Planck* qui sépare la fonction information et énergie dans l'univers.

Comme l'atome n'a pas de structure physique (quanta où l'énergie et la matière s'équivalent), la biologie classique étudie les réactions bio-chimiques les unes après les autres.

La biologie quantique considère l'univers comme holographique. C'est un ensemble de champs d'énergie interdépendant avec surimposition des corps subtils interdépendants et intercommunicants.

De même que l'esprit peut contrôler le corps (placebos par exemple) par la pensée vers la guérison, de même « l'univers pensant » informatif peut donner accès à la connaissance profonde et universelle.

La théorie des champs morphiques a montré que dans chaque pays « visité » par des pensées venues d'un autre pays, l'intelligence faisait un bond vers une nouvelle marche de conscience plus élevée.

Alors, vibrer, encore vibrer, à des fréquences de plus en plus élevées permet bientôt d'atteindre le *Mur de Planck*, de le traverser et découvrir l'univers auquel nous sommes reliés.

Certains êtres, peut-être vous-même, venez de « voir » et « re-sentir » sur votre peau l'effet du Prana (photons en mouvement) et de sa quantité de mouvement, comme si un pluie non mouillée vous touchait. C'est un effet permettant encore davantage de découvrir l'impact de ces nouvelles énergies vécues désormais dans la conscience.

Une nouvelle ère

Le 18^e siècle était pour quelques-uns le siècle des Lumières, le 21^e sera celui de la lumière.

Chacun d'entre nous va ainsi monter en conscience, de plus en plus haut, de plus en plus vite.

Cette conscience, est proportionnelle à l'amplitude de la fréquence de vibration, d'un coefficient de la composante du système, d'un facteur de puissance de l'information reçue et d'un facteur d'interférence qui, lui, abaisse le niveau de conscience. Je n'entrerai pas dans l'étude complète de l'équation et de la représentation graphique de cette conscience car cela alourdirait le propos ici.

Cette équation, de même que pour le *Mur de Planck* est une « méta-frontière » dans l'univers.

Aussi, chacun de nous étant un univers à part entière, nous pouvons aller en nous, vers le même *Mur de Planck*, pour

toute information vraie, guérison de nos maux, compréhension totale de notre être profond.

Nous commençons à peine à comprendre ce concept et ses applications.

Une des premières conséquences est que nous sommes passés de la médecine actuelle, chimique, physique et symptomatique à, très rapidement, une médecine holistique, globale des corps subtils, et causale et nous entrons d'une manière très accélérée (entrée dans le nuage des photons) dans une médecine spirituelle et supra-lumineuse, celle-là même qui conduit par exemple aux « guérisons miraculeuses ». Nous assistons de même à des expériences de téléportation quantique...

La création par la pensée, désormais possible et visible grâce à la compréhension des effets du *Mur de Planck*, permet d'envisager des découvertes et des réalisations complètement nouvelles et bouleversantes au sens propre du terme.

Nous entrons dans une nouvelle ère, ce bref exposé n'étant que l'ouverture de champ des possibles que chacun peut cultiver et moissonner.

Albert Camus disait « *L'homme est un faisceau de projets* ». À chacun de nous de re-trouver notre talent pour que le projet arrive à maturité.

Bon voyage... ■



Dominique Jongbloed, l'aventurier du passé

Civilisation andéluviennne, bilan de 2500 ans de recherches, aux éditions AHM, c'est le titre de son livre qui

recense et analyse les diverses hypothèses et les réelles découvertes de vestiges, notamment, sans autres, qui visent à avérer la fiabilité de l'existence de prodigieuses civilisations qui se seraient développées en ces temps fort anciens, y compris, bien sûr, Hyperborée. L'auteur s'interroge sur le comportement parfois défiant de l'archéologie dite classique, sur les découvertes hémélyennes, mais aussi sur les légendes hindoues ayant été confirmées par des découvertes attestées comme la ville de Dwarka ou celle de Kumbhuti. Plongez dans les eaux profondes des Bahamas et de Cuba. Il ne peut que constater la réalité au côté artificiel des vestiges imaginés.

Dominique Jongbloed a aussi réalisé un film, *Atlantis, l'archéologie des*

océans, qui sera projeté en avant première au Salon du Livre de Carcassonne, les 14 et 15 novembre 2008. ■

Disponible en contactant l'auteur : contact@dominiquejongbloed.org



NOSTRADAMUS PASSE LES ALPES !

Dernière minute. Le livre que Pierre-Emile Blaison, le directeur de la revue *Hyperborée*, consacrait l'an dernier à Michel de Nostredame a été remarqué par un éditeur italien. Traduit par Laura Cespa, « Nostradamus, astrologue, alchimiste, medico, profeta » vient donc de paraître aux éditions L'Eta dell'Acquario, à Turin. www.eta dellacquario.it



Archéologie du futur Jusqu'au 28 février 2009, à Nice

Que restera-t-il de notre civilisation dans 2000 ans ? Avec la présentation de précieux futurs vestiges, le visiteur est invité dans l'archéofiction au début du 5^{ème} millénaire grâce à d'émouvants témoignages matériels savamment interprétés par les archéologues. L'exposition donne à réfléchir et fait rire, les visiteurs y découvrent des objets familiers transformés en reliques archéologiques.

Que comprendraient de notre société d'éventuels archéologues futurs, s'ils travaillaient comme ceux d'aujourd'hui ? Tenter l'exercice en conditions à peu près réalistes, c'est mettre en lumière les difficultés de l'interprétation archéologique, fondée sur des sources résiduelles, lacunaires, aléatoires. C'est aussi mettre à l'épreuve une méthodologie qui, même rigoureuse et logique, aboutit parfois à des conclusions fausses. À méditer.

Musée et site archéologiques de Nice-Cimiez
160, avenue des arènes - Nice
Tél : 04 93 81 59 57
Ouvert tous les jours sauf le mardi
de 10h à 18h.
Entrée gratuite

Vase sacré ?



Le Haut-Donon des Celtes

Non loin d'Obenai, en Alsace mais à la frontière de la Lorraine, se dresse majestueux et mystérieux le sommet du Haut-Donon. Il doit son nom au toponyme celtique dun qui signifie forteresse, promontoire et par extension montagne (c'est le dunon gaulois, le dunum gallo-romain, le dun gaélique, le din breton et gallois, qui est aussi utilisé dans la mythologie celtique pour désigner la résidence de dieux ou de héros).

En ce lieu donc de la commune de Grandfontaine qui culmine à plus de 1000 mètres, les hommes ont depuis la nuit des temps honoré leurs dieux. Dès 3000 avant notre ère, les premiers habitants de la région ont conféré au site un caractère sacré dont témoignent divers objets retrouvés par les archéologues. Plus tard, à l'âge du fer, ils y ont édifié un poste d'observation et un sanctuaire que les Gaulois réinterprétaient avec leur propre panthéon vers 300 avant J.-C.

Au carrefour des territoires des Leuques, Médiomatriques et Triboques, le Haut-Donon va progressivement accueillir des assemblées druidiques puis faire l'objet de pèlerinages, processions et cultes rendus aux dieux des trois peuples en présence.

Vosegus, Teutates, Smertulus, Taranis et Esus sont honorés ici durant des décennies. Puis vint la conquête romaine, amicale tout d'abord à l'appel de peuples celtes inquiets de la pression germanique. À l'instar des Eduens, les Leuques choisirent de fournir aux légions de César du blé et des hommes d'armes. Mais les Romains restèrent chez leurs amis et y imposèrent progressivement leur mode de vie et leur civilisation. Peu à peu, le sommet du Donon cessa d'être druidique pour devenir sanctuaire gallo-romain. Mercure remplaça Vosegus.

Parmi les stèles exhumées sur le site dans les années 1930, se trouve une représentation traditionnelle du dieu Mercure, l'épaule nue couverte d'un simple manteau. Mais ce Mercure-là tient aussi une courte épée que l'on attribue d'ordinaire au dieu gaulois Teutates : un clin d'œil de l'artiste local n'ayant pas renié le culte ancien ou une tentative de symbiose typiquement gallo-romaine ?

À la chute de l'Empire, l'histoire du sanctuaire s'efface d'autant plus qu'on est ici aux avant-postes des grandes invasions. Le sanctuaire souffre de la violence des temps, mais il continue sans doute à être fréquenté. Et au VII^{ème} siècle lorsque des moines irlandais christianisent la région, tout naturellement, ils investissent à leur tour le Haut-Donon.

La force tellurique et le souffle sacré, par-delà les âges, semblent perdurer jusqu'à nos jours comme en témoignent descendants des anciens Leuques et Triboques, Lorrains et Alsaciens d'aujourd'hui. Au milieu du XIX^{ème} siècle, un sanctuaire est reconstitué pour témoigner des cultes gaulois qui marquent à jamais le lieu. On peut s'y recueillir aujourd'hui au terme d'une promenade archéologique et historique balisée. ■

Archéologie pionnière
Jusqu'au 31 décembre, à Carnac

Infos recueillies
par Damien Dula



Le Musée de Préhistoire de Carnac présente une exposition originale consacrée à Morthe et Saint-Just Pégouri, archéologues des Îles de Houat et Moëx, dans l'entre-deux-guerres.

originaux de Nancy, trouvent un terrain de prédilection dans les îles du sud de la Bretagne où ils vont passer plusieurs années. Ils fouillent notamment les îles de Tâvic et d'Hoedic (Morbihan) en pensant y trouver des habitats contemporains des mégolithes. Ils mettent en fait au jour deux des plus importantes nécropoles des derniers chasseurs-cueilleurs, contemporains des premiers agriculteurs-éleveurs du Néolithique. A travers des reconstitutions, des objets et des archives inédites, l'exposition évoque la vie des Péquart sur leur chantier de fouilles et les techniques inédites qu'ils ont mises en œuvre. Point fort du parcours, les films tournés à Tâvic, Hoedic, Er Yoh, Er Lannic... sans doute un des premiers documents scientifiques consacrés à la Préhistoire.

Musée de la préhistoire de Carnac
10, place de la chapelle - Carnac (Morbihan)
Ouvert de 10h à 12h30 et 14h à 17h
Fermeture le mardi, sauf pendant les vacances
scolaires
Entrée : 3 € - Tarif réduit : 2,5 €
tél. 02 97 52 22 04

Traces humaines en Loire-Atlantique
Jusqu'au 31 décembre 2008 au Musée Dobrée, à Nantes

Jusqu'au 31 décembre 2008 au Musée de la Préhistoire aux Vikings. Ici on se fait tout par le Musée archéologique départemental pour la réouverture. Au-delà de ses propres collections, ce sont en fait près de 200 objets des origines à l'un ou l'autre qui ont été rassemblés à cette occasion. Dix grands panoramas, deux plans et des cartes illustrent les différentes étapes, les grands bouleversements et les invasions successives. Une belle route à voir jusqu'à la fin de l'année.

Musée départemental Dubrée
15 rue Vallinot de Sionnet, Tél. 02 46 71 63 56
ouvert du mardi au vendredi de 13h30 à 17h30 et le week-end de 14h30 à 17h30



Marbres, hommes et dieux
Jusqu'au 1^{er} mai 2009, au musée
Saint-Raymond de Toulouse

Musée Joliot-Curie
Place Joliot-Curie - Toulouse
Tel. 05 61 22 31 44

Ouvrez tous les jours,
de 10h à 18h



Faites réaliser, imprimer et éditer votre livre !



VOTRE PROJET EST EN PANNE ?

Depuis plusieurs années peut-être, vous gardez au chaud un manuscrit, ou une idée de texte, roman, recueil de poésies, auto-biographie, souvenirs personnels, climats familiaux que vous souhaiteriez voir diffuser auprès de vos proches, de vos relations ou d'un plus large public. Mais vous hésitez à franchir le pas de l'impression et de l'édition de votre ouvrage : trop cher ? trop long ? trop compliqué ? trop risqué ?

LA SOLUTION PASSE PAR L'IMPRESSION NUMÉRIQUE !

Nul besoin d'avoir des relations dans le monde de l'édition, d'avoir de gros moyens financiers ou même de réels talents littéraires pour transmettre un texte, une part de soi à sa famille, ses descendants, ses amis ou relations professionnelles. Depuis quelques années, la technologie numérique graphique a révolutionné l'édition-papier.

Désormais, un livre peut être imprimé en quelques exemplaires seulement et être réédité à la demande. Finis les lourds investissements financiers et les angoisses de diffusion : vous faites réaliser votre livre en quelques dizaines d'exemplaires et s'il plaît, vous en rééditez un petit nombre quelques mois plus tard.

POURQUOI PASSER PAR NOUS ?

Nous vous proposons une palette de prestations adaptées à votre attente.

1. L'aide rédactionnelle ou l'interview : vous avez des idées précises sur ce que vous voulez transmettre, vous souhaitez faire partager votre expérience professionnelle et sa réussite, mais vous manquez de temps ou d'expérience d'écriture : nous vous proposons notre aide rédactionnelle, la mise en forme de votre sujet, partielle ou totale, voire un livre d'entretiens sous forme de questions-réponses.

2. La réalisation du livre : vous avez terminé votre texte (fichier word ou simple texte), vous nous le confiez ainsi que les éventuels documents et photos destinés à l'illustrer, nous le mettons en forme, (format classique 15 x 21 cm), nous traitons et scanons les illustrations, nous effectuons une relecture orthographique, syntaxique et typographique, nous réalisons la couverture de votre ouvrage, en fonction de vos indications.

3. L'impression du livre : à partir du texte mis en page, nous imprimons votre ouvrage sur du matériel innovant Canon de haute qualité graphique numérique et sur un papier choisi et respectueux de l'environnement : 80g laser blanc PFFC ou offset bouilliant ivaire 85g pour les pages intérieures, et en quadri-chromie recto sur papier 250g PCC pour les quatre pages de couverture. Le tout est assemblé, façonné avec dos carré collé haute tenue.

4. L'édition : sans supplément, nous vous proposons de bénéficier de « la marque » des Éditions Prologomènes ou des Éditions Crusoe, avec référencement FNAC, de faire figurer votre ouvrage dans l'une des collections auxquelles il peut prétendre se rattacher et de figurer dans les index d'ouvrages des éditions partenaires présentés sur internet ou sur les fichiers clients de ces maisons d'édition. De préférence à l'auto-publication, le label d'une maison d'édition renforce votre crédibilité auprès du public auquel votre livre est destiné, y compris dans le cadre familial, amical ou professionnel.

5. Le prix, et la diffusion à la demande : les prix que nous vous proposons défient toute concurrence, car ils ne vous obligent pas à des tirages onéreux. Quand la concurrence propose ses tarifs à l'unité, à partir de 400 ou 500 exemplaires minimum, nous vous proposons l'impression pour les prestations évoquées de 20 ouvrages (minimum), ce qui réduit considérablement votre mise de fonds initiale et peut vous permettre de tirer de votre plume quelques substantiels bénéfices par la vente par souscription préalable ou par ventes progressives de vos ouvrages (un ouvrage qui coûtera en moyenne 12 euros pourra être vendu à votre public autour de 20 euros). **Pas de prise de risque, le seul plaisir d'écrire, de faire partager votre vision du monde et d'être édité.**

PROLOGOMÈNES

Éditions Prologomènes
36, avenue Jean Monnet
13410 Lambesc



ÉDITIONS CRUSOE

P.E. BLAIRON, 4642,
Route de Roquefavour,
13122, VENTABREN



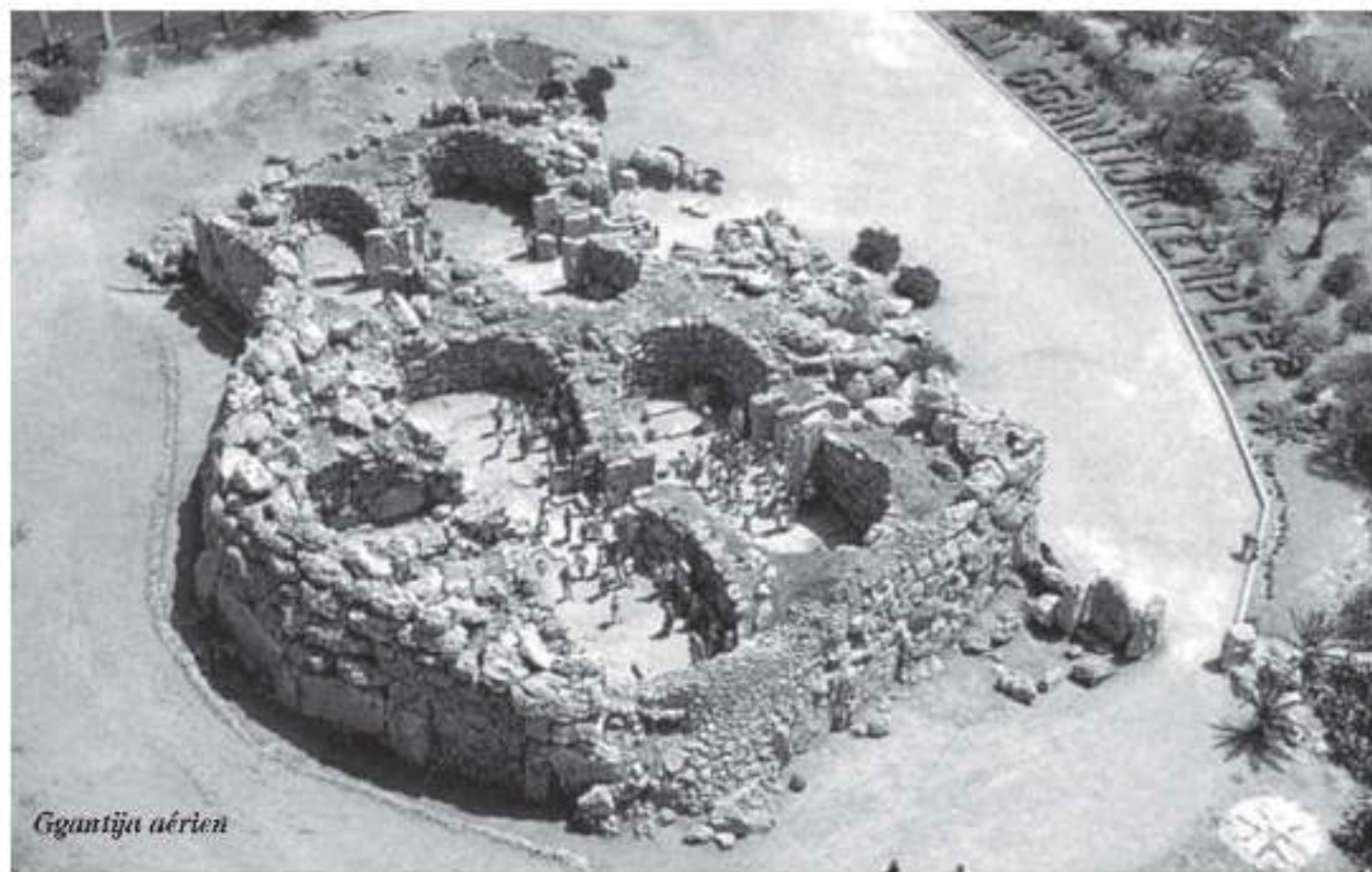
Communication-Édition-Presso
36, av. Jean Monnet
ZA de Bertuire - 13410 Lambesc
courriel : exposud@wanadoo.fr
www.exposud.fr

Les plus vieux temples du monde : Malte

par Alain Cagnat

Voici quelques centaines de milliers d'années, Malte n'est pas encore une île, mais est rattachée à la Sicile, elle-même partie intégrante du continent européen. Malte en constitue alors l'extrémité méridionale, en face des côtes d'Afrique. Cul-de-sac, elle prend au piège toutes les migrations animales qui descendent du Septentrion, principalement pour des raisons climatiques. La dernière période glaciaire remonte à 17 000 ans. Le niveau de la mer se situe alors 120 mètres plus bas qu'aujourd'hui, les glaciers couvrent une grande partie de l'Italie et le Sahara est couvert d'une immense forêt, tout comme Malte où vivent ours, cerfs et sangliers. Cette ère glaciaire prend fin vers 12 000 ans avant notre ère, provoquant la submersion des terres basses. La Sicile et Malte deviennent des îles.

Il est probable que les lieux aient été habités dès le paléolithique (comme en Sicile où de nombreux vestiges ont été mis à jour), mais aucune preuve probante n'a pu encore être apportée d'une telle présence humaine sur Malte, en dehors de la découverte de



Ggantija aérien

Mnajdra linteaux piquetés



peintures rupestres dans la grotte de Ghar Hassan. La première trace avérée d'une telle occupation remonte au néolithique. Il y a 7200 ans (- 5200), des envahisseurs arrivent de Sicile par bateau. Ils apportent une poterie identique à celle de Stentinello, un petit village de la région de Syracuse. Ils pratiquent l'élevage (brebis, chèvres, bovins, porcs), ainsi que l'agriculture, comme le prouvent les semences carbonisées de blé, de lentilles et d'orge, trouvées dans certains sites. L'occupation humaine bouleverse le paysage maltais : ces deux activités transforment progressivement les forêts en déserts de pierres, tandis que les animaux sauvages disparaissent totalement. Vers - 4100, se produit une nouvelle vague d'immigration, dont les poteries s'apparentent à celles de San Cuno et Piano. Cette population, plus novatrice, s'épanouit dans un riche contexte culturel : on note les premières manifestations artistiques et les premiers caveaux collectifs.

C'est à cette époque que les premiers temples mégalithiques sont érigés sur l'île. Ils précèdent donc la construction de la première pyramide, celle de Gizeh,



Autel à Tarxien

de plus de mille ans : même Stonehenge, qui date de 2000 ans avant notre ère ne peut rivaliser avec eux : les temples maltais sont les plus anciens de la planète ! Ils sont l'œuvre d'une société évoluée et structurée, disposant d'une technologie avancée, apte à tailler et transporter d'énormes blocs de pierre. La légende maltaise affirme cependant que c'est la géante Sunsana qui les aurait transportés sur sa tête depuis les falaises de Ta'Cenc... Ils sont construits de deux matériaux : un calcaire corallien très dur pour les enceintes, et pour les temples eux-mêmes, la globigérine, un calcaire beaucoup plus tendre largement employé, encore aujourd'hui, dans le paysage maltais. Leur construction s'étale du néolithique à l'âge du cuivre, mais comme la datation au carbone 14 est ici inefficace, les périodes incriminées sont approximatives et font d'ailleurs l'objet de controverses. On compte aujourd'hui 25 temples sur l'archipel maltais, sans que ce nombre puisse être considéré comme exhaustif, pour la plupart orientés nord-ouest/sud-est.

La phase Ghar Dalam (- 5200 / - 4500)

La grotte de Ghar Dalam mesure 145 mètres de long, 18 de large et de 3 à 6 de hauteur. Son originalité réside dans la présence de squelettes fossilisés d'animaux nains. Ils sont arrivés 200 000 ans avant notre ère, à l'époque où Malte était encore continentale. Après la transformation de Malte en île, les races se sont peu à peu acclimatées aux nouvelles conditions d'existence en devenant de plus en plus petites. La couche la plus ancienne (125 000 ans) contient des restes d'hippopotames et d'éléphants nains, d'oiseaux et de chauves-souris. La strate intermédiaire (18 000 ans) recèle les ossements d'autres formes naines de cerfs rouges



Déesse de la fertilité de Turxien

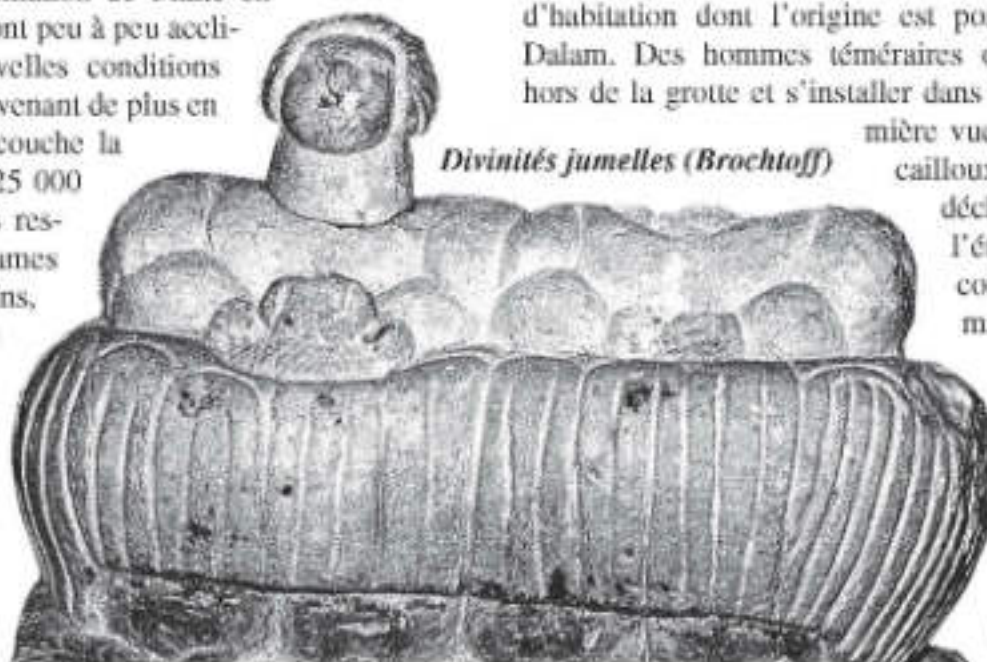
ou d'ours, et d'espèces variées de renards, de loups, de tortues et d'amphibiens. Quant aux couches les plus récentes, qui contiennent des restes d'animaux domestiques et de poteries, elles attestent d'une présence humaine qui remonte à plus de 7000 ans. La grotte constitue effectivement un refuge de choix, de par ses dimensions, et elle fut habitée jusqu'en 1911 !

La phase Skorba (- 4500 / - 4100)

Le site de Skorba n'est pas un temple, mais un lieu d'habitation dont l'origine est postérieure à Ghar Dalam. Des hommes téméraires osent s'aventurer hors de la grotte et s'installer dans la plaine. A première

vue, c'est un tas de cailloux difficilement déchiffrable, mais à l'étude, il s'agit de constructions sommaires, faites de pierres sèches reposant sur des fondations. Des vestiges de feux ont permis une datation précise au carbone

Divinités jumelles (Brochtoff)



Autels Ggantija

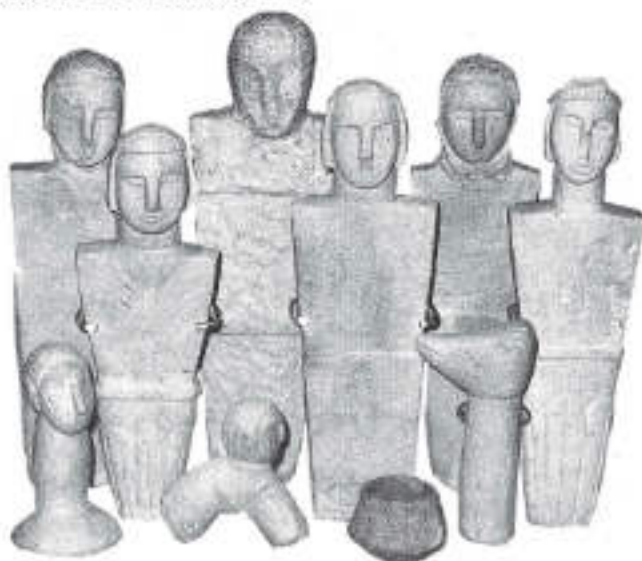


14 : - 4850 ! L'occupation humaine en tant qu'habitat y est aussi démontrée par de nombreux os d'animaux domestiques, des graines d'orge et de blé, ainsi que des éclats de poteries. Ces dernières ont d'ailleurs permis de dater plusieurs époques d'occupation, et on parle de « Skorba gris » (- 4500 / - 4400), où les céramiques sont d'un gris terne, et de « Skorba rouge » (- 4400 / - 4100), où les poteries sont recouvertes d'une patine rouge et rappellent celles de Diana et Lipari, en Sicile, qui leur sont contemporaines : formes angulaires caractéristiques, lobes et anses en « M » ou en corne... Il est en effet évident que, pendant tout le néolithique, Siciliens et Maltais entretiennent des liens étroits. Les outils trouvés à Malte proviennent de l'île voisine, notamment l'obsidienne issue des volcans de Lipari. Ces premiers

agriculteurs commencent à habiter dans des huttes de boue séchée, recouvertes de paille. On relève à Skorba les traces d'une première religiosité : un petit autel, quelques statuettes de pierre ou de terre cuite aux caractéristiques sexuelles féminines très prononcées.

La phase Zebbug (- 4100 / - 3800)

C'est sous cette phase dite de Zebbug qu'apparaît une nouvelle variété de céramiques : amphores en forme de poire, aux décorations peintes ou gravées dans un argile sombre aux bigarrures jaune chamois. Zebbug est le premier site où l'on a découvert des sépultures collectives dans des tombes artificielles creusées dans la roche : on a ainsi retrouvé les ossements de 54



Bâtonnets de Chaman (Brochtorff)

Taureaux de Tarxien



adultes et 11 enfants, ainsi que de nombreux objets à vocation rituelle ou symbolique : haches, lames, pendentifs, boutons, petites perles... faits de pierre calcaire, de céramique, de jade, d'obsidienne, de calcédoine ou de coquillages. La pièce la plus intéressante est une petite statue de 17 cm de haut, qui représente une figure humaine, très différente de la représentation de la déesse-mère : ce devait être la gardienne de la nécropole. Celle-ci a été utilisée pendant plusieurs siècles, les ossements les plus anciens étant soigneusement rangés au fond de la tombe, puis recouverts par d'autres plus récents. Une autre sépulture contenait les restes de plus de 100 personnes et d'une grande quantité d'animaux (grotte de Bur Mghez).

La phase primitive des temples (- 3800 / - 3500)

Cette période est marquée par un développement des phénomènes culturels. Une organisation sociale s'installe et on construit des temples monumentaux, dont la conceptualisation, puis la réalisation, sont révélatrices d'une grande soif religieuse capable de déplacer des mégalithes. Parallèlement, se développent architecture, sculpture, modelage et sans doute art pictural, mais il ne reste aucun vestige de ce dernier.

Les tout premiers temples ont une forme très simple, en haricot. Leur construction débute vers - 3800 / - 3600. Ainsi à proximité immédiate de Skorba, deux petits sanctuaires ont été découverts en 1925 sur le site de Ta'Hagrat, mais il n'en subsiste que peu de choses, hormis des céramiques qui montrent une évolution vers des formes plus simples et moins variées. La même architecture se retrouve dans les temples primitifs de Mnajdra ou de Tarxien.

La phase intermédiaire (- 3500 / - 3000)

Le plan des temples devient plus élaboré et comporte trois absides, comme à Kordin. Mais l'exemple le plus significatif de cette période est constitué par les temples 2 et 3 de Mnajdra. Situé au flanc d'une

La Vénus de Malte





falaise dominant la mer, le double site de Mnajdra/Hagar Qim, est resté préservé au fil des siècles de toute construction parasite, contrairement à certains sanctuaires comme Tarxien ou Haf Sallieni, qui ont subi des déprédations importantes et sont aujourd'hui noyés dans un tissu urbain, ce qui pollue évidemment tout travail d'investigation.

Les temples 2 et 3 de Mnajdra, comprennent chacun deux paires d'absides, aux murs hauts de trois mètres. On remarque une terrasse précédant le temple 2, qui le sépare de la cour centrale et est constituée de petites alvéoles. Les historiens supposent que c'était là le quartier des prêtres. A l'intérieur, se trouvent un autel et quelques sculptures. Le temple 3 est l'un des mieux conservés de l'île, avec une porte monumentale surmontée d'un linteau imposant. Passé celle-ci, on découvre plusieurs niches aux parois sculptées.

Mnajdra 3 est, sur le plan astronomique, d'un intérêt capital. On a remarqué que lors du solstice d'été, le soleil levant traverse le trilithe monumental de l'entrée puis frappe un mégalithe dressé au fond de la première abside, à gauche de l'axe central ; au solstice d'hiver, le même soleil levant éclaire de manière symétrique un mégalithe situé à droite de l'axe central du temple ; et lors des deux équinoxes de printemps et

d'automne, le premier rayon du soleil atteint l'autel situé tout au fond de la seconde abside, dans l'axe central. Ce phénomène, unique au monde, dure depuis près de 5000 ans ! Ce temple de Mnajdra recèle également une sculpture que certains archéologues pensent être un calendrier astronomique.

La phase achevée (- 3000 / - 2500)

Dans une troisième époque, les temples comportent cinq absides (Ggantija, Tarxien Sud). Certains voient dans ce dernier plan la forme de la déesse-mère, l'entrée du site représentant son vagin. L'île de Malte recèle même un temple à six absides, celui de Tarxien Centre, et un autre de plan complexe, Hagar Qim, ultimes développements de cette architecture. Les temples de cette phase sont les plus élaborés, sur le plan technique comme esthétique. Les mégalithes sont taillés avec plus de précision et mieux décorés. Certains sont ornés de bas-reliefs, le thème de la spirale est décliné dans de multiples variantes et les représentations d'animaux se généralisent.



Autel d'Hagar Qim

Ggantija : il s'agit d'un double temple, le temple Nord, à quatre absides, le plus ancien, et le temple Sud, à cinq absides, l'ensemble ayant une envergure de 25 mètres. Leur construction se situe à la charnière des deux phases et a duré plusieurs siècles. Les blocs monumentaux, en calcaire corallien, qui constituent l'enceinte atteignent 6 mètres de hauteur et pèsent 50 tonnes ! Les anciens croyaient d'ailleurs que seuls des géants avaient pu construire de telles structures, d'où le nom donné au temple de Gozo. Le temple Sud est le plus grand et le plus intéressant. Dans les cinq salles d'inégales dimensions, quelques taches résiduelles laissent supposer que toutes les parois étaient recouvertes de couleur rouge. Plusieurs trous pratiqués dans le sol devaient

être affectés aux libations et aux offrandes divines, celles-ci étant confirmées par la présence d'un autel. On accède aux deux dernières salles par un passage monumental qui a la particularité d'être percé de trous circulaires : ceux-ci recevaient des poutres horizontales destinées à interdire l'accès à celles-ci, sans doute réservées aux prêtres.

Tarxien : il s'agit d'un ensemble de trois temples, élevés successivement. Le plus ancien, le temple Sud (- 3000), recelait d'étranges pierres rondes, grosses comme des ballons de football. Cette découverte a permis d'éclairer la manière dont les mégalithes étaient transportés : en se servant de ces pierres comme de roulements à billes. La première salle du temple Sud est pavée de grandes dalles et décorée d'étonnantes statues. La plus étrange représente sans doute la déesse de la Fertilité ; elle devait mesurer trois mètres de haut, mais il n'en reste plus que la jupe et les jambes. Les blocs qui l'entourent portent des frises, dont certaines rappellent les runes celtiques ; d'autres portent des sculptures d'animaux. Les deux autres temples sont légèrement postérieurs. Le temple Central, le seul de Malte à compter six absides, a une envergure d'environ 25 mètres. Au milieu trône un autel dont les expertises ont montré qu'il servait à brûler encens et herbes aromatiques. Ici des frises portent des spirales ou des bas-reliefs représentant des taureaux. Quant au troisième édifice, le temple Est, de taille plus petite

Hagar Qim, porte



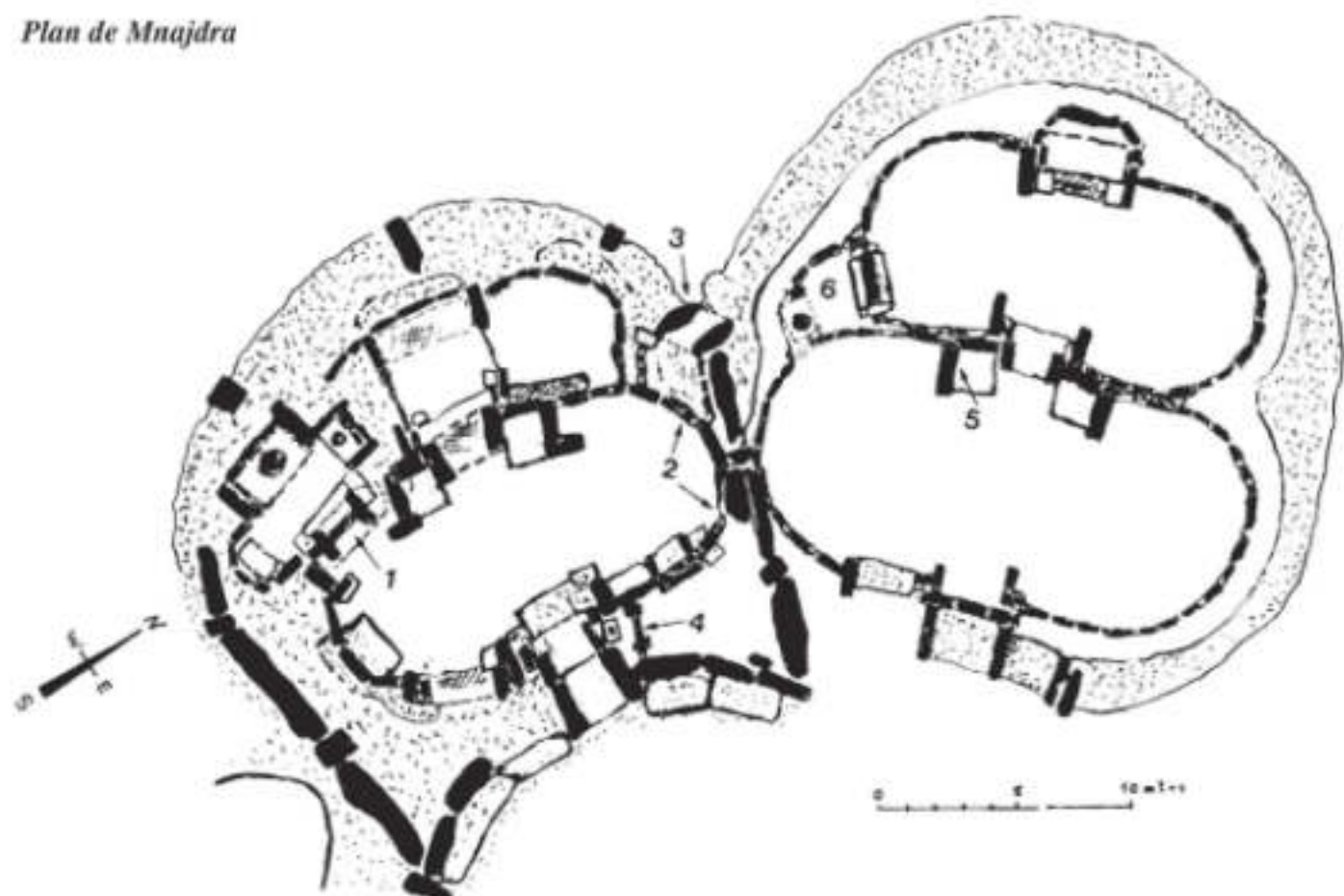
(quatre absides), il est gravement endommagé et ne présente plus guère d'intérêt.

Hagar Qim : datant de 2800 à 2600 avant notre ère, donc le plus récent, le temple d'Hagar Qim a une forme complexe et c'est le seul à disposer de deux entrées opposées qui ouvrent une perspective qui traverse tout l'édifice. De forme concave, à l'identique du temple Sud de Tarxien, la façade est composée d'imposants blocs monolithiques. Fait unique, l'entrée est constituée par une porte percée en plein milieu d'un mégalithe monumental. Celle-ci franchie, on tombe sur un vestibule sur lequel ouvrent deux salles aux dimensions réduites. La base des parois est percée de

Hagar Qim, façade



Plan de Mnajdra



petites ouvertures, les seules des murs, par lesquelles les prêtres, semble-t-il, renseignaient les dignitaires et les populations des oracles divins. Puis on débouche sur une grande salle qui possédait un accès direct avec l'extérieur et donnait sur une autre salle beaucoup plus petite, percée d'un trou à hauteur des jambes. C'est probablement ici que se tenait l'oracle. À l'opposé, une autre salle comporte deux autels creusés dans la pierre. Hagar Qim est riche de bas-reliefs taillés dans la pierre. Les recherches récentes semblent accréditer la présence d'un toit, constitué de bois et de végétaux. C'est ici qu'on a découvert la « Vénus de Malte », une petite statuette d'une vingtaine de centimètres, qui contrairement à la déesse de la Fertilité, est dotée de seins lourds et de hanches étroites.

Tout comme Mnajdra, Hagar Qim montre des alignements tout à fait remarquables. Lors du solstice d'été, le soleil levant s'insinue par le « trou de l'oracle » et forme un disque lumineux sur une dalle située à l'intérieur ; le même jour, le soleil couchant franchit de la même manière une encoche en forme de V apparem-

ment destinée à ce seul effet.

L'hypogée de Hal Saflieni et le cercle de Brochtorff

Mais le monument le plus spectaculaire et le plus intéressant de cette période est sans conteste l'Hypogée de Hal Saflieni. L'hypogée est un temple souterrain : celui



de Hal Saflieni fut découvert en 1902 par des ouvriers qui creusaient un puits. Il fut construit entre 3000 et 2400 avant notre ère. On y a retrouvé les restes de plus de 7000 personnes, ainsi qu'une multitude d'objets mortuaires. Pendant plusieurs siècles, des hommes ont creusé dans le roc, à l'aide de silex et d'outils en obsidienne sur trois niveaux répartis sur une grande surface. Au début, il ne s'agissait que de forer un simple puits pour y déposer les morts, puis de proche en proche, des salles furent creusées à partir de ce noyau central. Le niveau supérieur, le plus ancien, semble être la cavité d'origine, tombe taillée dans le roc. Le niveau intermédiaire, constitué de nombreuses pièces et alcôves, rappelle de manière frappante les temples mégalithiques de surface. Le niveau le plus bas, et donc le plus récent, semble avoir servi pour entreposer du grain et une trappe secrète y piégeait les pillards. Une antichambre servait aussi de lieu de réunion. On

y trouve surtout une chambre sacrée (« sancta sanctorum ») à façade sculptée. Le plus étonnant est qu'au final, l'hypogée souterrain reproduit à l'identique les caractéristiques des temples aériens (trilithes, structures d'autel à niche aveugle, disposition en console des murs). La perfection atteinte dans les lignes et les proportions est impressionnante, surtout quand on sait que ces bâtisseurs ne connaissaient pas les outils de métal !

Beaucoup de statuettes, amulettes, vases et figurines y ont été découverts, dont « la Dame endormie », une réplique exacte de la statue monumentale de Tarxien. Les dessins qui couvrent encore partiellement les parois sont d'une structure très complexe : spirales, etc. Ainsi, simple cimetière à l'origine, l'hypogée acquiert progressivement des fonctions rituelles et devient lieu de culte, sacré et mystérieux, où des prê-



Hypogée Hal Saflieni



tres et des oracles manipulent sans doute une population crédule (présence d'un « trou de l'oracle » où la voix masculine est amplifiée et déformée en se répercutant sur les parois).

Voici pour ce qu'on peut appeler le grand lieu de sépulture de l'île de Malte. On ne trouve pas l'équivalent sur l'île de Gozo, où il semble que les morts étaient ensevelis tout près de Ggantija, au cœur d'un grand cercle de pierres de 120 mètres de diamètre, le « cercle Brochtorff ». Celui-ci est constitué de pierres levées, dont les plus grandes atteignent une hauteur de deux mètres, et qui recouvrent un complexe de galeries et de grottes naturelles, modifiées en certains points. Deux statuettes de grande valeur archéologique y ont été découvertes : les « Bâtonnets du Chaman », soit neuf petites figurines aux motifs géométriques, et les « Divinités jumelles », représentant la déesse mère assise, l'une tenant un enfant et l'autre un récipient.

Dans les deux sites funéraires, on emploie les mêmes méthodes. Après décomposition naturelle, les cadavres sont soigneusement désarticulés et les ossements rangés sur les niveaux les plus bas, puis recouverts par des squelettes plus récents. L'étude de ces ossuaires montre que pendant toute cette période, qui s'étend sur des centaines et même des milliers d'années, les habitants de Malte sont sains et bien nourris. Mieux, on ne relève aucune trace de traumatisme physique dû à des faits de guerre, ce que conforte l'absence de toute fortification ou de toute arme sur ces îles, à ce moment-là.

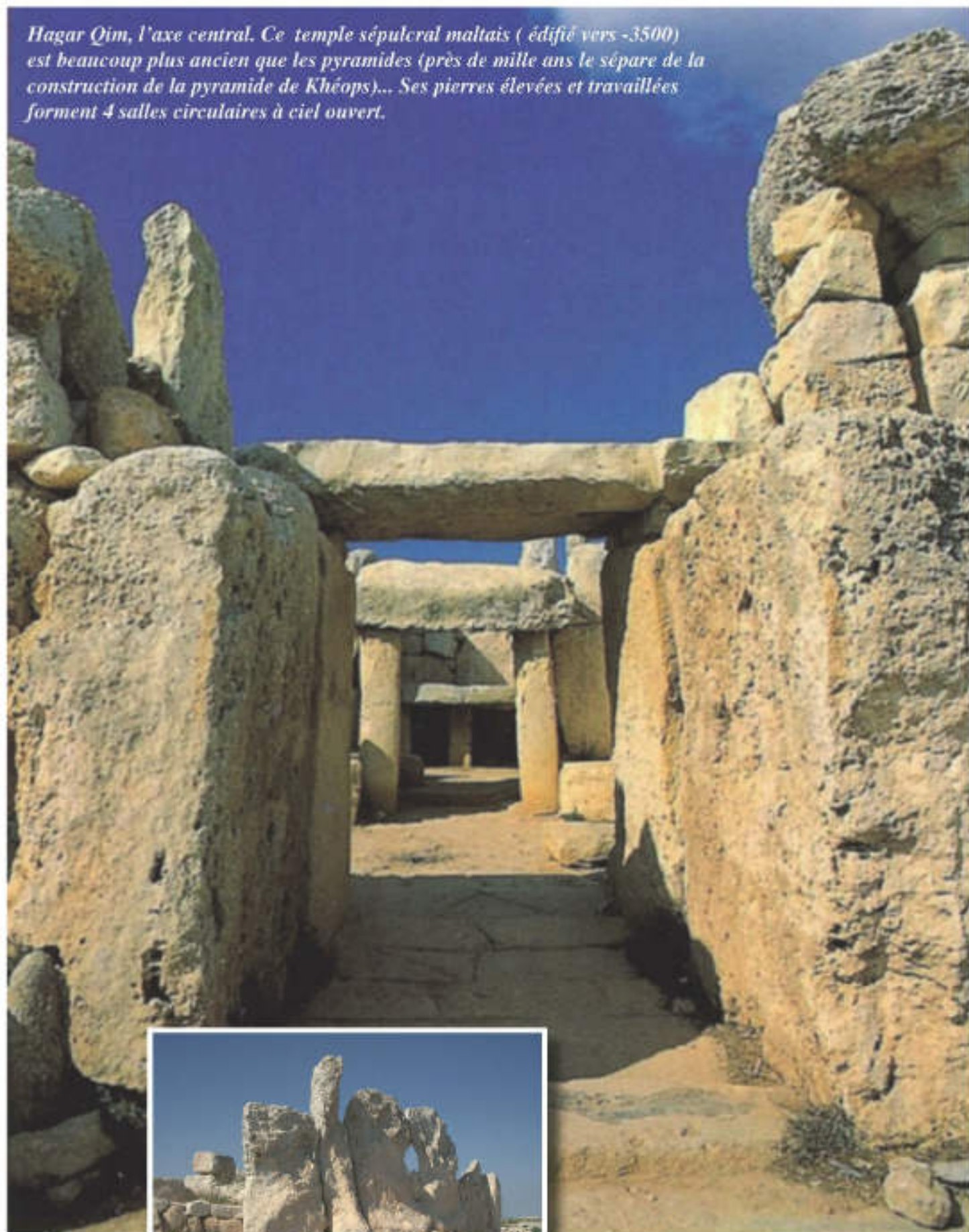
Conclusion

De manière tout aussi mystérieuse qu'ils sont apparus, les temples maltais cessent d'être fréquentés vers - 2000, sans qu'on en connaisse les raisons exactes : épidémie, famine, invasion... Il semble qu'au contact de nouveaux migrants, qui proviennent du littoral européen de la Méditerranée, cette civilisation des mégalithes se soit peu à peu éteinte, soit de manière brutale (les envahisseurs connaissaient le bronze et utilisaient donc des armes redoutables pour eux), soit de manière diffuse par absorption progressive.

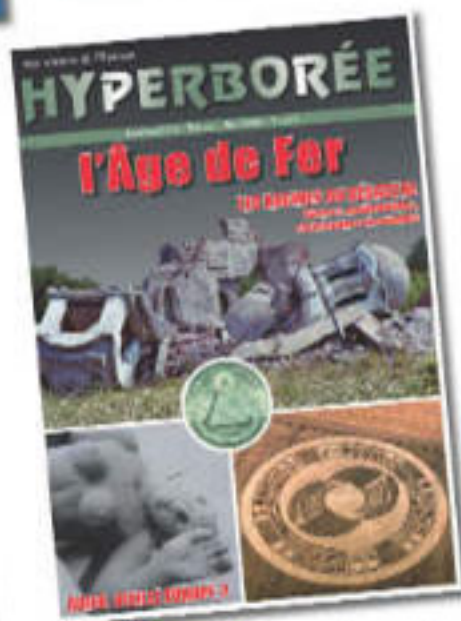
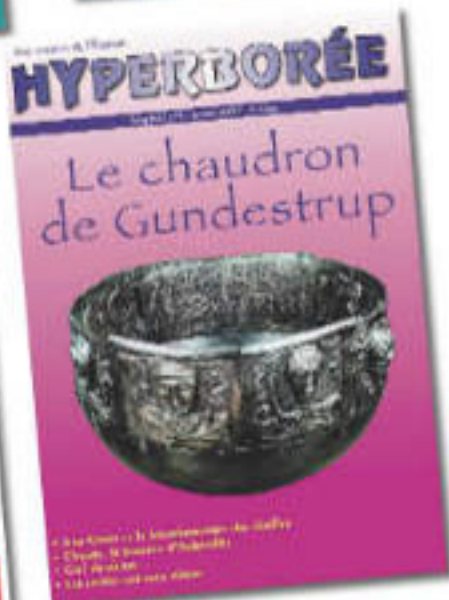
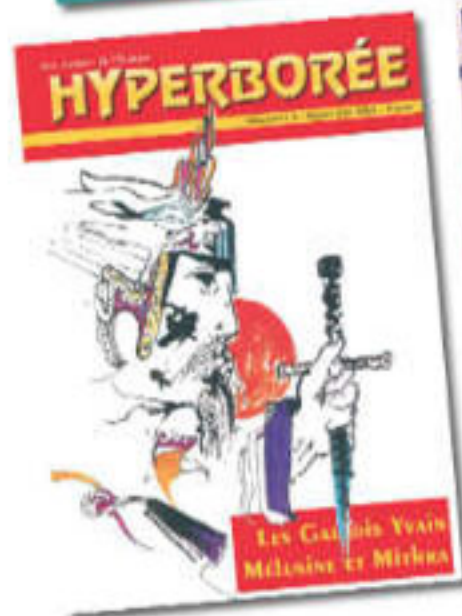
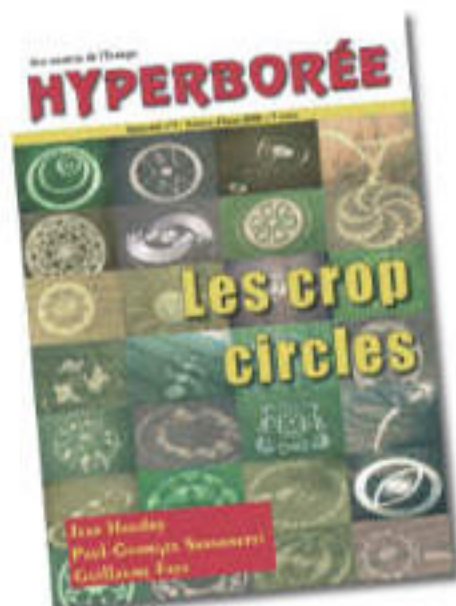
En plus des alignements solaires remarquables, relevés lors des deux équinoxes et des deux solstices, qu'on trouve également dans d'autres sites mégalithiques d'Europe (Stonehenge) et d'ailleurs, il est à noter une autre similitude étrange avec ceux-ci. Plusieurs chercheurs comme Gerald Formosa ou le professeur Alexander Thom, d'Oxford, ont démontré la fréquence répétée de ce qu'ils appellent le « megalithic yard », soit 2,72 pieds (un peu plus de 89 cm), dans nombre de mesures de mégalithes, de diagonales ou de portails de pierre de Malte (Mnajdra, Hagar Qim), mesure-étalon qu'on a aussi identifiée dans des sites mégalithiques de l'Europe occidentale. Ceci laisse à penser que ces bâtisseurs de temples, dispersés sur des territoires aussi éloignés les uns des autres, n'agissaient pas par hasard, mais qu'ils étaient issus d'une même culture d'origine.

« Par sa position, Malte répond pleinement à la définition de l'omphalos » (Myriam Philibert). Ceci explique pourquoi on ne trouve pas de sites mégalithiques sur la Sicile, toute proche, et autant sur ces trois rochers perdus au milieu de la Méditerranée : Malte avait évidemment une fonction sacrée. Et bien qu'il n'y en ait pas de semblables ailleurs, les temples maltais ne doivent pas être séparés du contexte général de la culture mégalithique européenne. Qui étaient ces hommes très évolués, d'où venaient-ils, pourquoi ont-ils fait de Malte ce sanctuaire sacré ? Autant de questions sans réponse. La présence de frises en forme de spirale nous conforte dans l'idée qu'ils appartenaient à ce peuple hyperboréen, matrice de toutes les civilisations : il n'y a que près du pôle Nord que le Soleil décrit une trajectoire spiralée au cours de son cycle annuel. ■

Hagar Qim, l'axe central. Ce temple sépulcral maltais (édifié vers -3500) est beaucoup plus ancien que les pyramides (près de mille ans le sépare de la construction de la pyramide de Khéops)... Ses pierres élevées et travaillées forment 4 salles circulaires à ciel ouvert.



Abonnez-vous !



Complétez votre collection !
 Commande des revues à l'unité, frais d'envoi gratuits.
**Hyperborée magazine,
 une revue de garde, comme le bon vin !**

Bon de commande à renvoyer à : CRUSOE - P.E. BLAIRON, 4642, Route de Roquefavour, 13122, VENTABREN

- ☐ Je m'abonne à la revue *Hyperborée* pour un an (4 numéros) au prix de 34 € pour la France métropolitaine, 38 € pour étranger et DOM-TOM
- ☐ Abonnement de soutien : 50 euros ☐ Abonnement militant : 100 euros
- ☐ J'offre un abonnement à *Hyperborée* et participe à la diffusion de notre vision du monde
- ☐ Je commande les revues *Hyperborée* ☐ N°1 ☐ N°2 ☐ N°3 ☐ N°4 ☐ N°5 ☐ N°6
 au prix de 9€ l'unité (ou 8 € à partir de 5 exemplaires).

Mes coordonnées (ou celles du futur abonné) : ☐ M. ☐ Mme ☐ Mlle

Nom : Prénom :

N° : Rue :

Code postal : Ville :

Tél. : Courriel :

Chèques uniquement à l'ordre de CRUSOE - Délais de livraison sous une semaine environ selon les stocks disponibles.

www.hyperboreemagazine.fr

